



DC

33.5

• T6

1837

V. 2

SMRS



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

CHRONIQUES
DES
TUILERIES
ET DU
LUXEMBOURG.



Nouvelle Publication

EN VENTE.

MARTHE LA LIVONIENNE.

PAR TOUCHARD-LAFOSSE.

2 vol. in-8. — 15 fr.

LA BELLE PICARDE,

PAR CARLE LEDHUY.

2 vol. in-8. — 15 fr.

La Marquise de Brunoy,

PAR E.-L. GUÉRIN.

2 vol. in-8. — 15 fr.

L'AMOUR ET LA FAIM.

PAR MAXIMILIEN PERRIN.

2 vol. in-8. — 15 fr.

LES TROIS AS,

PAR SPINDLER.

2 vol. in-8. — 15 fr.

LAGNY — Imp. d'A. Le Boyer et Comp.

CHRONIQUES
DES
TUILERIES
ET DU
LUXEMBOURG,
PHYSIOLOGIE DES COURS MODERNES,

PAR
G. TOUCHARD-LAFOSSE.

AUTEUR DES RÉVERBÈRES, CHRONIQUES DE NUIT DU VIEUX ET DU
NOUVEAU PARIS, DE MARTHE LA LIVONNIENNE, ETC.

(Première édition.)

IV.

PARIS.
CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR.
75, RUE SAINT-JACQUES.

1838.

I.

LE GRAND-VENEUR.

LA chasse appartient aux grandeurs souveraines presque aussi essentiellement que la couronne et le sceptre ; le monarque qui n'affectionne pas ce noble exercice fait défaut aux habitudes du trône, et n'est bon, en vérité, qu'à faire un roi de révolution. Il y a plus, tout souverain de bonne et légitime race peut, à la rigueur, être chasseur seulement ; le sur-

plus, quelques ministres grands faiseurs aidant, s'arrange dans les accessoires de son règne. Beaucoup de têtes couronnées, depuis Dagobert, ont prouvé qu'il est possible d'accomplir fort proprement une grace de Dieu, en tuant des sangliers et des lapins : c'est-à-dire en se laissant persuader que le coup de fusil d'un piqueur habile émane de l'adresse royale.

Du reste, on avait aisément convaincu le grand Louis XIV et le bien-aimé Louis XV que leurs chasses étaient des images vivantes de la guerre; d'où, sans doute, ils avaient conclu qu'il se trouvait en eux toutes les qualités qui constituent les grands capitaines.

Napoléon n'était pas homme à s'y méprendre, lui; mais il avait adapté la chasse à son règne comme un complément d'étiquette, comme un plaisir de cour qui, négligé, eût fait lacune dans les institutions de l'empire. On organisa donc, dès l'année 1805, le service de la grande vénerie avec une profusion de personnel jusqu'alors sans exemple : on vit, attachés aux chasses impériales, un grand-veneur, un capitaine-commandant la vénerie, deux lieutenans d'icelle,

un capitaine-commandant des chasses au tir , un lieutenant porte-arquebuse , deux pages de la vénerie ; et ce n'était là que l'état-major d'un régiment de piqueurs , de gardes , de valets des chasses , répartis dans les résidences impériales.

La dignité de grand-veneur avait été décernée au prince de Neuchâtel, surabondamment revêtu, plus tard, d'une fantastique principauté de Wagram, dont, toutefois, l'empereur s'était empressé de réaliser les apanages en bonnes terres françaises. Chef d'état-major du grand capitaine couronné, dans ces terribles chasses aux hommes qui remplirent la période impériale, Berthier devait être investi des mêmes fonctions dans les hostilités contre les sangliers et les chevreuils; et bientôt il fit admettre dans la grande vénerie M. Alexandre de Girardin, pour s'occuper des détails de cette charge, qui n'étaient pas accablans. On a dit que les dames de la cour, habituées à suivre les chasses, se réjouirent de cette dernière promotion; on a même prétendu que M. de Girardin jouissait auprès du beau sexe d'une faveur que des

écrivains discourtois qualifient d'*inexplicable*... Il est vrai que cet officier-général ne possède ni les proportions ni les traits d'Antinoüs, et qu'il a le malheur de loucher un peu; mais à ces perfections, qui lui manquent, ne se bornent pas les argumens par lesquels les dames *expliquent* leurs préférences; et c'est un fait notoire que, durant la période impériale, M. de Girardin était un homme à bonnes fortunes.

Louis XIV avait adopté, pour les compagnons privilégiés de ses chasses, un costume particulier qu'on nommait la *casaque* : c'était un habit bleu, galonné d'argent sur toutes les coutures, et qui, déchu, sous le règne suivant, de ses belles prérogatives, devint la petite livrée du roi. L'obtention de la casaque annonçait une faveur immense : le cordon bleu n'était rien en comparaison. L'habit que Napoléon fit adopter aux chasseurs de sa suite ne procurait pas d'aussi grands avantages; les bonnes grâces de ce prince ne s'acquéraient point dans les forêts, mais sur le sol ardent des champs de bataille. Toutefois, l'empereur tenait à ce qu'on

fût, en chasse, fidèle à la tenue prescrite par les réglemens de la vénerie.

Le costume de chasse se distinguait en grand et en petit. Au courre, les hommes portaient un habit à la française, vert-dragon, avec galons et boutons d'or; culotte de casimir blanc; bottes à l'écuyère; chapeau à trois cornes. Pour le tir, l'habit français, également vert, n'admettait aucune espèce d'ornement; le bouton était blanc avec les attributs de la chasse, gravés. Les bottes à revers remplaçaient dans ce costume celles à l'écuyère. L'une ou l'autre tenue devait être uniforme pour tous les chasseurs, sans aucune distinction de rang: l'empereur lui-même s'y était astreint, et subissait de bonne grace la critique du grand-veneur, lorsqu'il manquait quelque chose à son costume d'ordonnance. Un jour que Napoléon avait été fortement préoccupé à son lever de soins un peu plus importants que celui de troubler le repos des cerfs ou des daims, il se présenta dans la salle où l'attendait le service de la vénerie, en habit mi-partie chasse au courre, mi-partie chasse au tir.... Le prince de Neu-

châtel déclara à sa majesté qu'elle ne chasserait pas ainsi ; que lui , grand - veneur , serait compromis dans l'esprit de la cour, s'il permettait un tel schisme, et que l'empereur devait se remettre entre les mains de son valet de chambre.... « Allons , répondit Napoléon en riant , respect aux lois de la grande vénerie ; je vais changer d'habit ; mais , en vérité , Monsieur le duc , vous êtes d'une extrême sévérité , et je ne sais si le bon saint Éloi fut aussi dur envers le grand Dagobert, lorsqu'ils s'aperçut qu'il avait mis sa culotte à l'envers. »

Les dames qui suivaient la chasse portaient une amazone de couleur verte ; elles étaient coiffées d'une toque de velours , verte aussi , sur laquelle se balançait une seule plume blanche. Parmi celles qui se montraient les plus assidues au courre , on distinguait la princesse Pauline. Si l'on doit s'en rapporter aux malignes chroniques du temps, son altesse impériale chassait au chasseur plutôt qu'au gibier, et paraissait plus curieuse de rencontrer certains Adonis , sous les voûtes ombreuses des

forêts, que de forcer le redoutable sanglier dans les fourrés.

Lorsque l'impératrice et les princesses devaient suivre la chasse, elles partaient du rendez-vous dans un équipage à l'espagnole, c'est-à-dire une calèche légère et élancée que traînaient six chevaux lestement harnachés. Ces dames, ainsi qu'on le pense bien, ne faisaient point la guerre aux bêtes fauves, dont elles avaient même grand peur. Mais lorsque le cerf était aux abois, et que le halallisonnait, l'empereur, par une galanterie chevaleresque qui ne dirigeait pas souvent ses habitudes, se présentait, chapeau bas, devant la calèche de l'impératrice ou des princesses, et priait sa majesté ou leurs altesses de prononcer sur le sort de l'animal. Quelquefois, en l'absence de la souveraine et des altesses, Napoléon se plaisait à rendre le même hommage aux dames de la cour, surtout quand elles étaient jolies; et l'on a prétendu que cette déférence courtoise était le signe d'une attention particulière, qu'un certain nombre de belles chasseresses encourageait volontiers.

La bonne Joséphine et l'incomparable Pauline prononçaient toujours la grace de ce pauvre cerf ; les grosses larmes tombant de son œil limpide attendrissaient ces princesses jusqu'au point de leur arracher des pleurs à elles-mêmes. Alors, la plus titrée s'approchait de l'animal aux flancs agités , le caressait de la main , non sans provoquer ses regards inquiets et craintifs ; puis elle lui attachait au cou un beau collier d'argent , portant les armes impériales, et sur lequel la date de sa délivrance était consignée , ainsi que le nom de sa libératrice et les circonstances de l'événement. On assure que bon nombre de ces heureux affranchis parcourent encore les forêts de la couronne : ce que l'on croit sans peine, en se rappelant la longévité plus que séculaire dont les cerfs sont favorisés. Après la révolution de 1830 , et lorsque le peuple, en vertu de sa souveraineté passagère, se donna le droit de chasse universel , l'on tua dans les bois royaux de Rambouillet un de ces quadrupèdes graciés par une des beautés de l'épopée napoléonienne. On lisait sur le collier qu'il portait au cou : « Le

« 26 août 1808 , le cerf porteur de ce collier
« ayant été forcé dans cette forêt , à cinq
« heures trois quarts du soir , sa majesté l'em-
« pereur , sur la prière de madame la com-
« tesse de.... » (Nous taisons le nom de cette
dame , qui , par suite de certaines révéla-
tions , serait une indiscretion) « a ordonné à
« ses piqueurs de relâcher l'animal. »

Ainsi les documens de l'histoire galante du
grand homme courent les forêts : singulières
archives que nos immortels de l'Académie fran-
çaise n'iront pas consulter.

Toutes les dames chasseresses n'ont pas le
cœur sensible en faveur des cerfs ou autres
individus décorés des mêmes attributs : Il arriva
qu'un soir Napoléon ayant consulté une belle
duchesse sur le sort de l'un de ces captifs ,
la dame répondit sèchement : « Ma foi , Sire ,
« Votre Majesté en fera ce qu'elle voudra. —
« Puisque le cerf n'est pas assez heureux
« pour inspirer de l'intérêt à madame la du-
« chesse , dit l'empereur en se tournant vers
« sa suite , qu'il soit mis à mort..... Mais
« si quelque conspirateur implorait jamais

« ma clémence, je ne consulterais pas madame
« la duchesse. » A ces mots, sa majesté piqua
des deux et partit au galop.

Les dames habituées à suivre la chasse en calèche étaient toujours invitées au déjeuner qui, le plus souvent, était servi sur une table dressée dans la forêt. Ces repas se prolongeaient beaucoup plus que ceux des palais ; l'empereur, ordinairement libre de soins importants et de soucis lorsqu'il prenait le plaisir de la chasse, se livrait, en mangeant sous le ponceau, à de joyeuses saillies, qui rarement n'atteignaient pas de quelque trait malicieux ses commensaux de la forêt.... Alors, et comme si l'abandon des habitudes chasseresses eût autorisé d'indiscrètes licences, sa majesté déchirait sans pitié le rideau de la vie intime, tiré sur certaines intrigues du monde dont les héros se trouvaient là. Napoléon aimait, par exemple, à plaisanter le grand-veneur, qu'il appelait Philémon, sur sa Baucis italienne, madame Visconti, à laquelle on ne pouvait reprocher que d'être belle depuis trop long-temps, disait l'empereur.

Les chasses impériales furent, selon plu-

sieurs mémorialistes, l'origine d'une multitude d'aventures galantes jetées à la tête de Napoléon. Un déjeuner dans les bois de Fontainebleau était le moyen de début dont se servaient les entremetteurs accrédités durant la belle saison : une bonne moitié des passions fugitives qui glissèrent sur le cœur de sa majesté a commencé dans ce Parc-aux-Cerfs, bien plus justement qualifié que celui de Versailles : car là certainement il y avait des cerfs..... toute mauvaise allégorie à part.

L'empereur était assez heureux à la chasse que nous sous-entendons ici ; mais il se montrait très-inhabile à l'autre. Dans l'exercice du tir, on ne s'avisait jamais de comparer les résultats qu'il obtenait avec le nombre des tentatives qu'il avait faites : c'eût été un triste compliment. Ces résultats, quelque petits qu'ils fussent, coûtaient toujours à ce prince une forte meurtrissure d'épaule, parce que sa majesté ne savait pas *épauler* son fusil. Sur ce point, Napoléon eût été le très-humble élève de Charles X.

Les détracteurs de ce grand homme ont

cherché jusque dans sa maladresse à la chasse l'occasion de le calomnier et de flétrir son caractère. On sait que, selon leurs annales, Napoléon fit poignarder Kléber au Caire et fusiller Desaix à Marengo ; or, n'ayant pu trouver une occasion favorable de faire assassiner Masséna, il forma le projet de le tuer à la chasse, sous prétexte de sa conformité de volume et d'allure avec un sanglier... Vous voudrez bien, s'il vous plaît, aider un peu à la lettre, afin d'admettre qu'un homme à cheval ressemble à un sanglier.

Ce qu'il y a de vrai dans tout ceci, c'est que, vers l'année 1808, Napoléon étant à la chasse avec plusieurs de ses maréchaux, et voyant remuer la feuillée, crut que l'animal se trouvait là, tira par bonheur de fort loin, et atteignit Masséna au visage de quelques grains de plomb, qui lui endommagèrent la vue. L'exactitude du fait et le bon sens de tout homme réfléchi suffiraient pour redresser les récits malveillans faits à cet égard, quand même il ne serait pas démontré maintenant jusqu'à l'évidence que l'empereur n'était ni méchant ni

cruel. Il n'est pas moins prouvé que, bien qu'il laissât remarquer quelque éloignement pour certains généraux, parce qu'il les savait peu justes envers lui, il ne se dispensa jamais de rendre à leurs talens la justice qu'ils méritaient, et que jamais la confiance qu'il leur accordait ne fut altérée par l'absence de son affection pour eux.

L'on doit donc regretter que le maréchal Bernadotte, qui se trouvait près de Masséna lorsqu'il fut blessé à la chasse, se soit inspiré d'une idée assez malheureuse pour se rapprocher rapidement de l'empereur, comme frappé de la pensée que le second coup de sa majesté lui était destiné.

L'ana des chasses impériales serait un fort gros livre, si l'on voulait y réunir toutes les anecdotes que les conteurs ont rapportées avec plus ou moins d'enjolivures. Ici c'est un vieux brave dont le sable du désert a brûlé la vue, et que Napoléon décore de sa propre croix, sur le seuil de sa chaumière; là c'est une jeune veuve dont le mari tomba dans les champs de Wagram, et qui reçoit des mains de l'empe-

reur une pension que les bureaucrates formalistes lui avaient refusée. Ailleurs Napoléon rencontre son premier amour de Valence, l'intéressante vierge qui, en hasardant beaucoup avec le jeune Bonaparte, ne lui accordait que la communauté d'un déjeuner de cerises, sous un arbre qui n'était, ni pour l'un ni pour l'autre, l'arbre de la science du bien et du mal. Sa majesté reconnaît son ancienne maîtresse et se borne à lui dire : *Ah ! que vous êtes changée !...* Enfin ce sera, si vous voulez, la présentation fortuite, sous les grandes futaies de Fontainebleau, ou d'un condisciple de Brienne, dont l'empereur ne pourra faire qu'un inspecteur d'octroi, ou d'un condisciple lauréat de l'école militaire, dont il regrettera plus tard d'avoir fait un commandant de place, tant les lauriers de l'école ressemblent peu à ceux du champ d'honneur.

Pour nous, négligeant toutes ces gentillesses, dignes du papier brouillard d'un Mathieu Lansberg, nous clôrons cette chronique par une anecdote qui, du moins, a le mérite de l'originalité.

L'empereur, au retour de cette fameuse guerre de Prusse, durant laquelle il avait signé, sur le bureau du grand Frédéric, le décret qui imposait au monde ce système continental qu'on a tant calomnié, parce qu'on l'a trop peu connu ; l'empereur, peu inquiet désormais des tentatives du nord de l'Europe, sur lequel pesaient les triples stigmates d'Iéna, d'Eylau et de Friedland ; l'empereur enfin, à l'apogée de sa gloire, traversait, dans une de ses chasses, le village de Buc. Parvenue à cent pas du presbytère, sa majesté dit au grand-veneur, qui marchait à ses côtés :

— Berthier, que vois-je donc là-bas de noir qui s'agite auprès d'un objet d'où s'élève de la fumée ?

— Sire, c'est quelque chose comme un curé.

— Bah ! et que peut-il faire ainsi ?

— Je l'ignore, Sire ; mais un temps de galop nous l'apprendra.

Lorsque l'empereur fut tout-à-fait auprès du *quelque chose* qui, en effet, était un curé, il arrêta son cheval.

— Bonjour, M. l'abbé, lui dit-il; que faites-vous donc là?

Cette question put paraître superflue à l'honnête curé, car la vue et l'odorat de sa majesté avaient dû lui apprendre que cet ecclésiastique brûlait du café.

-- Sire, répondit l'homme de Dieu en souriant, Votre Majesté peut le voir, j'obéis à l'un de ses décrets : je brûle les denrées coloniales.

— L'abbé, répliqua Napoléon avec un franc sourire, vous avez étudié chez les Jésuites.

— Non, Sire, ils n'ont pas voulu de moi.

— C'est qu'ils ont craint qu'en fait de finesse l'élève n'en remontrât bientôt aux maîtres... Je songerai à vous pour une cure de ville; mais, à l'avenir, brûlez les denrées coloniales dans votre jardin.

II

LE MAÎTRE DE LA GARDE-ROBE.

IL y a des noms qui jurent étrangement avec le caractère, les capacités ou les fonctions de ceux qui les portent : c'est une remarque qu'on a faite depuis long-temps. Nous n'en rapporterons, pour preuve, que le nom d'une des notabilités de la révolution, homme de résolution, d'esprit et de cœur, qui avait le malheur de s'appeler *Cochon*... Passez donc dix années

sur les bancs ; obtenez les suffrages de vos concitoyens pour la représentation nationale ; enfin, soyez pourvu, comme ministre, d'un département où les ruses, la finesse et la subtilité sont des élémens indispensables d'activité... et puis signez au bas d'une circulaire ou d'une affiche : *le ministre, Cochon...* Il y aurait de quoi se donner à Satan corps et ame, si Satan, ennemi né de l'eau bénite, pouvait consentir à vous rebaptiser.

L'incohérence des noms et des attributions ne se fait pas toujours remarquer d'une manière aussi choquante ; mais le maître de la garde-robe de l'empereur se plaignait pourtant d'un tel désaccord appliqué à sa situation : il se nommait *Turenne...* Vous concevez, porter le nom d'un des premiers capitaines qui aient paru dans le monde ; être général de brigade, par dessus le marché, et ne se trouver en relations qu'avec les culottes d'un souverain... C'était une de ces bizarreries de la destinée auxquelles on s'habitue difficilement.

Toutefois, M. le comte de Turenne prenait gaiement son parti sur cet étrange emploi de

sa vie militaire; il en plaisantait lui-même chez Tortoni; et comme il n'était pas écrit sur son frac brodé qu'il n'alignait habituellement que des piles de chemises ou de foulards, il jouissait dans le monde de tous les honneurs réservés aux généraux de l'empire.

On nous a cependant assuré que quelque maligne danseuse de l'Opéra, qu'il lui arriva de courtiser, lui disait un jour en ricanant : Général, si vous perdez jamais votre place au château, venez me trouver, je suis femme à vous employer dans ma garde-robe. J'ai débuté par le monde en m'attachant à un sous-lieutenant de hussards, pour avoir soin de son linge; maintenant que j'ai fait mon chemin, je pourrais bien avoir un général en réformé pour mettre de l'ordre dans ma lingerie... Et c'étaient des fous-rires, auxquels le Turenne de l'empire prenait part, dit-on, en bon vivant.

Pendant la retraite de 1812, l'auteur de ces chroniques fit chambrée à Smolensk avec M. de Turenne; et là, sans beaucoup de mystère, il racontait diverses circonstances de sa gestion. Il avait, nous disait-il, découvert et déjoué, l'an-

née précédente, une grande conspiration... de garde-robe, qui ne mit pas précisément la patrie en danger ; mais on va voir que de grands intérêts pouvaient être compromis.

« Il y avait long-temps, nous dit le général comte de Turenne, que je soupçonnais le tailleur de l'empereur d'un trafic peu licite, se rapportant à la fourniture d'une partie de l'habillement de sa majesté. Vous savez, Messieurs, que notre auguste souverain ne porte guère que des culottes de casimir blanc ; mais vous ignorez sans doute que sa majesté ne les met qu'une fois, et c'est véritablement assez ; car elle ne se fait aucun scrupule d'essuyer sa plume après ce vêtement... Or, la chimie a fait de grands progrès, Messieurs ; une nuit que je ne dormais pas, il me vint à la pensée que l'infidèle fournisseur, après avoir fait disparaître les taches d'encre dues à la préoccupation impériale, pouvait bien se permettre... l'imagination reculait devant l'idée d'une telle audace... je pensai donc que le tailleur pouvait se permettre de reproduire aux Tuileries des culottes déjà portées par l'empereur...

« Cependant, le délit était si grave, l'énormité de la tentative si grande, que je me dis : Prends garde à ce que tu vas faire, Turenne ; marche avec réserve dans les voies de l'accusation, et ne va pas appeler la vindicte du souverain sur une tête innocente. Plus le crime serait condamnable, plus tu dois être lent à accuser. Le devoir d'un *homme d'État* (M. de Turenne donnait une belle extension à cette qualité) est de punir celui qui dévie du droit chemin ; mais il ne doit frapper qu'au grand jour de la justice et de la conviction. Observons les mœurs du tailleur ; examinons les articles qu'il livre : c'est le moyen de prononcer avec sûreté.

« En effet, Messieurs, je me pris à inspecter avec zèle chacune des livraisons du vêtement nécessaire que faisait notre homme. Si la fraude existait, elle se cachait bien : le casimir offrait constamment le moelleux et le lustre de l'étoffe neuve... Mais je pouvais être trompé ; je me défiai de mes connaissances, et je convoquai un conseil composé des valets de chambre de l'empereur. Eux-mêmes sen-

tirent broncher leur intelligence; ils réclamèrent, à l'unanimité, l'expertise; deux dégraisseurs furent appelés. Après leur avoir fait prêter serment sur une culotte de sa majesté, j'invoquai tout leur savoir. Ils visitèrent, retournèrent, examinèrent sous les rayons du soleil, en faux jour, à l'ombre, cinq à six *exemplaires*; et mes experts allaient conclure à la virginité de chaque culotte, lorsqu'un deux, ayant glissé sa main dans un des goussets, en tira... Devinez quoi, Messieurs, — la preuve la plus évidente d'un blanchissage à sec : une pincée de son.... oui, Messieurs, une pincée de son, mêlée de blanc d'Espagne!... — « Le délit est prouvé! m'écriai-je avec cette puissance d'accent que dut avoir Christophe Colomb en criant : Terre ! lorsqu'il découvrit le monde qu'il rêvait depuis dix ans....

« Remettez soigneusement le son dans la poche, dis-je aux experts; je vais appeler le coupable; il faut qu'il demeure stupéfié à l'aspect de la preuve froudroyante qui va le frapper.

« Soudain, un piqueur monte à cheval,

brûle le pavé d'où l'étincelle jaillit ; le tailleur arrive.... Je l'interpelle, je le presse d'avouer son crime ; il nie, me parle de sa probité, de sa consience.... la conscience d'un tailleur ! il finit par s'écrier :

— « M. le comte, vous me calomniez ; je n'apporte à sa majesté que des culottes neuves..... Ces messieurs sont dégraisseurs, Hé bien ! je les mets au défi de me prouver le contraire.

— « Prenez garde à ce que vous dites, Monsieur....

— « Je ne crains rien, général.

— « Oh ! c'est trop fort... Et tirant du gousset la pincée de son accusatrice, je la présente au tailleur en lui disant :... Démentez donc, homme criminel, démentez si vous l'osez, cette preuve irréfragable, cette pincée de son triomphante.

« L'infidèle marchand fut d'abord anéanti ; mais, revenant bientôt de sa stupeur, il balbutia :

— « M. le comte, j'ai des ennemis à la

cour : on a glissé ce son dans la culotte de l'empereur.

— « On en a donc glissé dans toutes, homme aussi obstiné que coupable.... vingt goussets vont vous accuser...

« Et, dans le même instant, les experts, ayant interrogé d'autres *exemplaires*, firent pleuvoir sur la table un déluge de son.

— « Allez, Monsieur, dis-je avec dignité, je veux bien ne pas appeler sur vous la sévérité des lois; mais vous n'appartenez plus au service de sa majesté.

« L'exemple était terrible, dit M. de Turenne en terminant son récit; mais je suis certain que l'empereur ne portera jamais que des culottes neuves. »

Le maître de la garde-robe ordonnait de tout ce qui avait rapport aux linge, vêtemens, chaussures, chapeaux, dentelles, bijoux et décorations de l'empereur; sa surveillance s'étendait à la conservation de ces objets. Il présidait à leur choix et confection, sous les ordres du grand chambellan, entre les mains duquel ce fonctionnaire prêtait serment. En

l'absence de ce grand-officier, le maître de la garde-robe, dans les occasions où il en était requis, passait l'habit à l'empereur, attachait son grand cordon ou le collier de ses ordres; il présentait à sa majesté l'épée, les gants et le chapeau.

Lorsque l'empereur quittait un habit après ses audiences ou ses revues, le maître de la garde-robe prenait, dans les poches de sa majesté, les placets qu'elle avait reçus, et les remettait à l'un des secrétaires du cabinet. Ce fut par suite de cet usage que l'on découvrit, en 1806, la plus singulière bévue.

Un officier supérieur, que l'impératrice Joséphine avait connu à la Martinique, avant son mariage avec le vicomte de Beauharnais, vint un jour à l'audience de sa majesté pour invoquer son souvenir bienveillant, et la prier d'être sa protectrice auprès de l'empereur. Joséphine, toujours bonne, toujours empressée de rendre service, promet de protéger l'officier, et l'engage à lui apporter, le lendemain, un placet dans lequel sa demande serait spécifiée.

Vingt-quatre heures après , Joséphine avait l'humble supplique.

Rentré chez lui , notre officier se félicitait vivement d'une démarche dont le résultat ne pouvait qu'être favorable et prompt, lorsqu'il vit entrer son tailleur, qui venait lui demander... ce que les solliciteurs à pourvoir ne peuvent pas toujours donner, et ce que les fonctionnaires pourvus donnent quelquefois peu volontiers : de l'argent.

— Mais, mon cher , dit le protégé de Joséphine, vous ne m'avez pas remis votre mémoire...

— Pardon, Monsieur , j'avais eu la précaution de le glisser dans la poche de côté du frac que vous portez en ce moment.

Une idée singulière traverse alors la pensée du solliciteur ; une moiteur subite lui couvre le front ; il se fouille et trouve... quoi ! le placet qu'il a cru remettre le matin même à l'impératrice... Ah ! malheureux que je suis , s'écrie-t-il... c'est le mémoire de mon tailleur que j'ai donné à sa majesté.... courons aux Tuileries.

En effet, l'officier se hâte de retourner à l'audience de Joséphine, qui l'aperçoit, lui sourit de loin, et, s'approchant avec empressement, lui dit, avant qu'il ait eu le temps de parler :

— J'ai remis votre demande à l'empereur ; il l'a lue....

— Votre Majesté me fait l'honneur de me dire que l'empereur a lu mon placet...

— En ma présence, et m'a promis que vous seriez placé selon vos désirs.

Il n'y avait rien à répondre à cela : tout ce que le solliciteur aurait pu dire eût accusé Joséphine d'avoir débité un petit mensonge ; le silence, de nombreux remerciemens et de plus nombreuses salutations, voilà ce qu'il y avait de mieux à faire, et notre solliciteur le fit.

Cependant l'envoi du mémoire d'un tailleur à l'empereur, par l'entremise de l'impératrice, pouvait être pris pour une mystification, et Napoléon n'était pas de ces hommes auxquels les mauvais plaisans se jouent. L'officier connaissait beaucoup un des secrétaires du ca-

binet; il alla le trouver le lendemain et lui conta ce qui lui arrivait.

— Je sais cela, mon cher commandant.

— Ah! vous le savez déjà.

— Oui, je sais autre chose encore.

— Mon Dieu, vous me faites frémir...

— C'est bien à tort, parbleu! félicitez-vous, au contraire : voilà ce qui s'est passé :

Je venais de trouver un mémoire de tailleur parmi les placets que l'empereur avait reçus dans la journée. Je riais de tout mon cœur, mais le plus bas que je pouvais, et je riais d'autant plus volontiers, que je voyais votre nom après *le fait et fourni*. L'empereur, malgré ma précaution, m'entendit et voulut savoir ce qui causait mon hilarité.

— Une chose fort singulière, Sire.

— Quoi donc ?

— Un mémoire de tailleur remis, par la plus singulière erreur, au lieu d'une supplique à Votre Majesté.

— Un mémoire ! Et le nom du débiteur ?

— Le chef d'escadron M***.

— Ah ! je me souviens, c'est un protégé de l'impératrice.

— Un excellent officier.

— Je le sais. Il faut faire droit à sa demande ; le mémoire d'un tailleur est une pressante supplique : rien de plus convaincant que l'éloquence des créanciers. Reprenez ce mémoire et écrivez à la suite des articles détaillés : « Petit et grand uniforme de major
« avec les épaulettes du grade (les prix en
« blanc ; le fournisseur se chargera de faire les
« chiffres) » et , beaucoup plus bas : « A ordon-
« nancer aux Tuileries sous huitaine... » Avez-vous écrit ?

— Oui, Sire.

— Bien. Adressez maintenant ce mémoire au tailleur ; vous devez avoir son adresse en tête de sa facture..... Et sur-le-champ expédiez le brevet de major de cavalerie au commandant M***.

« En rentrant chez vous, mon ami, ajouta le secrétaire du cabinet, vous trouverez votre commission et les ordres de service du ministre de la guerre.

En rentrant, M*** reçut, en effet, de son portier un paquet scellé des armes impériales ;

l'empereur avait joint au brevet ce peu de mots, écrits de sa main. « Le mémoire que vous
« nous avez fait remettre, Monsieur le major,
« était une lettre de change tirée sur le Trésor
« impérial; nous avons ordonné qu'elle fût
« acquittée; mais dorénavant vous paierez
« votre tailleur avec les honoraires de votre
« grade. »

Quand le major alla remercier l'impératrice, qui avait beaucoup ri de l'étrange et heureuse bévue que nous venons de raconter, sa majesté lui dit avec un peu d'embarras : J'avais bien aperçu l'erreur; mais j'ai trouvé plaisant d'obtenir votre nomination au vu d'un mémoire de tailleur?... Ceci signifiait : Je ne veux pas qu'on me soupçonne d'avoir menti, même par bonté d'ame.

Ce ne fut pas par le maître de la garde-robe que l'on apprit, en 1843, une anecdote des plus singulières, et que nous entendîmes raconter alors à Dresde, sous le titre, non moins singulier, de *la poche du frac vert*. La voici telle que nous l'affirmèrent alors, dans tous ses détails, des personnes qui étaient à por-

tée d'être bien informées, et qui, d'ailleurs, méritaient toute confiance par la loyauté de leur caractère.

On venait de signer l'impolitique armistice que Napoléon avait *offert* aux alliés, après la victoire de Bautzen; l'empereur habitait une jolie maison de plaisance du roi de Saxe, située tout près de la ville. C'était là que quelques princes confédérés, encore confians dans sa fortune, venaient lui faire leur cour, ou que d'autres, déjà subjugués par la coalition, exprimaient au protecteur de la Confédération du Rhin un dévouement menteur. Là, l'élite de la Comédie française faisait épanouir de rares sourires sur la figure, habituellement grave et songeuse, de ce souverain, dès lors assailli par ces pressentimens fatidiques qui, peut-être, contribuèrent à hâter sa chute.

L'empereur recherchait plus que de coutume la solitude; il se plaisait à parcourir, le matin, avant que sa cour tourbillonnât autour de lui, un parc délicieux contigu aux jardins du palais. Le lever du soleil, le chant matinal des oiseaux, l'air embaumé d'une matinée de juil-

let, le pénétraient d'une suave influence, qui tempérerait l'âpreté habituelle de ses pensées... Et puis, dans la sphère de sa grandeur, devant tous ces personnages politiquement affables, vis-à-vis de ces visages aux sourires de protocole, Napoléon voyait si peu de nature, qu'il devait aimer à s'en dédommager, autant que possible, dans ses promenades du matin.

Ces excursions duraient depuis quelques jours, lorsque l'empereur, s'étant éloigné plus que de coutume du château, se trouva parvenu au bout du parc qui en continuait les jardins. Il allait retourner sur ses pas quand une jeune femme, extrêmement jolie, débouchant tout à coup d'une allée presque refermée par de longues tiges de chèvrefeuille, se présenta devant lui...

Napoléon, étonné, s'arrêta et regarda cette femme, qui paraissait avoir au plus 22 à 23 ans, et dont la mise autant que les traits distingués annonçaient une personne d'un rang élevé. Il y avait dans le costume de l'inconnue quelque chose de mythologique, d'aérien, qui lui donnait l'apparence d'une nymphe, d'une syl-

phide; il semblait que le plus joli pied du monde, qui se laissait voir sous sa robe de bap-
tiste, ne posât à terre que momentanément,
et que la voûte azurée fût le séjour ordinaire
de celle qu'il portait. Jamais l'empereur n'avait
encore vu une aussi ravissante créature... En
l'interrogeant, son admiration passa tout en-
tière dans sa voix, et ce fut avec l'accent le plus
doux qu'il lui dit :

— Je ne m'attendais pas, Madame, à éprou-
ver en ce lieu écarté une aussi agréable sur-
prise. A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Sire, répondit la nymphe du bois avec
un soupir, il serait inutile que je vous l'ap-
prisse.... Je viens solliciter l'attention de Votre
Majesté dans un intérêt qui n'est pas le mien.

— A qui donc, Madame, vous intéressez-
vous ?

— A vous, Sire.

— A moi !

— Cet écrit, que je vous prie instamment de
lire promptement, fera comprendre à Votre
Majesté l'intention et le but de ma démarche.
Quelle daigne seulement se rappeler que la

plume qui traça cet écrit appartient à une personne bien informée, et que cette personne est plus dévouée à Napoléon que ses plus affectionnés serviteurs...

— Et quand pourrai-je vous revoir, Madame, pour vous faire part des réflexions que ce mémoire aura pu m'inspirer, et vous remercier, sans doute, de son contenu...

— Le moment d'une seconde entrevue est dans le secret des destinées, répondit tristement la dame; et, quant au cas que Votre Majesté fera du contenu de ce mémoire, l'univers me l'apprendra.... A ces mots la dame s'élança précipitamment dans l'allée tortueuse d'où elle était sortie.

L'empereur demeura quelques instans immobile et muet de surprise, tenant à la main le papier que venait de lui remettre l'anonyme beauté du parc. Il allait enfin commencer à le lire, lorsqu'il fut rejoint par le roi de Naples et plusieurs maréchaux; qui le cherchaient depuis quelque temps. Napoléon mit dans sa poche de côté le petit cahier qu'il avait reçu d'une si étrange manière et par de si jolies mains, se

promettant bien d'en prendre connaissance dès qu'il pourrait ressaisir un moment de solitude.

Précisément, ce jour-là, Napoléon dut subir une multitude de présentations; dans l'après-dînée, il y eut conseil des ministres, et, le soir, cercle à la cour du roi de Saxe. L'empereur ne put donc trouver un quart d'heure, durant cette fatigante succession de soins ou de devoirs, pour lire le papier qu'il sentait grossir sa poche de côté. A son coucher, il reçut du congrès ouvert à Prague des nouvelles peu satisfaisantes, qui brunirent ses idées, et lui firent perdre le souvenir charmant de la dame du parc, conséquemment de l'écrit qu'elle lui avait remis.

Mais, selon l'usage, le maître de la garde-robe ou le valet de chambre de service, prit dans les poches de sa majesté les papiers qui s'y trouvaient, et les fit passer au secrétaire du cabinet chargé d'en faire l'examen.

— Sire, dit ce fonctionnaire, lorsque l'empereur entra dans son cabinet, voici quelques feuilles de papier attachées avec une faveur verte, et qu'on a trouvées dans la poche du frac

que Votre Majesté portait hier.... On lit huit mots seulement sur ce cahier : *Chauffez ces feuillets à la flamme d'une bougie*. Il paraît que l'écrit est tracé avec de l'encre sympathique, et nous n'avons pas voulu nous permettre....

— Ah ! je me rappelle , interrompit Napoléon... Vite, une bougie !

On l'apporta ; l'empereur , après avoir exprimé l'intention d'être seul , approcha de la flamme , avec une patience qui n'était pas dans ses habitudes , chacun des feuillets du petit cahier ; et sa majesté ne tarda pas d'en voir surgir des caractères lisibles. Bientôt les pages furent couvertes d'une jolie écriture qui , toute française qu'elle était , révélait une main allemande...

Napoléon lut , sans passer une ligne , ce que nous transcrivons ci-dessous , d'après une copie qui est en notre possession depuis vingt-quatre ans.

« Napoléon , toi que le Ciel a laissé tomber sur la terre pour apprendre aux hommes jusqu'à quel point l'intelligence divine peut passer en eux , tu as rempli cette grande carrière

que Dieu t'avait ouverte; mais, hélas! tu as pensé, plus orgueilleux encore que magnanime, qu'elle ne pouvait te contenir. Ton char de triomphe a roulé sur toutes les dominations de la terre; puis tu les as laissées se relever sans briser leurs couronnes... c'est là ton plus grand tort.... Comment ta vaste intelligence n'a-t-elle pas compris que la générosité du vainqueur ne parvient point au cœur du vaincu, sous cette enveloppe d'acier qu'on nomme le ressentiment; loin de là, sa haine se grossit encore d'ingratitude, car rien n'est aussi insupportable que les bienfaits d'un ennemi.

« Et ce sont là, Napoléon, les élémens de cette décadence dont je voudrais épargner le nom à ton oreille et le tableau à tes yeux; mais sur laquelle, sans que tu puisses en douter maintenant, glisse comme sur la pente d'un précipice ta vie, si belle, si noble, si pleine de grandeurs; ta vie à laquelle il n'a manqué que la réflexion pour choisir, que la docilité pour entendre.

« Tu cours à ta perte, Napoléon, poussé par les ennemis que tu as épargnés ou méprisés; poussé

davantage par les faux amis que tu as enrichis... La vengeance des premiers, qui ne veulent se rappeler que leur défaite et point ta clémence, avec la fortune des seconds, oublieux du néant d'où tu les astirés, voilà le double levier qui va soulever et faire tomber de tes puissantes épaules le monde que tu portes, à moins que ta volonté d'airain ne consente à partager ce fardeau, dont *tes frères*, les souverains, ignorent le poids, sans doute.

« Sais-tu, Napoléon, ce qui a manqué aux élémens de ta fortune ? C'est un amour, un amour brûlant au cœur d'une femme, et qui eût été assez glorieusement inspiré pour te comprendre, assez éclairé pour te conseiller, assez persistant, assez riche de délices pour subjuguier les erreurs de ton esprit; assez épris de ta supériorité pour ne redouter ni ton orgueil, ni ta pétulance, ni ta colère... Car il n'y avait point à craindre de méchanceté de ta part : il n'y en eut jamais dans tes actions... Héros ! l'amour d'une femme eût fait un dieu de toi, s'il eût été sincère et vertueux.

« Joséphine ne possédait qu'une partie des

qualités qu'il fallait avoir pour être la compagne : le cœur tenait trop de place dans cette suave-organisation ; il n'en restait plus pour l'ame ; aussi Joséphine n'eut-elle que des passions vides d'intellection... Toutes ses affections, quand l'âge vint, s'éparpillèrent sur les futilités qui n'avaient jusqu'alors absorbé que les fantaisies destinées à broder le plaisir... Ce qui, particulièrement, prouva l'insuffisance de ce caractère éclatant de fleurs, stérile de fruits, c'est qu'il ne s'y trouva pas une inspiration assez consistante pour te faire comprendre que la descendance des têtes couronnées ne fit jamais défaut que lorsqu'elles le voulurent bien ; et que, pour attendre une progéniture d'un nouvel engagement, surtout lorsque l'on contracte un hymen politique, on sacrifie des dévouemens éprouvés, pour appeler dans sa couche l'indifférence, sinon la haine décidée, grimaçant la tendresse.

« Lorsque, plus ambitieux encore de former une alliance souveraine que d'obtenir un rejeton de ta race, tu t'en allas par les cours clament une épouse, pourquoi, Napoléon, avoir

demandé à tes ennemis vaincus des moyens de perpétuer la gloire de leur vainqueur? comment te vint-il alors à la pensée qu'il pourrait sortir un amour sincère de ce centre d'humiliations et d'amers souvenirs... Tu demandais un cœur dévoué à la politique, à ce mensonge perpétuel des cours qui comprime jusqu'aux élans de la nature. Quelle déplorable erreur!

« Et qu'avais-tu besoin d'accoler à ta grandeur, si jeune d'exploits et de gloire; à ta grandeur qui, dans l'espace de quatorze années, avait conquis trois mille ans d'immortalité; qu'avais-tu besoin, Napoléon, d'y accoler l'illustration décrépite des Césars dérisoires de Vienne? quel éclat pouvait ajouter à ton aigle resplendissante la bannière pâlie des comtes d'Haspbourg¹? Mais, imprudent, tu voulais un nom, sans t'inquiéter de trouver un cœur.

« Un cœur! il en était un alors, qui te cherchait pour se donner à toi : une femme dont les pensées pouvaient s'élever à ton ni-

¹ Rodolphe I^{er}, élu empereur d'Allemagne en 1273, était fils d'Alberg, comte d'Haspbourg. C'est la race de ce prince qui règne encore en Autriche.

veau, sans être accusée de vanité, dont le rang même pouvait satisfaire ta convoitise; une femme qui se fût enivrée de l'encens de mille adorateurs, si le tien seul ne lui eût paru digne d'elle, s'est jetée vingt fois sur tes pas héroïques. Tu étais, Napoléon, l'hôte de tous ses rêves; elle ne concevait de bonheur réel qu'avec toi; tout autre homme, seigneur, prince, roi (et elle a vu des têtes couronnées à ses pieds), lui semblait profaner l'amour en lui offrant ses tributs... Si tu avais su aimer, la sympathie eût ouvert tes yeux sur ce que toute l'Europe appelait les charmes de cette femme; si tu avais su aimer, on ne l'aurait pas vue errer à ta cour, sans que l'aimant des cœurs t'eût attiré vers elle... Tu n'aimais pas, Napoléon; celle que le Ciel avait envoyée sur terre pour être ta compagne utile, certainement, chérie, peut-être, n'a pu obtenir un regard de toi, et ton cœur s'est heurté contre un cœur de glace.... L'amante, incapable de se résigner, l'amante pleure encore... Il n'y avait pour elle, dans le monde, qu'un rayon de félicité; Marie Louise d'Autriche a soufflé dessus: il est éteint.

« Mais l'amour qui désespère sait devenir amitié, s'il ne surgit pas de cette source de boue qu'on nomme l'empire des sens : de l'amante inconsolable le désespoir a fait une amie... Celle-ci t'a donné tout ce que tu lui demandais (car elle règne en Allemagne sous le nom de son père) : hommes, chevaux, argent, grains, logemens militaires, elle a tout prodigué à ta gloire. Parmi cette myriade de petits princes que tu protéges dans ton imprimerie impériale, et qui te soutiennent sur les champs de bataille, celle que tu n'as même pas entrevue dans l'olympé dont tu es le Jupiter, a constamment outré le dévouement pour soutenir ta cause. Les sujets de son père mourront jusqu'au dernier sous tes aigles, si la vie du dernier peut te servir en s'éteignant... On m'aurait vue moi-même à leur tête, si j'avais suivi le premier mouvement de ce cœur que je ne puis t'ôter; mais je me suis souvenue que le ridicule avait tué la reine de Prusse long-temps avant que la mort l'enlevât.

« Aujourd'hui encore, je puis, sans combattre comme une amazone de théâtre, te sauver de

l'abîme ouvert sur tes pas : abîme où s'engloutiront ta gloire, ta couronne et peut-être ta vie. Écoute, Napoléon, je suis placée pour bien observer, entourée de manière à bien savoir.

« Tout se réunit aujourd'hui contre toi, et les ennemis que tu as en face ne sont pas les plus redoutables. En France, ceux que tu tiras de l'exil et que tu enrichis de tes bienfaits conspirent contre toi pour se débarrasser du mépris que t'inspire leur basse servilité ; ceux que tu élevas avec toi sur le pavois te trahissent pour s'atteler au char d'une puissance nouvelle. A l'armée, les généraux que tu as gorgés d'or, devenus insensibles aux palmes de la gloire, veulent jouir de leurs richesses, même au prix des humiliations qui dégradent. Si tu recommences la guerre, ils te proposeront d'abord, ils t'imposeront ensuite une marche rétrograde sur le Rhin... Ton beau-père, cet allié équivoque, dont les officiers banquetaient avec les Russes, durant la dernière campagne, tandis que tu commettais l'irréparable faute de refuser, à cause de lui, le rétablissement de l'héroïque Pologne, qui t'eût donné cent mille

hommes pour marcher sur Moscou ; ton beau-père, tout en simulant une médiation, rassemble trois cent mille hommes et les fait, dès ce moment, comprendre dans les états de la coalition.

« Mais personne, dans ton intérêt, n'écoute donc aux portes des cabinets souverains ? Il y a six mois encore tu avais en ton pouvoir le moyen de réparer la plus grande faute politique que tu aies commise, en laissant passer à l'ennemi la vedette naturelle de ton empire sur la Baltique. Les Suédois t'aimaient ; ils avaient détrôné leur roi parce qu'il était ton ennemi ; un de tes généraux allait régner sur eux et les gouvernait déjà ; leurs montagnes recélaient assez de fer, leur cœur assez de courage, leur prince royal assez de talents pour te servir : maintenus dans ton alliance, ces Scandinaves étaient à Pétersbourg, en 1812, avant que tes armées eussent franchi le Boristhène... Bernadotte te demandait à grands cris des subsides pour vêtir ses soldats, pour leur donner du pain... Vaines sollicitations ! Tu as placé ce brave capitaine et ce peuple généreux entre les

exigences inimaginables de ta politique et les offres de l'Angleterre, qui, d'une main, leur présentait des trésors, tandis que, de l'autre, elle brandissait la flamme au dessus de leurs flottes, de leurs ports, de leurs villes... Ils ont acheté le salut par des traités avec tes adversaires... Les malédictions que tes courtisans et tes journaux prodiguent à Bernadotte sont injustes... Tu lui as refusé les moyens de continuer la gloire de sa première patrie; il a dû sauver sa patrie actuelle; son honneur est sauf. Maintenant cette épée française, que tu as repoussée, va devenir un poids redoutable dans le plateau de la balance politique qui, déjà, emporte celui sur lequel pèse ta fortune.

«Et crois-tu que Marie-Louise, illustrée par les reflets de ton aigle d'or, intercède auprès de son père en faveur de ta cause, devenue la sienne. Garde-toi de le croire : Autrichienne toujours sur le trône de France, elle partage cet orgueil du cabinet aulique, qui ne permet pas aux empereurs allemands d'avoir des entrailles, et qui défend à leurs filles, montées sur des trônes étrangers, d'être épouses

et mères par le cœur... Tandis que d'ardentes insomnies te consomment aux rives de l'Elbe, Marie-Louise dort et engraisse à Saint-Cloud.

« Napoléon, de grace, écoute-moi..... Je connais les secrets desseins des princes qui règnent de la Newa aux bords du Rhin; ils me croient, comme eux, décidée à conspirer ta perte, parce qu'ils jugent des élans de ma pensée par l'empire de mon intérêt : c'est là ce qu'on appelle la conscience politique. Ils m'ont donné leur mot d'ordre; ils ont déroulé devant moi leurs plans; ils ont énuméré en ma présence les alliés qu'ils comptent dans tes rangs; et, je frémis en te le disant, parmi ces hommes voués à la cause de tes ennemis, on m'a nommé de tes généraux du premier rang.

« Trois alliés fidèles te restent dans le nord de l'Europe : la brave Pologne, qui porte encore au front l'empreinte du joug de Catherine II; le vénérable roi de Saxe, qui saura garder la foi jurée, même au sein du martyre; et moi, dont l'esprit n'a plus de place que pour l'idée de tes dangers et les inspirations qui me naissent pour t'en délivrer. Bavière, Wur-

temberg, Bade, toutes les Saxes princières, Hesse, Brunswick, Hanovre, provinces westphaliennes d'un jour, et toute cette tourbe de souverains atomes, que tu nommes la confédération du Rhin, n'attendent que l'occasion de t'abandonner sans avoir à rougir en ta présence de leur défection.

« A Prague, on joue, sous le nom de congrès, une comédie pour abuser les badauds de l'Europe, pour les étourdir des grands mots de libération et d'indépendance européenne... Mais, toi, peux-tu croire qu'une pensée de paix soit entrée dans le cœur ulcéré des souverains que tu as vaincus tant de fois, et cela lorsque les désastres de 1812 ont obscurci ton étoile. Alexandre n'a-t-il pas à venger et la conquête de sa Moscovie, et ta clémence d'Austerlitz, qui lui envoya par Savary une sauvegarde personnelle de vie et de liberté. Frédéric Guillaume oubliera-t-il et sa capitale occupée par tes soldats, et la trace ineffaçable de ton pied, empreinte sur le parquet de son cabinet, et ta domination suzeraine qui, depuis 1806, fit de lui ton proconsul couronné. Deux millé-

simes, 1805 et 1809, ne sont-ils pas écrits, en lettres de fiel, dans les souvenirs de François II; et te flattes-tu que sa fille t'ait apporté autre chose qu'un abandon matériel aiguë de plaisir, qui mentait l'amour et le dévouement.....

« Oh! oui, Napoléon, on joue à Prague un drame dérisoire; le nombre et l'esprit des scènes qu'on y coud ensemble seront subordonnés à la rapidité et au succès du recrutement de la coalition, que l'armistice favorise. Plus les espérances de tes ennemis grandiront, plus leur politique deviendra exigeante; si tu ne brusques pas une conclusion au début des conférences, il ne te sera plus possible de conclure: car alors ils ne se borneront pas à t'imposer le sacrifice de ta gloire; ils voudront l'honneur de ta couronne... Je connais leurs secrètes pensées, te dis-je.

« Il n'est pas jusqu'à l'intrigue du boudoir qui ne se ligue avec tes adversaires. Voici une aventure bien mystérieuse, mais il est néces-

¹ Pardon à la langue en faveur de la pensée.

saire que tu la saches, car il ne serait pas impossible que ses suites fissent broncher la vertu d'un de tes plénipotentiaires... Celui-là t'est bien dévoué ; mais l'amour ! Napoléon , il ne faudrait pas juger de sa puissance par l'échec de ses armes sur ton naturel invulnérable. Durant l'ambassade à la cour de Russie d'un de tes grands officiers , une illustre dame avait à dévorer un de ces outrages que mon sexe pardonne d'autant moins, qu'il est pourvu de plus de charmes pour le conjurer. Ange de résignation, cette beauté outragée ne révélait que par sa mélancolie habituelle et sa pâleur de lis le chagrin qui rongait son cœur ; pourtant la cause en était publique , et le scandale répandait son triste reflet sur cette belle vie..... L'ambassadeur français avait de doux sons dans la voix ; des paroles fleuries naissaient, vives et fraîches, de sa pensée, et la nature ne lui avait pas donné que l'éloquence d'Apollon. Ce diplomate aimable devina sans peine l'affliction de la grande dame ; de vengeance, elle n'en voulait point : le coupable était encore trop aimé d'elle. Mais qui refusa jamais d'être

consolé ! et, dans la situation où se trouvait l'affligée, il est rare que cette vengeance qu'elle repoussait ne se glisse pas parmi les charmes de la consolation. Le voile du mystère fut, dit-on, jeté sur d'expansives et dangereuses intimités entre l'illustre anonyme et le séduisant étranger.

« Mais bientôt ta cour se brouilla avec celle du palais de marbre : ton ministre dut quitter les bords de la Newa ; et l'intéressante pâleur qui, sur les traits de la grande dame, avait fait place au plus suave coloris, reparut comme témoignage de tendre regret.

« Si l'on peut douter que cette noble Russe ait été chargée, par le cabinet de Pétersbourg, d'exercer sur ton plénipotentiaire à Prague les séductions que Richelieu chargea jadis Anne d'Autriche de tenter sur le duc de Buckingham, il est constant, toutefois, qu'à l'heure où j'écris ceci, cet amour hyperboréen se glisse sous un coin du tapis diplomatique, pour influencer le délégué principal de ta politique. En quel sens ? je l'ignore ; mais une correspondance fort tendre se mêle aux notes

diplomatiques; on va jusqu'à dire qu'une jolie ambassadrice, Alcine nouvelle, qui ne négocie qu'en l'absence du soleil, épanche, par procuration, ses philtres énivrants sur les sens irritables du négociateur français. Ce moyen, s'il est réel, ne serait pas maladroit : il suppléerait à ce qu'offre de trop peu convaincant l'intervention des tendresses épistolaires. On dit que ton ambassadeur est d'une fidélité incorruptible à ta cause et à sa mission, je le crois; mais te voilà prévenu.

« Au point peu avancé où se trouvent les négociations; à l'époque où la politique cauteleuse de Metternich n'a pas encore cessé de sourire et de saluer, offre beaucoup, Napoléon; offre plus qu'on n'oserait te demander de prime abord : étonne, avant qu'elle ait établi toutes ses batteries, la mauvaise foi des puissances coalisées... C'est le moyen presque assuré d'obtenir cette paix dont elles ont écrit le nom sur leur bannière. Surprends, fixe leur politique fallacieuse tandis qu'elle garde encore son masque; traite avec elle sans attendre qu'elle l'ait jeté; plus tard, Napoléon, tu

le lui arracheras... En ce moment l'orage gronde trop fort contre toi pour continuer d'y exposer ta tête; et, depuis ta fatale retraite, trop peu de lauriers se sont enlacés sur ton front pour conjurer ce tonnerre, formé de toutes les vengeances européennes.

« Ah! signe la paix, Napoléon, je t'en conjure au nom de cet amour que tu n'as point connu, et qui ne te demande aujourd'hui, pour prix de ses soupirs évanouis à ton oreille, que le bonheur de te savoir sauvé du précipice où tu cours... Que ta gloire reste debout! que ton étoile, un moment obscurcie, puisse reparaître un jour plus resplendissante que jamais! Que ton front s'entourne de la seule auréole qui te manque, celle de pacificateur du monde; et je serai heureuse... heureuse d'un bonheur plus sage que la vertu même, celui que procure la félicité d'un mortel qui n'a rien fait pour la nôtre. »

Voilà ce que Napoléon lut sur le manuscrit tiré de la poche du frac vert. La main qui tenait le petit cahier tomba sur ses genoux; une profonde rêverie succéda à la lecture qu'il ter-

minait... Au mouvement de ses lèvres, on eût pu reconnaître que l'empereur discutait avec lui-même le parti qu'il devait prendre; à l'humidité inaccoutumée de ses yeux, on eût jugé de la profonde émotion que lui causait cet amour inconnu, dont le désespoir semait des bienfaits sur les pas de celui qui le causait.

— Ses avis, ses conseils, dit enfin Napoléon à demi-voix et avec un sourire empreint de quelque expression critique, je m'en servirai comme d'informations utiles... Mais l'opinion d'une femme !!!... et le sourire de sa majesté devint presque amer... Pour elle, éprise, belle, séduisante, plus que femme que j'aie rencontrée de ma vie, il faut que je la voie; il faut qu'on me la retrouve... En quel temps vais-je songer à cela... Pourquoi non ? elle m'épargnera quelques unes de ces soirées compassées qui m'obsèdent... Là du moins je suis sûr de rencontrer un cœur... et les courtisans.... Je vais donner ordre que l'on parcoure toute l'Allemagne, du Rhin à la Vistule; une princesse, cela se découvre sans peine... et puis elle n'est pas tombée des nues aux portes de Dresde; on

reconnaîtra des traces de son arrivée, de son départ : sa piste sera facile à saisir... Oh ! je serai charmé de la voir, de l'entendre me répéter ce qu'elle a tracé sur ce papier... Le papier, il reçoit les pensées, mais non pas leur animation ; le cœur ne lui confie pas, comme aux yeux, comme aux traits mobiles d'une femme, comme à l'expression délicate de son sourire, ce reflet de passion qu'on aime à voir sur un joli visage, même lorsqu'on ne veut point s'enivrer de tout cela... Décidément, il faut qu'on me retrouve ma belle conseillère.

On ne retrouva pas l'inconnue : vainement l'investigation la plus minutieuse fut-elle faite dans la ville et aux environs ; personne n'avait vu celle que l'empereur dépeignait. On savait quels personnages avaient amenés les voitures de poste arrivées depuis le commencement du séjour de l'empereur à Dresde ; mille regards observateurs étaient ouverts jour et nuit autour de ce prince ; la police militaire environnait à toute heure d'une ceinture de rondes, de patrouilles, de reconnaissances, le palais qu'habitait sa majesté ; et pas un des argus qui

veillaient autour d'elle ne put donner le moindre renseignement sur l'étrange apparition qui préoccupait le grand homme. Cependant, disait l'empereur à ses confidens, ce n'est pas un prestige, pas une hallucination, je l'ai bien vue : j'entends encore le froissement du sable sous son joli pied ; j'entends le bruit léger de sa respiration hâtée, et ma main conserve, en vérité, je ne sais quelle âcre chaleur que la sienne m'a communiquée quand elle m'a remis son écrit... Et ne pouvoir retrouver ni trace ni souvenir de son passage... Faudra-il que je croie aux fées du bonhomme Pérault ?

On ne sait pas au juste ce que Napoléon crut ; mais tant d'impressions diverses passèrent sur celle que cette singulière aventure avait laissée dans sa mémoire ; tant d'événemens se succédèrent durant les trois mois qui vieillirent son règne de vingt années ; enfin, l'empereur éprouva tant de vicissitudes de Dresde à Leipsick, qu'il oublia celle qu'il nommait en riant l'Égérie du parc.

.
.

Nous voici parvenus à la nuit du 16 octobre ; on s'est battu toute la journée ; le sang humain inonde un champ de bataille de deux lieues. Ces monticules sur lesquels, à travers le crépuscule, l'œil glisse çà et là, dans la plaine, ce sont des monceaux de cadavres... des objets, hommes encore il y a deux heures, et qui défendaient, avec le courage du lion, ce terrain qu'ils fumeront demain... L'empereur Napoléon, retiré dans un bouge, est assis devant l'âtre, d'où s'échappe l'humide chaleur d'un feu de bois vert. La flamme inconstante du foyer rayonne par intervalle sur la figure triste et méditative du monarque, dont le coude s'appuie sur une table vermoulue. Des soupirs sortent de son sein, bruyans et convulsifs ; des paroles entrecoupées s'y mêlent quelquefois.

L'empereur est seul : tous ses aides-de-camp, tous ses officiers d'ordonnance portent des ordres aux lieutenans de sa majesté. Dans une petite pièce voisine, son service particulier lui prépare un mauvais repas, que le dévouement de ses fidèles serviteurs le forcera de prendre.

— Tant de sang versé, tant de braves morts, dit Napoléon, et pas le moindre résultat ! Demain, de nouveaux combats, demain d'autres milliers de victimes pour conquérir, quoi ? la liberté de fuir... car c'est là ce qu'ils me demandent, les factieux de Duben : ces généraux que j'ai faits si riches veulent jouir de leur opulence, au prix de l'honneur de la patrie, du mien, du leur..... Elle me l'avait dit, cette femme, cet être singulier qui s'est évanoui comme un songe... elle était bien informée ; j'aurais dû traiter à Prague avant que les puissances me présentassent une coupe de fiel, que je ne pouvais avaler sans empoisonner avec moi la France.

Essayons encore : aujourd'hui les chances du combat sont pour moi plus que pour eux... Ce général autrichien, que le sort des armes a fait tomber ce matin en mon pouvoir, renvoyons-le à son souverain, avec des propositions de paix.....

— Gardez-vous-en bien, Sire, dit quelqu'un d'une voix émue, derrière le siège de l'empereur... vous enverriez à François II, à ses alliés

le secret fatal de votre extrémité... Ah ! pour Dieu, ne faites pas cette démarche.

— Qui a parlé ? s'écria Napoléon en se retournant avec vivacité.

— Moi, répondit un très-jeune homme à la chevelure blonde bouclée, aux yeux d'azur, aux traits angéliques, et que couvrait le petit uniforme des pages de l'empereur.

— Cette figure... je la reconnais... L'inconnue du parc...

— Chut ! reprit le faux page en se mettant le doigt sur la bouche... ne me perdez pas, Sire. Tout près d'ici sont les ennemis de Votre Majesté ; peut-être ont-ils des yeux autour de ce quartier ; si je suis reconnue, ils me feront fusiller comme espion lorsque je traverserai leur camp ; car il faut que je le traverse..... D'ici, Napoléon, vous entendrez siffler le plomb qui brisera ma vie... Les momens sont précieux, daignez m'écouter, et cette fois, oh ! je vous en supplie, ayez confiance dans mes paroles.

— Parlez, parlez, Madame ; je promets d'é-

tre docile à vos conseils. Mais, de grace, apprenez-moi à qui je les dois...

— Impossible, Sire.... mille obstacles s'opposent à cette révélation, d'ailleurs inutile. Vous songez à renvoyer le général autrichien pris dans la journée; renoncez à ce projet : je le répète, ce serait révéler aux alliés des craintes que vous devez renfermer en vous-même... Sire, il est indispensable que vous combattiez demain...

— Demain! s'écria l'empereur, je ne le puis : mon armée est épuisée; un commencement de découragement s'y fait remarquer... je serais vaincu... J'envoie à mes maréchaux l'ordre de faire rester les troupes en position... après demain nous combattons.

— Sire, c'est promettre la victoire à vos ennemis... Écoutez : demain l'armée combinée ne peut recevoir aucun secours, et vingt-cinq mille hommes ont disparu de ses rangs... Un jour plus tard le prince royal de Suède sera en ligne...

— Bernadotte, un de mes généraux! s'écria

Napoléon, soulevé de son siège par un mouvement convulsif.

— Sire, vous avez repoussé son alliance....

— Hé ! oui, sans doute... je le voulais dans les rangs de mes ennemis... N'avais-je pas promis la Suède au Danemark...

— Après demain, Sire, Tolstoy, avec ses Russes, en position près de Dresde, aura rejoint la grande armée ennemie, qui l'a mandé ; après demain, les Autrichiens de Colloredo grossiront encore cette myriade de soldats, qui forme les deux tiers d'un cercle débordant vos ailes...

— Et vous êtes une femme, interrompit vivement l'empereur, frappé de la justesse de cette observation stratégique...

— Oui, Sire ; mais l'inspiration et la pensée sont femmes aussi..... J'entends des pas de chevaux : ce sont vos officiers qui reviennent... Il faut que je vous quitte... d'autres yeux que les vôtres ne doivent pas m'apercevoir ici... Au nom du Ciel ! combattez demain... dans quarante-huit heures, vous aurez cent mille

hommes de plus sur les bras... Adieu, Napoléon !... adieu !...

— Vous reverrai-je , dit l'empereur avec émotion.

— Jamais , si vous êtes heureux.

Cela dit, l'Égerie du parc sauta légèrement par une fenêtre , ouverte pour donner issue à la fumée... L'empereur voulut suivre de l'œil sa fuite précipitée ; mais elle se perdit bientôt dans l'espace ténébreux.

Le petit nombre de personnes auquel cette aventure fut racontée, dans le temps, se sont perdues en conjectures sur l'auteur de l'écrit trouvé dans la poche du frac vert ; auteur reproduit, sous la figure d'un page, au camp de Leipsick. Ces investigateurs ont promené leurs recherches dans toutes les principautés d'Allemagne, pour y découvrir cette mystérieuse princesse.... Enfin, las de hasarder des suppositions, les plus avisés se sont réfugiés dans la sphère des allégories , et ont déclaré que l'Égerie du parc ne pouvait être que la pensée secrète de Napoléon lui-même , combattue et vaincue par une impérieuse fatalité.

III

LE MAMELUCK ROUSTAN.

Ce n'est nullement la faute de Roustan s'il n'a pas laissé de mémoires : il en avait bonne envie ; mais il ne savait classer ni ses idées ni ses souvenirs sous son front cuivré ; encore moins lui eût-il été permis de les classer sur le papier.

L'auteur des chroniques et Roustan avaient un ami commun à Fontainebleau, chez lequel ils se rencontraient quelquefois sous la restau-

ration. Il dit un jour au Mameluck que le monsieur qu'il voyait de temps en temps chez lui était homme de lettres par ses habitudes. L'ami de Fontainebleau n'eût pas été assez impoli pour dire : homme de lettres de son métier ; messieurs les journalistes ne montrent pas à notre égard autant de courtoisie ¹.

¹ Plusieurs de ces messieurs ont bien voulu nous classer parmi les *fabricans de livres*. Cela devait être : d'abord peu, au café de Paris, ne faisant jamais de stations dans l'allée fashionable des Tuileries, accordant peu d'instans à notre coiffeur, n'appartenant point au jokeys-club, ne demandant à M. de Salvandi ni croix ni argent, nous promenant très-rarement au bois, n'assaisonnant au musc ni au piment aucun feuilleton pour ou contre tels ou tels écrivains, et laissant en paix le cœur des actrices, nous consacrons 12 heures par jour au travail..... Il va sans dire que, produisant beaucoup, nous devons faire mal, et d'autant plus mal, que nous n'avons plus d'amis aux journaux. Sur ce point, toutefois, nous demandons humblement à nos juges la permission de nous en rapporter au public.... Ce sera aussi du public que nous attendrons le jugement de nos ouvrages, quant au degré de littérature qu'ils renferment ou qui leur manque... parce que, ayant demandé à plusieurs doctes de revue ce qu'ils entendaient par *œuvre littéraire*, nous n'avons pu obtenir qu'une liste de trente ou quarante genres, ou plutôt de trente ou quarante noms, et que nous ne pouvons croire qu'il y ait autant de varié-

Sur cet avis, Roustan, qui n'avait pas l'élocution facile, contourna péniblement une proposition qu'il ne put conduire à bon port qu'avec l'aide de l'ami commun ; proposition que celui-ci avait d'ailleurs préparée, en attachant à notre chapeau l'étiquette d'auteur, comme les conscrits attachent au leur le numéro du tirage. Il s'agissait tout simplement de nous faire le Villemarét ou le Lhéritier de Roustan ; la tâche nous plaisait assez ; nous savions qu'il devait y avoir dans cette tête orientale bon nombre de notes, bizarrement inscrites, sans doute, mais se rapportant, pour la plupart, à des faits curieux.

Si l'ombre des grands personnages pouvait parler, elle aurait beaucoup à raconter ; or, l'ombre de Napoléon qui s'appelait Roustan, parlait assez volontiers, quoiqu'elle s'énonçât mal. Malheureusement cette même ombre

tés dans le beau... Ceci soit dit sans attenter à la coupe des barbes de bon goût, ni à la grace toute charmante avec laquelle on doit fumer le cigare pour devenir célèbre en littérature : nous savons respecter les vrais élémens d'illustration.

avait la prétention de penser ; et l'auteur de ces chroniques ne put rester d'accord avec elle sur l'interprétation de certaine fugue exécutée en 1814..... Il est bien vrai que cette fugue eut beaucoup d'imitateurs ; mais cela ne la rendit pas plus excusable. Ce point de difficulté n'ayant pu s'aplanir , nous ne fûmes point le Plutarque de Roustan.

Mais , dans une succession de déjeuners , où l'ex - Mameluck de l'empereur transgressait volontiers les préceptes de Mahomet , nous avons saisi bon nombre d'anecdotes piquantes : nous en rapporterons plusieurs ; esquissons d'abord , en quelques traits , l'histoire de Roustan.

Il vit le jour dans la Géorgie. . . . Pauvres Géorgiens ! le Ciel ne semble les créer beaux que pour servir la cupidité des puissances orientales : vous savez ce que deviennent leurs femmes. Ce que l'on sait moins généralement , c'est qu'elles sont peu disposées à cet esclavage de harem , qui , des passions du sexe , peut faire au moins le dédommagement de sa captivité. Les Géorgiennes , belles , sans doute , mais belles avec surabondance , sont envahies

dès l'âge de vingt ans par un embonpoint qui souvent éteint en elles la sensation..... Et puis il leur manque, à peu près généralement, cette grace, cette désinvolture sans laquelle une femme ne peut être belle que pour les amans grossièrement sensuels du sérail.

Les Géorgiens , destinés pour la plupart à l'esclavage , comme les femmes de leur pays , le subissent soit en Russie, sous la livrée , soit chez les puissances de l'Orient , dans une domesticité plus dépendante encore. Heureux quand on ne leur impose pas un sacrifice bien autrement cruel.

Lorsque Roustan , à peine âgé de dix - sept ans , fut enlevé de sa patrie et conduit au Caire , la Géorgie avait encore ses souverains ; ce ne fut qu'en 1801 qu'elle appartint , à titre de province , au vaste empire des Tzars. L'empereur Alexandre , alors jeune , aimable et tendre , donna la plus suave hospitalité à la dernière reine de Georgie. L'autre Alexandre avait fait infiniment moins bien , dit-on , pour la femme et les filles de Darius : ce que , toutefois , on ne peut affirmer , attendu que ses his-

toriens n'ont pas tout dit. Quoiqu'il en soit, nous avons vu à Paris, il y a huit ou neuf ans, un jeune prince qui se qualifiait fils de la dernière souveraine des Géorgiens : il ressemblait beaucoup à l'empereur Alexandre.

Quatre ans avant que l'on pût travailler à ce portrait, Roustan, qui avait servi quelques années les Mamelucks et l'était devenu lui-même, passa au service du général en chef Bonaparte : voilà comment. Le sheick du Caire, voulant faire sa paix avec le sultan Kebir¹, après la révolte qu'il venait d'apaiser, lui fit cadeau d'un superbe cheval arabe..... Puis, après un instant de réflexion, ce magistrat turc ajouta : « A propos, il vous faut quelqu'un, « général, pour soigner l'animal. ». Et Roustan, avec un autre Mameluck, nommé Ibrahim, furent offerts à Bonaparte, comme accessoires attachés au présent du coursier arabe.

Ibrahim passa bientôt dans la maison de Joséphine, où l'on ne tarda pas à le perdre de vue ; mais Roustan fut attaché si étroite-

¹ *Sultan du feu* : nom donné par les Arabes au général Bonaparte pendant l'expédition d'Egypte.

mient à la personne de Napoléon , à ses revues , à ses chasses , à ses voyages , à ses guerres , à sa vie intérieure , que la figure et le nom de ce Géorgien devinrent , en peu d'années , aussi populaires que la redingote grise et le petit chapeau.

Le costume de Roustan était celui des Mamelucks , mais des Mamelucks de la *Caravane du Caire* , avec profusion de dorures , de paillettes , de canetille ; enfin , il offrait aux spectateurs éblouis la magnificence orientale , enjolivée par le costumier de l'Opéra ; et même cet habit théâtral donna lieu , vers 1806 , au plus singulier quiproquo.

On jouait à Fontainebleau le Calife de Bagdad ; madame Saint-Aubin , chargée du rôle de Lemaïde , venait de faire entendre la réplique qui nécessitait l'entrée immédiate du calife ; et l'inattentif Elleviou , tournant le dos à la scène , causait dans la coulisse avec un officier de la garde impériale , sans paraître s'occuper de son entrée. La pétulante Saint-Aubin , qui n'avait pas encore perdu l'habitude d'être obéie à souhait par tout cavalier courtois , fût-il même mahométan , se

précipite vers l'acteur retardataire , et le saisissant à bout de bras par son doliman , le fait entrer en scène à reculons ; sachant bien qu'Elleviou était homme à se retourner avec adresse... Mais que devint toute la cour lorsque Ilbondo-Cadi produisit son visage, et que l'on reconnut le Mameluck de l'empereur , au moment où Elleviou entrait par la porte du fond... Cette duplicité de califes, la figure étonnée de madame Saint-Aubin , l'air effaré de Roustan , tout contribua à provoquer une explosion de fou-rire, à laquelle l'empereur, laissant échapper malgré lui sa dignité impériale , finit par s'associer en rieur déterminé.

On s'est généralement trompé sur le crédit du Mameluck Roustan ; et, pour motiver cette prétendue faveur, que l'honnête Géorgien ne justifiait certainement par aucune de ces hautes qualités qui déterminaient les préférences de Napoléon, les imaginations avisées avaient fabulé une rencontre du général de l'armée d'Orient avec un autre Maleck-Adel qui, d'un grand coup de damas, allait pourfendre Bonaparte comme un navet, si Roustan ne se fût

jeté entre lui et l'infidèle, et n'eût fait deux tronçons du corps de ce dernier. Cet événement est inutile pour expliquer le dévouement de Roustan; il aimait Napoléon comme le dogue aime son maître, lorsqu'il le nourrit bien et ne le maltraite jamais. L'empereur s'était attaché à ce Mameluck, parce qu'il le suivait partout, et que, chaque soir, il obéissait au moindre coup d'œil qui lui disait : Couchez là... Loin de nous l'idée de diminuer le mérite de ce bon Géorgien : ne sait pas qui veut se montrer aussi fidèle qu'un chien.

Roustan possédait à un degré éminent la mémoire des yeux : il se rappelait, avec une rare précision, les traits de presque toutes les personnes qu'il avait vues aux Tuileries, même lorsqu'il n'avait fait que les apercevoir dans une entrevue fugitive. Peut-être, sans trop de malice, peut-on faire rapporter à cette faculté de ce serviteur l'embarras qu'un certain nombre de beautés, familières des résidences impériales, éprouvaient en sa présence, et qui souvent allait jusqu'à leur faire baisser les yeux à l'aspect de ce brun visage... On se sou-

vient que Roustan couchait à l'entrée de la chambre de l'empereur, et qu'il fallait l'éveiller pour pénétrer chez sa majesté par la porte secrète... Ah ! si ce Mameluck eût été romancier ! Mais il ne l'était pas, et se montrait fort discret.

Il y avait des hommes et des événemens dont ce serviteur conservait un souvenir ineffaçable : par exemple, il revenait sans cesse sur l'apparition de Georges Cadoudal aux Tuileries, lorsque le premier consul espéra rallier, par des bienfaits, cette sorte d'hyène royaliste à la cause nationale.

« Le colonel Rapp, nous disait un jour Roustan, introduisit ce chouan dans le grand salon donnant sur le jardin ; il le laissa seul avec le premier consul ; mais, s'étant retiré dans un cabinet où je me trouvais, il me dit : « Tenons la porte ouverte, et prête-moi ta lame turque. Au premier mot équivoque que cet oiseau de nuit dirait au général, au moindre regard oblique qu'il porterait sur lui, j'entre-rais et je ferais voler la tête du chouan comme une tête de pavot. » La conversation fut vive,

animée , mêlée , de part et d'autre , d'humeur et même de colère. Voici ce qu'en avait retenu Roustan.

— Je viens , général , dit Cadoudal après un léger salut, parce que je me suis engagé à venir, et que c'est une des conditions de la suspension d'armes.

— J'espère , Monsieur, répondit Bonaparte d'un air d'abord fort affable, que je parviendrai à vous prouver que vous serviez une cause injuste , et que je vous attacherai aux intérêts de la France.

— Général , les intérêts de la France consistent à se débarrasser de la révolution et des hommes qui l'ont faite.

— Vous n'avez donc pas réfléchi au caractère de ceux que vous servez ?

— Je sers des lâches ; mais leur cause est belle

— Belle ! la cause de gens qui couvrent leur pays d'assassins.

— Le nom ne fait pas le crime ; tous les moyens sont bons pour combattre ses ennemis.

— Même le vol à main armée des voitures publiques ! Il faut convenir, Messieurs les royalistes , que vous êtes de singuliers redresseurs de torts.

— Vous êtes-vous montrés plus honnêtes pour avoir pris les biens dits nationaux, en vertu de ce que vous appeliez des décrets... Nous décrétons, nous , le sabre au poing ; voilà la seule différence...

— Mais vous conviendrez, j'espère, que, depuis que je suis à la tête des affaires , tous les moyens violens ont cessé : la loi des otages rapportée, la liste des émigrés close, la noblesse rappelée de l'exil, des négociations ouvertes avec le saint-siège pour le rétablissement du culte... sont-ce là des actions révolutionnaires, dit Bonaparte en s'animant.

— Oui , j'en conviens , général , que vous êtes un capitaine distingué ; j'avouerai même, si vous voulez , que votre gouvernement peut être utile à la France ; mais vous n'êtes pas notre homme ; il nous faut , à nous autres Bretons , des rois dont la race soit vieille comme nos châteaux historiques.

— Races qui tombent en ruines comme ces édifices, dit le consul en haussant les épaules. Ce n'est pas là votre motif, à vous, M. Cadoudal... L'ambition sied bien à votre courage et à votre âge; vous croyez conquérir des honneurs en servant les Bourbons... hé bien, moi, je vous en offre, et de plus glorieux..... Acceptez le titre de général de brigade,

Georges parut réfléchir un moment, puis il répondit brusquement.

— Non; il faudrait servir votre république et devenir le camarade des *bleus*... cela ne me va pas.

— Je plains votre obstination; je la plains sincèrement, car je reconnais en vous tout ce qu'il faut pour faire un brave officier.

— Merci, général; mais je veux servir le roi...

— Quel roi, Monsieur? demanda Napoléon avec vivacité; je n'en connais point sans l'aveu des nations, et celui qui s'est donné ce titre ne le verra jamais confirmer par le peuple français.

— Hé bien, il le conquerra sur lui... Je

veux dire qu'il le fera conquérir... Mais, général, continua Georges en jetant un regard inquiet sur la porte du cabinet, je vois là des militaires, des armes nues; ne suis-je pas en sûreté ici ?...

— Pardon, Monsieur... Je vois avec regret que vous ne veuillez entendre à aucun arrangement; mais, si vous persistez à vouloir retourner dans votre pays, vous irez aussi librement que vous êtes venu à Paris... Seulement, je vous déclare que, si vous êtes pris les armes à la main, je vous fais fusiller dans les vingt-quatre heures.

— Ce sera de légitime guerre, général; mais nous tâcherons d'y mettre bon ordre... Adieu.

A ces mots, Georges se dirigea vers la porte; les aides-de-camp le conduisirent avec politesse jusqu'à l'escalier; il sortit, et le soir même il quitta la capitale.

Une figure qui avait fortement frappé Roustan, c'était le fameux Fox, venu en France dans le courant de l'année 1802. Selon le rap-

port du Mameluck , jamais homme n'eut une tournure plus vulgaire , et sa physionomie , dans les situations ordinaires , n'avait rien de remarquable. A sa taille ramassée , à ses jambes engorgées , à son habit gris modelé sur celui des quakers , on eût pris Fox pour un bon gros fermier du pays de Kent. Mais , dès que sa grande ame était excitée , ses yeux devenaient éclatans , son front semblait s'éclairer d'un reflet de son génie ; sa voix , ordinairement faible et même assez chevrotante , acquérait de la puissance ; et quand l'entretien admettait l'élan de la passion , l'accent du tribun anglais rappelait celui de Mirabeau. Il paraît qu'on pouvait dire de Fox calme et de Fox animé : *est bis in idem*. Il parlait dans le même sens de Bonaparte : Roustan l'entendit un jour porter ce jugement sur le magistrat suprême de la république : « Le premier consul à la Malmai-
« son , le premier consul à Saint-Cloud , le
« premier consul aux Tuileries , forment bien
« toujours un tout de grandeur admirable ;
« mais je voudrais savoir peindre pour faire
« son portrait dans ces trois endroits ; j'aurais

« trois visages ressemblans : un même homme
« avec trois physionomies. »

« J'ai souvent assisté à des conversations entre le premier consul et M. Fox , disait Roustan ; toujours ils avaient l'air d'accord : le général déférait-il aux opinions de l'illustre Anglais, ou celui-ci pliait-il les siennes à celles du grand capitaine... Peut-être était-ce l'un et l'autre. »

Ordinairement M. Fox se rendait aux Tuileries le *quintidi* pour assister à la revue. Si , quelques instans avant son arrivée, l'on rencontrait dans la rue Saint-Honoré un petit homme marchant à pied, puis faisant cirer ses souliers avant d'entrer dans la cour du château , c'était le premier orateur de la chambre des communes , le réformateur libéral de l'Angleterre, qui venait, en voisin, visiter le premier consul.

Quelquefois le général Bonaparte , prenant sous le bras ce célèbre Anglais, se promenait deux heures avec lui dans les salons. Enfin , quand les tambours et les trompettes annonçaient la réunion des troupes que le premier consul devait inspecter, il poussait M. Fox

dans l'appartement de Joséphine en lui disant :
« Maintenant , allez trouver ma femme ;
« elle vous donnera une place à sa fenêtre
« pour voir défiler les troupes. »

« En vérité , ajoutait Roustan , le premier consul et M. Fox vivaient ensemble comme deux honnêtes rentiers du Marais , et paraissaient se porter une affection réciproque. »

« Que de fois , disait encore le Mameluck , j'ai entendu répéter à l'empereur : « Ah ! si Fox fût resté aux affaires , je me serais parfaitement accordé avec lui : c'était un homme qui me comprenait... »

Lorsqu'on vieillit , les objets vus de loin sont ceux qu'on distingue le mieux : Roustan conservait de la période consulaire des souvenirs frais et nettement classés dans sa mémoire ; tandis qu'il se rappelait mal les hommes et les événemens de l'empire. Cela pouvait tenir à ce que , repoussé plus avant dans la domesticité lorsqu'il y eut un trône aux Tuileries , ce serviteur s'était trouvé moins à portée d'observer.

Une anecdote l'avait particulièrement frappé en 1800, quoiqu'à cette époque il comprît encore mal notre langue et nos mœurs; mais les choses véritablement originales le sont pour toutes les intelligences. Lorsque Bonaparte et sa suite quittèrent l'Égypte, il était évident, aux yeux de toute l'armée, que cette conquête ne pourrait être conservée; et quand le général en chef arriva à Paris, on n'y était pas moins convaincu qu'en Orient du retour prochain de nos troupes... sur des vaisseaux anglais.

Quelle fut donc la surprise de Roustan, après le dix-huit brumaire, d'entendre Bonaparte dire à son frère Lucien, devenu ministre de l'intérieur :

— Je m'occupe sérieusement de notre armée d'Orient, et tu as à m'aider de tes soins pour une mesure urgente.

— De quoi s'agit-il, mon frère? demanda Lucien.

— De former, dans le plus bref délai possible, une troupe de comédiens pour le Caire.

— C'est une plaisanterie, citoyen-consul?

— Du tout, citoyen-ministre, et je vous croyais assez bon politique pour me comprendre.

— Il me semble que vous êtes convenu, Napoléon, qu'il n'y avait pas d'espoir de conserver l'Égypte.

— Qui vous dit le contraire ?

— Alors je ne puis concevoir l'ouverture d'un théâtre au Caire..... Quelques bonnes demi-brigades seraient plus utiles à Kléber qu'une troupe de comédiens.

— Oui, mais je ne veux pas risquer des troupes de soldats, et je ne me fais pas scrupule de hasarder une troupe de comédiens... Le pis aller, si elle est prise par les Anglais, sera de donner des représentations sur le théâtre de Covent-Garden ; tandis que mes braves iraient sur les pontons de Liverpool ou de Portsmouth, ce qui serait un peu moins gai.

— Ne vaudrait-il pas mieux laisser ces messieurs et ces dames choisir leur théâtre... ?

— Du tout, j'ai mes projets : vous allez faire grand bruit de l'envoi d'une troupe de comédie au Caire ; vous chargerez de sa formation Florence, le plus loquace des acteurs du

Théâtre-Français ; cela aura beaucoup de retentissement , et personne ne se doutera que nous soyons près d'abandonner l'Égypte... Vous comprenez sans doute , Lucien , que je tiens à ne pas donner à croire que j'aie laissé là-bas une armée à la dernière extrémité.

— J'avoue, citoyen-consul, que ma vue politique ne s'était pas étendue jusque là...

— Je vous montrerai beaucoup d'autres perspectives qui vous échappent... Si mes acteurs, que vous choisirez bons, et mes actrices que vous choisirez jolies, arrivent au Caire, comme je l'espère, nos jeunes officiers de l'armée d'Orient, généraux compris, s'occuperont d'intrigues de coulisses, et ne songeront pas à leur situation critique.

— Cet oubli du danger est assez dans le caractère français.

— Et je compte là-dessus pour gagner du temps... Une fois bien affermi sur... puis Bonaparte se reprit pour dire : une fois bien affermi dans la suprême magistrature, il m'importera moins que l'on conserve l'Égypte...

— Je vous comprends...

— C'est heureux... Allez donc vous entendre avec Florence, et que mon roman comique commence incessamment.

— Sous trois jours la troupe sera formée; le café Touchard regorge d'amoureux, de jeunes premiers, de duègnes, de financiers, de valets, de pères nobles... Et Lucien allait sortir.

— Un mot encore, dit Bonaparte en rappelant du doigt le ministre; vous aurez soin qu'il y ait dans la troupe quelques danseuses.

Roustan trouva que le premier consul lui-même était un excellent comédien.

A douze ans de là, le Mameluck de l'empereur, debout à la porte du cabinet de sa majesté, dans le vieux Kremlin, assista au second acte de la comédie commencée, en 1800, au château des Tuileries. Napoléon, assis au bureau de Pierre-le-Grand, dictait à M. le comte Daru un décret pour la réorganisation du Théâtre-Français; et cela lorsque toutes les illusions sur la guerre de Russie devaient être évanouies; lorsque l'hiver hâtif de ces contrées, ce terrible auxiliaire que les Russes attendaient

avec impatience , commençait à faire présager ses prochaines atteintes... C'est ainsi que le grand homme savait, avec un art merveilleux, donner à l'opinion une direction qui ne permit pas aux inquiétudes et aux craintes de troubler la confiance qu'inspirait son génie.

Dans le même but, Napoléon avait fait ouvrir un Théâtre-Français à Moscou, sur les cendres encore brûlantes de cette grande cité. Mais ce but ne fut point alors atteint; l'insoucieuse hilarité de nos jeunes officiers n'avait pu les suivre à huit cents lieues de leur patrie, à travers une longue trace de flammes et de sang. Le spectacle politiquement offert à l'armée fut peu suivi; et, durant les calamités de la retraite, les acteurs de Moscou s'ajoutèrent aux victimes de ce grand désastre. Nous nous souvenons d'avoir recueilli quelquefois au feu de notre bivouac une petite amoureuse, bien réellement transie, qui n'avait de sa vie joué son rôle dans un tel drame. La pauvre enfant, arrivée à Smolensk, en était à sa dernière ressource de chaussure, consistant en une paire de souliers de satin rose, qui, dans une mar-

che sur la neige glacée, formait, hélas ! un contraste plus triste encore que pittoresque.

Cette jeune première a-t-elle publié plus tard ses aventures ? Nous l'ignorons ; mais elles ont offert des situations qui se rencontrent rarement dans les phases les plus excentriques de la comédie.

Ainsi se dénoua cette partie du drame napoléonien, où les ressources de la vie fictive entrèrent comme moyen politique. Il y avait encore là, quoi qu'on ait dit, une parfaite connaissance des hommes, un emploi bien entendu des influences qui les dominent : c'était une mise en action de ce mot encore plus français que romain : *du pain et des spectacles*.

Peu de personnes ont su pourquoi, lors de l'organisation du corps des inspecteurs aux revues, qu'on appela plus tard, aux armées, *les beaux-inutiles*, leur magnifique habit rouge, tout rutilant de broderie, avait soudain disparu pour faire place au plus hideux uniforme. Voici le pourquoi, raconté par Roustan.

Le costume des consuls consistait en un habit de velours cramoisi, richement brodé en or,

avec pantalon blanc et demi-bottes; et ce que Bonaparte ne savait pas, parce qu'il n'était pas fort important qu'il s'en fût enquis, c'est qu'il avait signé un décret qui accordait au corps des inspecteurs aux revues un uniforme dont la couleur revenait un peu à celle de l'habit consulaire. Avec cela, les nouveaux fonctionnaires portaient des épaulettes dont les torsades, à graines d'épinards, équivalaient en grosseur à des cordes de puits. Les nouveaux administrateurs tenaient d'autant plus essentiellement à se donner l'apparence de généraux et d'officiers supérieurs, que la réputation de ceux choisis dans l'arme combattante n'aurait pas autorisé à cet égard la moindre illusion... Ces messieurs, grace à la couleur de leur vêtement, grace à leurs épaulettes et aux étoiles, bien innocentes d'immortalité, qui les décoraient, jouaient, en vérité, pour les yeux, le rôle de notabilités militaires.

Or, voici qu'un quintidi de messidor an VIII, jour de revue au Carrousel, on vit arriver au petit galop, au galop élégant, un fonctionnaire rouge, surbrodé, et qu'entourait un groupe

épais d'officiers... Il débouchait du guichet communiquant au Pont-Royal, et ce n'était pas l'entrée ordinaire du premier consul, qui avait coutume de monter à cheval à la grille du pavillon de l'Horloge. Mais Bonaparte ne pouvait-il rentrer d'une tournée? ne venait-il pas de faire manœuvrer des troupes au Champ-de-Mars? ou bien ne lui avait-il pas pris fantaisie d'assister aux exercices du polygone de Vincennes? Tout cela semblait probable; et l'habit rouge, autour duquel caracolait un brillant état-major, acheva de faire une conviction de cette probabilité.

Toutes les troupes étaient déjà réunies dans la cour des Tuileries; quelque tambour-major cria : le premier consul...! et les tambours de battre au champ; les trompettes d'emboucher la fanfare d'honneur; les musiques de jouer l'air, éternellement allégorique, de : *Où peut-on être mieux...* L'ovation fut complète.

En ce moment Bonaparte, en habit de consul, causait avec des ambassadeurs dans le grand salon des Tuileries; étonné de tout ce fracas honorifique, il s'approche d'une croisée,

et crie au premier officier qu'il aperçoit :

— Qu'est-ce que ceci... que signifie ce tintamare.

— Citoyen-consul, il y a erreur : on vient de le reconnaître... Monsieur l'inspecteur en chef aux revues Denniée a été pris pour vous.....

— Ce n'est pas la faute des troupes, c'est la mienne, répondit le premier consul avec humeur... Roustan, mon frac vert, et que l'on fasse venir Bourrienne... Puis le frac et le secrétaire particulier étant là, Bonaparte reprit : Pardon, Messieurs les ambassadeurs, si je fais ma toilette devant vous. A ces mots, le consul jeta son habit de velours rouge sur un fauteuil, endossa lestement l'uniforme de ses guides, et dit à Bourrienne, qui s'était assis près d'un petit bureau qu'on venait d'apporter : Écrivez après les préambules d'usage :

« A l'avenir Messieurs les inspecteurs aux
« revues porteront un habit de couleur bleue
« mêlée d'un quarantième de blanc, avec collet
« et paremens brodés en argent ; cet uniforme
« n'admet pas d'épaulettes. »

— Ah ! citoyen ministre de la guerre, dit Napoléon à Carnot, qui entraît en ce moment, *les consuls ont décidé que l'uniforme des inspecteurs aux revues doit être changé : vous aurez à faire exécuter le décret qu'ils ont rendu à cet égard.*

Le ministre s'inclina en signe d'obéissance. On a vu comment le second et le troisième consuls étaient intervenus dans cette affaire. En attendant mieux, Bonaparte disait : le consulat, c'est moi.

MM. les inspecteurs aux revues regrettèrent d'autant plus vivement leur resplendissant habit rouge et surtout leurs épaulettes, qu'avec l'uniforme qu'on y avait substitué, ils ressemblaient à des coiffeurs en habit de poudre, ou à des meuniers légèrement saupoudrés de leur produit ; mais il fallut se résigner. Du reste, on leur avait conservé les étoiles, comme fiche de consolation, et sans que cela tirât à conséquence comme emblème d'immortalité.

Avant de fermer le livre des souvenirs de Roustan, nous consignerons dans cette chronique un aperçu pittoresque de la vie du pre-

mier consul à la Malmaison , qui se peignait d'une manière assez vive dans les récits du conteur oriental.

Les jours durant lesquels le premier consul faisait trêve à ses grandes occupations des Tuileries , et qu'il passait à la Malmaison , disons-nous en résumant les narrations du Mameluck , étaient appelés par lui ses *jours de congé* , et nulle qualification ne pouvait être plus exacte , car Bonaparte se livrait alors à de véritables exercices d'écolier. Si les affaires du gouvernement le poursuivaient dans cette charmante retraite , il ne les repoussait pas ; mais les soins champêtres , les détails d'horticulture ou de bâtisse s'y mêlaient fréquemment. Lorsque le temps était beau , le consul faisait placer sa table de travail dans un petit jardin contigu à son cabinet ; il s'y établissait en poussant un grand *ouf* , et disait quelque chose comme ceci : « Quand je suis en plein
« air , il me semble que mes idées acquièrent
« plus d'élévation et d'étendue..... Je suis
« encore à concevoir que des hommes puissent
« travailler avec succès devant un poêle , et

« privés de communication avec le ciel. » Puis, Napoléon se mettait à piquer ses cartes ou à griffonner des notes sur les pétitions qu'on lui avait remises. Tout à coup et au moment où l'on pouvait le croire sérieusement occupé d'une descente à Douvres, il s'élançait d'un bond vers une touffe de scabieuses, et plantait en terre un petit bâton pour lui servir de tuteur. D'autres fois, on voyait son front s'obscurcir, son œil flamboyer..... Alors, l'observateur le croyait absorbé dans un plan de bataille entre Rochester et Cantorbery.... puis, il se levait soudain et écrasait un colimaçon.

Ces travaux, à ciel ouvert, duraient ordinairement peu : le premier consul délaissait son bureau, se lançait dans l'espace, et courait surveiller les ouvriers. Car, lorsqu'il était à la Malmaison, on ne cessait de démolir, relever, agrandir ; il faisait trancher à vif dans le château, comme dans le parc ; et, passant ensuite aux comptes, aux devis, aux marchés, aux baux, il évaluait, calculait, supputait ; et prétendant à la réputation d'économiste, comme à toute autre, il émettait sur les dé-

penses des idées, sinon toujours exactes, du moins toujours ingénieuses.

Il y avait continuellement à la Malmaison, outre les personnes qui venaient y travailler avec le premier consul, une société composée d'intimes; les dames qui en faisaient partie couchaient au château, dans de petits appartemens assez incommodes, situés au deuxième étage, et ouvrant sur un corridor commun. Il est probable que Roustan n'a pas connu tous les mystères de cette partie du château : il ne nous a donc jamais parlé des petites excursions matinales que Bonaparte faisait dans ces régions élevées de sa maison, et qui tendaient à pincer les pieds des jolies femmes encore couchées.

Parmi les habitués les mieux accueillis à la Malmaison, l'on comptait le peintre Isabey, dont le beau talent et l'humeur aimable étaient recherchés par le premier consul et par Joséphine.... Au nom d'Isabey, nous voyons déjà sourire certain lecteur avec une intention quelque peu critique : il croit que nous allons étaler tout du long sur cette page l'aventure

du cheval fondu. Hé bien, point, dût quelque autre lecteur, moins érudit, n'avoir pas lu l'un des vingt Mémoires qui l'ont rapportée. Roustan ne nous en a pas fait grace, lui, et c'est de cette source que nous tenons l'addition que voici. Bonaparte ne disgracia point, comme on l'a dit, Isabey, parce qu'il avait sauté sur les épaules du premier magistrat de la république, qu'il prenait pour le colonel Eugène Beauharnais ; seulement il le bouda cinq à six jours ; mais cette bouderie ne put tenir contre les éclairs incessans de l'hilarité conteuse du peintre.

Un soir qu'Isabey se trouvait chez madame Bonaparte, amusant la société des joyeuses réserves de sa mémoire, le premier consul entra et se prit à écouter comme les autres. Le jour commençait à baisser ; l'artiste ne reconnut pas l'illustre boudeur et commença l'anecdote suivante. « J'étais à Bruxelles il y a quelque temps ; notre grand Opéra venait d'y envoyer une députation de ses premiers sujets : Madame Branchu y faisait admirer son chant noble et vraiment dramatique ; Chéron, le gros bourdon du théâtre des Arts, s'efforçait de mettre

une sourdine à sa voix par respect pour les vitres du foyer ; et nos jolies danseuses s'étaient amorcées de toutes leurs séductions.

« Or, le premier consul venait d'expédier en Belgique un honnête financier, dont la femme, avec quelque beauté, ne possédait pas une instruction fort étendue. Mais sa toilette était du meilleur goût, son regard encourageant : cela devait suffire pour lui procurer une certaine vogue parmi les élégans du pays. L'un d'eux, qui avait diné chez le financier, fut prié de conduire madame au spectacle, parce qu'elle brûlait de voir *Œdipe à Colonne*, que l'on donnait ce soir là... Le beau fils belge jure, à travers un gazouillement d'*incroyable* qui se combinait de la plus drôle de manière avec l'accent flamand, qu'il est enchanté de pouvoir offrir sa main à notre merveilleuse. On arrive au grand théâtre.

« La dame entend la haute-contre un peu criarde de Lainez, l'admirable tenor de Laïs, le contre-alto nerveux de madame Branchu ; mais ce n'est pas cela qu'il lui faut, c'est *Œdipe* lui-même... elle avait du goût pour les

grosses voix. Enfin le monarque thébain paraît; la dame est tout yeux, tout oreilles. L'élégant Bruxellois se serait fait un scrupule de troubler une si fervente contemplation; toutefois, il la regardait du coin de l'œil avec un pincement de lèvres passablement critique, parce que les gens malicieux sont toujours disposés à mal penser des dames qui s'intéressent trop ouvertement aux basses-tailles de l'Opéra.

« Enfin, le dernier chœur se terminait, le rideau tombait avec noblesse; le cavalier de la fervente spectatrice crut pouvoir, sans indiscretion, lui demander si elle était satisfaite du chant et du jeu d'Œdipe, qu'elle venait d'écouter et d'observer avec une si religieuse attention; et le pincement de lèvres du jeune homme était devenu plus remarquable.

— Je suis enchantée, Monsieur; mais il est une chose dans cet Opéra que je ne m'explique pas.

— Je me trouverai trop heureux, Madame, si je puis vous l'expliquer.

— C'est que je cherche vainement ce qu'Œdipe était venu faire à Cologne...

— A Cologne? répéta le Belge avec surprise...

— Oui, le motif de son voyage à Cologne ne me paraît pas clairement exposé; car tout ce qui s'est dit là pouvait tout aussi bien se dire ailleurs.

— C'est vrai, Madame, répondit le sigisbé des bords de la Dyle; mais vous avez peut-être remarqué l'état des yeux du vieux roi.

— Oui, sans doute, il est aveugle...

— Précisément; hé bien, sur la renommée de l'eau dite *admirable*, le vénérable vieillard est venu aux bords du Rhin chercher la véritable eau de Cologne pour guérir sa vue.

— Vous croyez, Monsieur.

— J'en suis convaincu, Madame.

— Infiniment reconnaissante.

Et tout l'auditoire de la Malmaison de s'abandonner à la plus bruyante explosion de rire; et le premier consul de frapper sur l'épaule du conteur en lui disant :

— Isabey, racontez toujours; vous vous en acquittez avec beaucoup de grace et de légère-

té; mais, par la sembleu! il n'en est pas de même quand vous sautez.

Une nouvelle salve d'hilarité couvrit cette saillie de Bonaparte, et depuis lors il ne bouda plus son peintre favori. Une disgrâce eût été trop sévère pour des épaules consulaires un peu froissées; mais quelques jours de mauvaise humeur devaient être passés au premier magistrat de la république, qui, à cette époque, n'était pas, au physique, très-fortement constitué... Napoléon pouvait fort bien se sentir appelé par la destinée à tenir, comme on l'a dit poétiquement, le monde dans sa main, sans avoir le dos assez fort pour porter un homme: « N'est pas porte-faix qui veut, » disait-il quelquefois.

Dans tous les cas, et si Napoléon put être accusé de rancune à l'occasion de l'aventure du cheval fondu, comment qualifiera-t-on la susceptibilité souveraine, bien autrement chatouilleuse, dont voici le témoignage caractéristique :

Un jour, le comte de Villèle, siégeant au conseil de ministres présidé par Louis XVIII, et

ayant besoin de chercher une pièce importante dans son portefeuille, posa sur la table du roi sa tabatière, qu'il tenait en ce moment.

« Monsieur le comte, lui dit sèchement S. M.,
« il y a toujours ici une place pour votre
« portefeuille, mais celle de votre tabatière est
« exclusivement dans la poche de votre gilet. »

De ce parallèle on conclut naturellement que, si Napoléon avait les épaules faibles, Louis XVIII avait l'esprit plus faible encore... Pourtant l'illustre auteur de la Charte s'égayait souvent de l'importance que son maître des cérémonies, le marquis de Brézé, apportait aux niaises combinaisons de l'étiquette!... Toujours et partout l'apologue de la paille et la poutre.

Le Mameluck Roustan avait rêvé de bonne foi les grandeurs, dans les premiers temps de son séjour auprès de Napoléon; mais il ne tarda pas à comprendre qu'il devait se contenter sagement des présens de la fortune. A cet égard ses espérances ne furent point trompées: Lorsqu'il se maria, ce Géorgien jouissait de

quatre à cinq mille livres de rente, indépendamment de ses honoraires.

En 1814, et vers le terme de cette héroïque campagne où tous les serviteurs de Napoléon avaient participé aux efforts de géans dont elle fut remplie, l'empereur les récompensa selon leur mérite, leur condition, et la nature des services qu'ils lui avaient rendus : Roustan reçut 40,000 francs, qui lui furent comptés à Fontainebleau. Dans un tel moment et sous l'empire des circonstances terribles qui s'attachaient à la vie de Napoléon, aucun de ceux qui l'entouraient ne devait avoir besoin de s'absenter... Cependant le Mameluck sollicita un congé, vint à Paris, et ne reparut pas auprès de l'empereur!!!... Et voilà pourquoi nous ne fûmes point le Plutarque de Roustan.

IV.

LE MAÎTRE-D'HOTEL DE L'EMPEREUR.

LES héros mangent comme d'autres mortels.... Manger ! cela manque de dignité ; cela fait rentrer dans la commune espèce les demi-dieux proclamés par la renommée. . . . Qu'y faire ? Rien : quelque grand qu'on soit, il n'y a pas moyen de secouer le joug de ce tyran impérieux, qu'on nomme l'appétit....

Mais il est permis d'ennoblir cette suggestion

essentiellement animale : obéir en mangeur vulgaire au besoin de l'estomac , voilà le côté mesquin , l'obligation infime de la chose. Le gourmand lui-même ne peut prétendre à la moindre illustration ; pour être un homme hors ligne , il faut s'élever jusqu'aux fastes de la gloutonnerie.... Voyez Achille , il dévore à son repas la moitié d'un mouton , et, sous la plume d'Homère , ce prince Thessalien apparaît aussi grand à table que sur le champ de bataille....

L'empereur Napoléon ne possédait pas d'assez puissantes facultés digestives pour aspirer à ce genre d'héroïsme ; il était donc de sa politique de ne pas en faire le moindre cas. De là, sans doute , l'excessive brièveté de ses repas : je vous demande quelle mine eût faite le premier homme du siècle , s'il se fût mesuré , la fourchette à la main , avec un Cambacérès , par exemple. En effet , assis devant un service splendide , le grand capitaine s'évanouit , s'il n'est pas mangeur transcendant : là , point de palmes glorieuses , point de lauriers , sinon le laurier-sauce... Napoléon se serait bien gardé

de descendre dans une telle lice; Louis XVIII, à la bonne heure : il y avait chez l'auteur de la Charte des inspirations gastriques d'une incontestable supériorité, et des capacités abdominales proportionnées à cet élan sublime. On peut évaluer que, dans une lutte entre Napoléon et Stanislas-Xavier, ce dernier l'eût emporté de dix cotelettes sur douze.

Aussi voyez quelle différence dans la hiérarchie culinaire entre les deux règnes : sous l'empereur, le maître-d'hôtel est un fonctionnaire inaperçu, un chef d'office ordinaire, moins la serviette sous le bras, plus l'épée au côté. Les aides de cet officier de bouche, qui ne figurent pas même sur l'Almanach impérial, sont de simples cuisiniers..... une cohorte en bonnet de coton. Sous la restauration, le premier maître - d'hôtel est un duc et pair, qui commande à huit maîtres-d'hôtel ordinaires, dorés comme des calices, ayant la plume dans le chapeau, et dont le nom est précédé d'une particule.

Cette différence, si tranchée, ne résume-t-elle pas les deux époques : l'empereur a

douze aides-de-camp et le même nombre d'officiers d'ordonnance; Louis XVIII entretient neuf maîtres-d'hôtel, non compris un contrôleur de la bouche, et quatre quartiers-maîtres-d'hôtel, dont les fonctions dépendent essentiellement du service culinaire.

Nous avons connu le maître-d'hôtel de l'empereur; il n'a pas encore publié ses mémoires: cela pourra venir, et en attendant il a bien voulu que nous prissions des notes sur certaines particularités se rattachant à ses anciennes attributions.

Il était rare que l'empereur n'eût pas à sa table quelque grand personnage: fonctionnaire civil ou magistrat; des dames, plus rarement, à moins qu'elles n'appartinssent à la famille impériale. On a dit mille fois et plus, que, chez lui, Napoléon ne restait à table que huit à dix minutes; ses convives dinaient avant de venir aux Tuileries: c'était chose reçue; mais ils ne l'avouaient pas. Le prince Eugène fit un jour preuve de plus de franchise.

L'empereur, après une de ces rapides ré-

fections , se levait de table ; le vice-roi l'imita et le suivit dans un cabinet , voisin de la salle à manger , où sa majesté prenait le café.

— Mais , Eugène , dit Napoléon en souriant , tu n'as pas eu le temps de dîner ?

— Pardon , Sire , répondit le vice-roi , j'avais diné d'avance.

— Ah ! c'est très-bien.

Cependant , la disparition de l'empereur de la table des Tuileries n'était pas , pour les convives , un signal de retraite aussi impérieux qu'on s'est plu à le dire : l'impératrice ne se levait pas et leur faisait signe de rester : invitation à laquelle ils obéissaient volontiers , comme on le pense bien.

Quant aux dames et aux officiers du palais , envers lesquels , vu les exigences de l'étiquette , on se montrait moins attentif , ils achevaient ordinairement de dîner ou soupaient dans leur appartement , où , d'après les ordres généraux du grand-maréchal , on leur servait , à toute heure , ce qu'ils demandaient.

La brève séance que l'empereur faisait parmi ses convives ne se distinguait pas par la déli-

catesse de ses manières; si sa fourchette ou sa cuillère, dont il se servait, soit dit en passant, avec quelque maladresse, ne se trouvaient pas à sa portée, il y suppléait volontiers par l'usage immédiat de ses doigts, qu'il portait même sans façon au plat.... On sait que les mains de Napoléon étaient fort belles, fort blanches, et la coquetterie qu'inspirait à sa majesté cette perfection de petite maîtresse autorisait une grande présomption, de fréquentes ablutions..... Néanmoins, on vit plus d'une fois de jolies bouches se pincer à la table impériale, lorsque des dames, plus politiques encore que délicates, mangeaient des objets trop immédiatement touchés par l'empereur. Quant aux convives mâles, leur robuste courtoisie s'élevait facilement au dessus de ces petites répugnances : l'ambition sait se rendre supérieure aux dégoûts, comme aux susceptibilités et aux humiliations.

L'empereur n'était pas friand, et se souciait peu des mets recherchés; mais il aimait la flatterie même en ragoût. Quelque temps avant son départ pour sa dernière campagne d'Italie,

on lui avait servi des poulets à la provençale ; il trouva cette sauce détestable et repoussa le plat. A son retour de cette même campagne , les poulets disgraciés reparurent à un dîner des Tuileries.

— Comment nommez - vous ceci ? dit Bonaparte à un maître-d'hôtel qui se trouvait derrière lui.

— Général , répondit l'officier de bouche, jaloux de restaurer le fameux mets provençal dans l'esprit du premier consul, ce sont des poulets à la Marengo.

— Des poulets à la Marengo... Tiens , c'est donc une combinaison toute nouvelle ?

— Oui , général.

— Voyons.... Mais c'est fort bon des poulets à la Marengo.

Et depuis lors Napoléon fit beaucoup d'accueil à ce ragoût , qu'il avait d'abord déclaré barbare.

L'empereur était aussi mauvais gourmet que gastronome vulgaire ; il mêlait d'eau les meilleurs vins, et ne buvait guère que du Chamber-tin. Il y avait dans les caves des Tuileries du

vin de Tokei, que les sommeliers estimaient 50 francs la bouteille ; sa majesté déclara plusieurs fois qu'il ne valait rien , parce qu'il ne portait pas l'eau.

L'on croit généralement, encore aujourd'hui, que Napoléon faisait un usage immodéré du café ; rien de moins exact : il en prenait une demi-tasse après son dîner , rarement davantage. Dans les premières années de l'empire, c'était l'impératrice Joséphine qui versait le café de l'empereur et le sucrail ; cette bonne princesse poussait la précaution jusqu'à porter à ses lèvres cette boisson avant de la présenter à l'empereur ; non à titre d'épreuve contre le poison , ainsi qu'on l'a dit niaisement, mais parce qu'il était arrivé souvent que, dans sa perpétuelle préoccupation , ce souverain s'était brûlé l'estomac.

S'il arrivait à Napoléon de demander une seconde demi-tasse , cette demande inaccoutumée provoquait certains soupçons chez l'impératrice : elle devenait rêveuse , et , dans ces circonstances , les abords de l'appartement de l'empereur étaient ordinairement observés

après minuit. Depuis 1810, Marie - Louise succéda à Joséphine en qualité d'Hébé de la cafetière, non dans les inquiétudes résultant de la seconde tasse de café..... La fille de François II ne se montra jalouse que d'une seule femme, et cette femme c'était celle qu'elle avait remplacée sur le trône.... Marie-Louise ne craignait plus les attraits de Joséphine; mais son crédit persistant sur l'esprit de Napoléon, et cette crainte pouvait être fondée un jour, si la première épouse de ce prince, celle dont les charmes avaient enivré l'aurore de sa fortune, n'eût pas été éloignée... Elle le fut.

Lorsque Napoléon se livrait au travail du cabinet pendant la nuit, il prenait une et quelquefois deux tasses de chocolat; il en faisait prendre aux secrétaires ou autres personnes qui travaillaient avec lui: elles devaient aimer le chocolat et se trouver très-bien d'en avoir usé... Nous tenons de feu le comte Daru, qui détestait ce mets, que, par suite de ses séances nocturnes avec sa majesté, il apportait toujours chez lui la plus condescendante, mais

la plus intense des indigestions : n'a pas qui veut l'estomac courtisan.

L'empereur déjeunait presque tous les jours dans son cabinet, sur un petit guéridon nu. Lorsqu'il donnait ses audiences, son repas du matin attendait quelquefois deux heures dans une pièce voisine, au milieu des personnes admises à l'entretenir; il faut donc reléguer au nombre des mille et un contes qu'on a faits sur ce grand homme la prétendue crainte d'être empoisonné, qui, selon les esprits superficiels, le dominait incessamment. Jamais Napoléon ne prit ni ne recommanda aucune précaution à cet égard, et jamais on n'essaya d'attenter à sa vie par le poison, au moins tant qu'il régna.

Cambacérès était peut-être le seul gourmand dont l'empereur fit cas : « Rien, disait-il, ne
« matérialise un homme autant que cette sen-
« sualité grossière qui le porte à s'entasser avec
« volupté des alimens dans l'estomac; com-
« ment pourrait-il surgir de nobles pensées
« d'une nature dont toutes les inspirations
« convergent vers ce sac qu'emplit une con-
« voitise brutale. Je conçois encore mieux l'a-

« vare que le gourmand : le premier sait
« que, du coffre où il met son or, sortent , à
« son gré, tous les hommages, toutes les
« jouissances, et l'orgueil peut faire son profit
« de cette idée, encore même que l'avarice
« s'oppose à son exécution... Mais le glouton
« peut-il se prévaloir, vis-à-vis de sa propre
« raison, d'un plaisir qui le rapproche de la
« brute! Cela est bien dégoûtant. »

Il y avait parmi les officiers de l'empereur un gourmand renforcé, un commensal familier de monseigneur l'archi-chancelier, dont son altesse admirait les exploits gastrophages, et qu'elle entretenait volontiers de tout ce que l'art culinaire pouvait imaginer de plus succulent. Ainsi le généralissime d'une armée, habile appréciateur du mérite de ses lieutenans, dirige le plus intrépide d'entre eux vers le point où sa valeur héroïque doit combattre avec le plus d'éclat. Mais ce privilégié du prince ne jouissait pas d'une faveur égale auprès de Napoléon ; loin de là, sa majesté ne laissait guère échapper l'occasion de lancer quelque bon trait de malice sur ce courtisan Panta-

gruel. C'était, en vérité, critique perdue : toute la sagacité de cet homme se concentrait dans ses facultés digestives ; et sa femme, elle-même, convaincue qu'il n'y avait rien à espérer de ce naturel engourdi, ou plutôt empâté, disait gaîment : « A ma campagne, située dans le
« Maine, j'engraisse de bons gros chapons ; à
« Paris, j'engraisse mon mari. »

Un jour, Napoléon pria l'officier gastronome d'accompagner une de ses chasses à Fontainebleau ; on touchait à la fin d'octobre ; l'air était vif déjà : l'empereur annonça que le déjeuner serait servi dans le vieux château de François I^{er}, près de Moret.

Lorsqu'on arriva à ce rendez-vous, la cour avait chevauché trois heures à travers la forêt ; l'appétit des chasseurs était vif comme l'air matinal qui l'avait excité : celui de notre gourmand pouvait être comparé à la voracité du loup-cervier. En entrant dans la salle où le déjeuner se développait, il jeta sur les mets un coup d'œil d'hyène, et son premier coup de dent eût fait frémir ses commensaux, s'il

ne s'était trouvé là une surabondance de pièces solides.

L'empereur observait du coin de l'œil ce terrible acteur, et sa majesté s'amusait beaucoup en voyant disparaître avec une indicible rapidité tout ce qui se trouvait à sa portée... La partie de la table sur laquelle son bras avait pu s'étendre était à peu près dégarnie... une terrine de Nérac seule résistait encore aux attaques de ce fougueux combattant...

Tout à coup l'empereur s'écrie : « Allons, Monsieur le grand-veneur, à cheval dans trois minutes. » Cet avis frappa de stupeur le moderne Pantagruel : une seconde, mais rien qu'une seconde, sa mâchoire cessa de broyer, et la cuisse d'oie truffée resta suspendue à trois doigts du gouffre qui l'allait engloutir. Mais le paladin, qu'un coup terrible vient d'ébranler sur ses arçons, se raffermir bientôt, et, s'il ne peut triompher de son adversaire par la force, il cherche à le vaincre par la ruse... Toute passion à son intelligence : la gourmandise ne peut en être privée, elle dont le but unique est la conservation de l'individu.....

L'empereur avait donné aux déjeuneurs trois minutes de répit : elles furent employées par notre gastronome à fourrer dans sa poche le contenu presque entier de la terrine de Nérac.

Napoléon qui, par la brusque terminaison du déjeuner de chasse, s'était proposé surtout de taquiner le vorace mangeur, ne l'avait pas perdu de vue, et sa majesté vit le manège des cuisses d'oie, amplement enduites de graisse, emmagasinées dans la poche du frac.

Or, il y avait un grand feu dans la cheminée au vaste manteau; l'empereur s'en approcha, et invita sa suite à se chauffer avant de remonter à cheval.

— Monsieur le comte, dit Napoléon à l'homme-garde-manger, venez donc que je vous donne quelques instructions; vous n'êtes pas chasseur expérimenté, et ma leçon vous profitera.

— Sire, répondit le gourmand en achevant sa déglutition par un grand effort de gosier, il y a toujours à profiter avec Votre Majesté.

— Écoutez-bien, mon cher comte, reprit l'empereur en saisissant l'officier par les deux

côtés de son collet, pour le tenir à une très-petite distance de l'énorme brasier ; lorsque l'on suit une chasse au courre, il ne suffit pas de galoper dans les bois au hasard et sans direction, comme vous le faisiez ce matin...

— Sire, j'oserai représenter à Votre Majesté que ce feu est très-ardent, et...

— Dans un quart-d'heure, Monsieur le comte, vous serez enchanté d'avoir fait une bonne provision de chaleur, et vous n'êtes pas ennemi des provisions... Je vous disais donc, ou du moins j'allais vous dire, que le chasseur doit toujours avoir une oreille au guet, et que son regard doit fureter de tous côtés...

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui faire observer que je me brûle les gras de jambe.

En ce moment les basques de l'habit du comte avaient été tellement chauffées qu'un déluge de graisse, dont vous connaissez l'origine, s'en échappait incessamment, et inondait le carreau. C'était où le malin Napoléon attendait notre pauvre chasseur ; et comme sa majesté se doutait que ce résultat devait com-

mencer à se prononcer, elle baissa les yeux, et comprimant de son mieux le rire près de lui échapper, elle s'écria :

— Eh ! vraiment ! vous avez raison , Monsieur le comte , dans ma préoccupation chasserresse, je vous faisais trop chauffer les mollets ; les voilà qui fondent... et la graisse coule à grands flots par terre.

— Sire, ce n'est pas probable, balbutia l'officier, rouge jusqu'aux yeux....

— Voici quelque chose d'incroyable, reprit l'empereur : assurément une partie de votre personnel entre en fusion... Voyez donc, Messieurs, aidez, je vous prie, M. le comte , à s'assurer de ce que cela signifie...

Un page endiablé, qui avait vu les cuisses d'oie prendre la direction de la poche, se crut autorisé, par l'injonction de l'empereur, à fouiller le courtisan ; et soudain il produisit successivement , aux yeux de l'assemblée, quatre ou cinq membres de l'oiseau qui sauva le Capitole.

Devant un si grotesque spectacle, toute réserve respectueuse était impossible : une explo-

sion de rire invincible remplit la salle, et l'empereur lui-même s'y laissa entraîner.

— Bravo, M. le comte, reprit Napoléon, quand il put recouvrer la parole, vous êtes, parbleu ! un homme de précaution ; mais nous ne chassons pas dans les grands déserts de l'Afrique, et mes pourvoyeurs de Fontainebleau sont gens à vous suffire... Messieurs, indiquez, je vous prie, un dégraisseur à M. le comte...

Un courtisan avisé se fût tiré de là par quelque bon trait de plaisanterie sur l'extrême brièveté des repas impériaux, comparée à un appétit de chasse ; mais l'infortuné comte n'avait, comme nous l'avons dit, que l'intelligence de l'estomac... Ce fut la victime obligée des chasseurs pendant le reste du jour.

Cette aventure gastronomique fit grand bruit à la cour ; elle eut du retentissement dans la ville ; et Napoléon, sur les instances de madame la comtesse, qui avait de fort beaux yeux, mit son *veto* impérial sur un petit acte qui allait livrer un de ses officiers aux rieurs habitués du Vaudeville.... La pièce était, dit-on, intitulée : *Les cuisses d'oie ou la Sympathie*.

V.

LE SERVICE DE SANTÉ.

JAMAIS service ne fut mieux qualifié que celui-là, quant au personnel qui le composait à la cour des Tuileries, durant la période impériale. On y voyait, de compte fait : 1° trois médecins principaux, quatre médecins par quartier, quatre médecins consultants, un médecin oculiste; 2° trois chirurgiens principaux, six chirurgiens par quartier, cinq chirurgiens

consultans et un chirurgien dentiste; 3° un premier pharmacien et trois pharmaciens ordinaires; non compris une foule de jeunes élèves, aides-de-camp des puissances doctorales que nous venons d'énumérer... Hé bien, tous ces fonctionnaires de par Hippocrate ne semblaient appartenir à la cour que pour constater que tout le monde s'y portait bien. Rarement l'empereur et l'impératrice eurent besoin d'eux, et l'on conçoit sans peine que la confiance des officiers et dames du service d'honneur, pour ce qui avait rapport à leur santé, voulait être au moins exempte des suggestions de l'étiquette. Il n'y avait pas jusqu'aux femmes de chambre qui prétendissent choisir leurs médecins: elles trouvaient que les grands docteurs, comme elles appelaient ceux appartenant au service de santé, étaient trop vieux pour monter le petit escalier des Tuileries, et cette jeunesse en tablier craignait que ces graves personnages ne se heurtassent quelque part dans le corridor noir.

Il faut cependant dire ici que quelques uns des élèves, qu'avaient érigés prématurément en

docteurs ces demoiselles ou ces dames, étaient consultés par elles à l'exclusion des mûres expériences. Que voulez-vous ? la confiance ne se commande pas... les maîtres avaient des chaires à l'école de médecine, des croix à la boutonnière, des fauteuils à l'Institut ; leurs aides ne possédaient, eux, que leurs vingt ans, légers de savoir, mais puissans d'activité : ils étaient préférés.

Cependant si le service de santé des Tuileries nécessitait rarement une activité médicale bien laborieuse, les savans qui le composaient ne laissaient pas de se livrer à la cour aux causeries hygiéniques qui, dans la société, remplacent souvent les consultations, moins le grimoire des doses pharmaceutiques. Si les dames du Palais consumaient, en fleurs de tilleul ou en eau de fleur d'oranger tout ce que les médecins du château leur prescrivaient, le débit de ces anti-spasmodiques dut être fort productif dans les beaux quartiers de la capitale. De plus, ces Messieurs furent une véritable providence pour les joailliers et les marchands de nouveautés : pas un système nerveux qui, dans leurs conversations

avec certains maris, aussi économes que richement rétribués par l'empereur, ne pût être calmé par l'apposition d'un cachemire; pas de palpitations inaccoutumées qui ne dussent s'apaiser sous une étincelante rivière de diamans. Barrèges, Plombières, Aix-la-Chapelle, Bourbonne, Saint-Amand, Spa, furent aussi d'un grand secours à l'importance médicale des Tuileries : ces villes se peuplaient annuellement de brillantes migrations, grace aux conseils des docteurs attachés à la cour... Les eaux minérales et les bains de mer, deux réserves universelles pour la médecine impuissante, ou pour le médecin confident, étaient déjà d'héroïques moyens sous l'empire : il y avait alors tant de généraux absens, tant d'hommes d'État en mission, tant d'ambassadeurs dont les délicates épouses ne pouvaient supporter l'influence d'un ciel étranger!!! L'ennui dévorait une multitude de femmes charmantes, dans leurs magnifiques, mais trop solitaires hôtels! Or, rien ne désennuie comme les eaux; et puis, à travers une succession incessante de départs et de retours, imposés à ces fonctionnaires,

rouages multipliés de l'immense machine gouvernementale dont Napoléon était le moteur, comment une pauvre délaissée pouvait-elle maintenir dans ses habitudes un ordre de dates précis ? La tête de Barème ou de Bezou n'y eût pas suffi... la saison des eaux, avancée par l'obligeant docteur, venait donc en aide aux mémoires oublieuses, et les eaux font concorder tous les calendriers !

Mais les médecins des Tuileries, malgré toute la courtoisie de leur art, ne pouvaient pas toujours obtenir des eaux un secours aussi efficace : Corvisart, l'affable, l'insinuant, l'onctueux Corvisart en attendit vainement un résultat qu'il eût payé d'une moitié de sa fortune : ce qui du reste aurait été de l'argent bien placé... Ce résultat, demandé à toutes les combinaisons médicales, qui ne l'accordèrent pas, c'était la fécondité de l'impératrice Joséphine ; et cependant le premier médecin de l'empereur, aidé des Hallé, des Bourdier, des Pinel, des Bourdais, des Boyer, des Dubois, ne manqua ni de persévérance ni d'activité pour obliger l'indocile nature à seconder ses efforts, dont

nous indiquerons ici le point de départ.

En l'année 1803, vers la fin de mai, madame Bonaparte députa un écuyer à cheval près de Corvisart, et le fit prier de venir immédiatement chez elle, où elle l'attendait avec la plus vive impatience. Le docteur sauta dans son cabriolet et arriva au Tuileries presque aussitôt que le messenger. Lorsque Corvisart entra dans l'appartement de Joséphine, il la trouva tout en larmes. Ne sachant à quoi attribuer un tel chagrin, et ne devinant pas ce que le recours à la science pouvait offrir de connexité avec l'affliction de la dame éplorée, l'illustre membre de la faculté se perdit en conjectures aussi confuses qu'elles furent rapides....

« Cette gale invétérée dont j'ai guéri récemment le premier consul, se dit-il, se révélerait-elle maintenant chez sa femme, et l'affligerait-elle de ses hideuses pustules, ... ou bien notre premier magistrat, dont la fidélité conjugale n'est pas exemplaire, en aurait-il apporté la preuve cuisante sous cette jolie voûte de Damas, que Darrac arrangea pour des amours

non moins hostiles..... Ces deux réflexions furent celles qui se présentèrent le plus nettement à la pensée du célèbre médecin ; mais beaucoup d'autres les croisèrent, dans l'espace de trois minutes qui s'écoula entre son arrivée et l'initiative que prit madame Bonaparte.....

— M. le docteur, dit-elle à travers les sanglots dont elle ne pouvait encore se rendre maîtresse, vous me voyez désespérée... Je suffoque de chagrin, ou plutôt de colère...

— Qui peut donc, Madame, causer l'extrême agitation où je vous trouve.

— Mon beau-frère Lucien, qui sort d'ici, et qui m'a dit des choses.... Ah ! des choses...

— Qui vous ont affligée ?...

— Indignée, scandalisée, Monsieur ! voilà ce qu'il faut dire ; mon sang est en combustion.

— Remettez-vous, de grace, Madame, et daignez m'expliquer le motif de votre juste irritation, afin que j'avise aux moyens de la calmer... Que vous a dit M. Lucien, qui puisse provoquer un tel ébranlement de vos organes...

Le pouls est élevé, variable même... l'émotion a été puissante.

— Maintenant le dépit domine en moi tout autre sentiment.

— C'est déjà quelque chose de gagné sur votre malaise : le dépit procède avec moins d'intensité que la colère...

— M. le docteur, il faut me traiter de manière à ce que j'aie un enfant dans dix mois au plus tard...

A cette brusque et étrange déclaration, Corvisart recula de deux pas ; il cherchait encore sa réponse à travers les vagues idées d'un embarras qu'il n'avait pas prévu lorsque Joséphine reprit :

— Oui, Monsieur, je veux avoir un enfant ; vous êtes un savant homme, et vous devez connaître des moyens...

Le premier médecin ne savait décidément que penser ; et si, dans ce moment, il n'eût pas aperçu dans une glace sa tête entièrement chauve, son amour-propre d'homme allait intervenir parmi les suppositions incohérentes qui tourbillonnaient dans la tête du savant.

— Madame, répondit-il enfin, la médecine, en rétablissant dans l'économie vitale certains équilibres; en combattant certaines anomalies, peut rendre à l'organisation une puissance qui s'est démentie avant que la nature en ait marqué le terme.

— Non, non, il n'est pas question de terme:

— Assurément, puisque vous êtes bien certaine que les registres d'état civil de la Martinique sont fidèles....

Joséphine rougit un peu et garda le silence.

— Je vous conseille, Madame, les eaux voisines des Pyrénées.

— C'est ce que me conseillait aussi, ce matin, M. Lucien; mais, écoutez, docteur, ce qu'il ajoutait..... Il me disait..... non, jamais je ne pourrai répéter ses impertinentes observations....

— Madame, le médecin est un autre confesseur, qui souvent ne peut travailler au salut du corps qu'après les entiers épanchemens de l'ame.

— Hé bien, reprit Joséphine en rougissant,

mon beau-frère osait me dire : Allez à Barrèges, et n'en revenez pas sans avoir un enfant.

— Monsieur le sénateur voulait dire : Sans que votre santé promette un héritier au premier consul.

— Monsieur, il a dit sans *avoir*... oh ! vous ne connaissez pas Lucien : en fait d'audace , ce n'est pas un homme à s'en tenir aux demi-mesures ou aux demi-mots. Et de peur d'équivoque, il a repris : Il faut que cet enfant vienne d'ailleurs s'il ne vient pas de *lui*.... Lui, c'est Bonaparte.

— Je comprends bien , Madame.

— Vous pouvez juger , Monsieur , jusqu'à quel point je me suis récriée.

— Je m'en fais parfaitement l'idée..... et le docteur ajouta , dans son for intérieur : les dames se récrient toujours à de pareilles propositions.

— Ne vous fâchez pas , a poursuivi mon beau-frère ; l'expédient que je vous indique et dont l'exécution me semble facile , parce qu'il se trouve aux eaux tout ce qu'il faut pour cela, est encore le meilleur moyen....

— Je l'ai vivement interrompu en lui disant de se taire ou de quitter mon appartement...

— Fureur de comédie, qui ne m'empêchera pas de continuer, a répliqué Lucien, parce que c'est tout-à-fait dans votre intérêt que je parle... Je vous le répète, il est indispensable que vous ayez un enfant; car, à son défaut, je ne vois qu'une seule chose à faire, c'est que Bonaparte ait un fils d'une autre femme, et que vous l'adoptiez.... Il convient d'assurer l'hérédité.

— L'hérédité! s'écria Corvisart, qui hésitait encore à croire aux projets d'intronisation du premier consul.

— Cela vous étonne... ah! si vous saviez ce qu'ils méditent.

— Je m'en doute un peu; mais il me semble que monsieur Lucien est bien éloigné d'accéder à des idées de souveraine puissance; c'est un chaud républicain,

— Il le dit partout, et cela fait pitié, reprit Joséphine en haussant les épaules; apprenez que personne ne pousse Bonaparte avec plus de persévérance vers la royauté... je me trompe : c'est un empire qu'ils veulent.

— Un empire! s'écria le docteur... oui, je conçois.... l'itinéraire politique de César....

— Enfin, M. Lucien, en prenant son chapeau, m'a dit d'un ton fort bref, réfléchissez bien à ce que je vous dis : la fécondité à tout prix, ou l'adoption d'un enfant étranger... autrement, Madame, le divorce...

— Le divorce! grand Dieu! me suis-je écriée.

— Ce serait bien votre faute, a repris mon beau-frère... les femmes ne sont stériles de corps que lorsqu'elles le sont d'esprit.

— Lucien! Lucien! ai-je dit en pleurant, vous perdez votre frère... c'est affreux... Je serais bien malheureuse si vous me soupçonniez seulement d'être capable d'écouter sans horreur votre infâme proposition... vos pensées sont envenimées, vos paroles horribles.

— Puisque vous ne comprenez pas mieux mes intentions, a repris mon beau-frère en se retirant, je vous plains fort, et je ne puis que vous répéter un mot foudroyant.... le divorce!

— Sans doute, Madame, balbutia Corvisart avec hésitation, je dois blâmer la franchise un

peu crue de M. le sénateur Lucien ; mais il est à craindre que ses appréhensions ne soient pas sans quelque fondement.

— Et vous pensez.....

— Qu'un enfant vous serait, politiquement parlant, d'un grand secours.

— Et vous me conseillez...

— Est-ce le médecin que vous interrogez, Madame, ou l'observateur politique ?

— C'est le médecin.

— Je vous conseille donc les bains de Bar-règes.

— Et si j'interrogeais l'observateur, il me répondrait...

— Qu'en politique les prescriptions médicales obtiennent peu de confiance.

— Mais, docteur, ceci rentre dans les idées de M. Lucien.

— En tous cas, Madame, vous ne pouvez douter de mon sincère et entier dévouement.

A ces mots le premier médecin salua profondément et se retira.

Au commencement de l'empire, une dame du palais, qui était fort liée avec le baron Cor-

visart, lui reparlait de cet entretien, dont il lui avait fait précédemment la confidence, et se crut assez son amie pour lui demander s'il pensait que Joséphine eût dirigé ses essais conformément à la première moitié des recommandations de son beau-frère...

— Oh ! non, répondit le docteur.

— Vous me faites plaisir, dit la dame : il m'aurait été pénible de penser que cette excellente princesse, que nous aimons tous, eût usé des ressources auxiliaires de Barrèges pour assurer l'hérédité de l'empire.

— On ne devait pas craindre cela : madame Bonaparte savait très-bien que son acte de naissance ment de cinq à six ans.

— Pas un homme qui ne soit un monstre de malice lorsqu'il juge les femmes, s'écria l'amie avec une joyeuse indignation....

Le docteur Corvisart, homme de cour presque autant qu'homme de science, appartenait à cette vieille école médicale, qui ne croyait pas le savoir incompatible avec la politesse et l'affabilité. Ses traits remplis de douceur, son accent plein de suavité, l'élégance

avec laquelle il s'exprimait au lit des malades, en un mot, toutes ses habitudes commençaient une guérison dès qu'il paraissait : sa coutume était de traiter l'être souffrant par des encouragemens et des consolations.

Ce médecin aimable se prêtait de bonne grace au scepticisme des personnes qui ne croyaient pas à son art : il accueillait avec une charmante hilarité les plaisanteries malicieuses dont l'empereur surtout se plaisait à lacérer l'art d'Hippocrate. Lorsque Napoléon entamait ce chapitre, sa critique était intarissable, et jamais il ne lâchait son premier médecin sans avoir fait jouer contre lui toutes les vieilles batteries de Molière... Un jour, cependant, sa majesté avait tant fait de dialectique antimédicale, que la respiration vint à lui manquer au beau milieu d'une période... Lorsque l'on se croit près de vaincre, il ne faut pas cesser de harceler l'ennemi : le moindre ralentissement dans la poursuite peut lui offrir l'occasion d'une revanche éclatante.

— Hé bien, dit gaîment Corvisart en jetant sa réponse à travers la lacune que lui

offrait le silence de l'empereur, Votre Majesté ne se doute peut-être pas qu'elle vient, avec la plus hostile des intentions, de poser un argument victorieux en faveur de la médecine.

— Ah! bah!

— Assurément, Sire; Votre Majesté, depuis près d'une demi-heure, assemble et assortit les raisons les plus spirituelles pour démontrer que cette science n'est bonne à rien...

— Hé bien ?

— Hé bien, Sire, au commencement du consulat, et quand Votre Majesté daigna confier sa santé à mes soins, elle n'en eût pas dit le quart sans être suffoquée...

— Bravo, docteur, voici une belle manœuvre : la victoire aujourd'hui incline vers vous, et, pour la fixer, il ne faut...

— Que faire donner ma réserve, Sire...

— Et votre réserve se compose...

— De l'appétit, du sommeil, de la belle carnation et de l'embonpoint de Votre Majesté...

— Quartier, docteur, je me rends à discrétion.

Lorsque le baron Corvisart exposait sa cli-

nique dans l'amphithéâtre de la Charité, on s'y rendait comme à un cours d'éloquence. Foureroy, avant lui, avait su fleurir des dissertations sur la chimie : il s'était concilié le suffrage des grâces par les *sulfures* et les *phosphates*; Corvisart vint ensuite, qui composa une mélopée de fièvres, d'esquinancies et d'hydropisies.

Le docteur Hallé, non moins éloquent que son confrère, ne l'égalait pas dans l'émission des belles manières; lorsqu'il paraissait à la cour, c'était en rasant les murailles; nul savant ne fut plus timide, plus modeste : il rougissait comme une jeune fille. Aussi ne portait-il que la simple croix de légionnaire.

Pinel, ce médecin ingénieux et oseur, auquel la pathologie moderne doit une admirable classification, qu'elle feint d'oublier, parce qu'elle en a changé quelques termes; Pinel peut être considéré comme le créateur de la médecine romantique. Ses cours étaient animés, pittoresques, pleins de mouvement; il n'en sortait jamais sans s'être meurtri les doigts en frappant sur sa table, afin de mieux appuyer

ses préceptes : s'il eût trouvé des incrédules parmi ses auditeurs, il se fût dépouillé les phalanges par amour de la conviction. Mais M. Pinel avait peu de succès aux Tuileries, surtout parmi les dames : elles n'entendaient rien, disaient-elles, à ses fièvres ataxiques, adynamiques ou adenomeningées : il n'y avait guère de ces beautés qui fussent grecques.

Le docteur Bourdier, médecin ordinaire de l'impératrice, avait au contraire acquis beaucoup de crédit dans le service d'honneur de sa majesté : c'était un de ces hommes que les dames appellent sans conséquence, parce qu'ils ne sont ni jeunes ni beaux : ce qui prouve en passant toute la *conséquence* des hommes favorisés de ces deux qualités. Ce savant était d'ailleurs porté à l'indulgence pour les bras nus et les gorges découvertes ; il disgraciait volontiers la flanellé, et se montrait partisan déclaré des eaux minérales ou sulfureuses... : toutes inclinations bénignes qui devaient lui concilier la confiance de sa clientèle féminine du château. M. Bourdier possédait encore une charmante qualité, disait-on alors dans

les salons des Tuileries , c'est que personne ne savait mieux aborder , auprès de leurs majestés, la question du mariage des demoiselles attachées, par elles-mêmes ou par leurs mères, tantes, sœurs ou cousines, au service d'honneur et à celui de l'antichambre. Dans ces ouvertures, le docteur traitait, par les raisonnemens de l'hygiène, des nécessités matrimoniales, et déterminait l'obtention d'une dot impériale par les argumens de la physiologie. L'empereur, qui voulait que tout le monde se portât bien à son service, mariait et dotait.

C'était sans doute par pure affection que Napoléon avait attaché des médecins militaires à sa maison impériale ; car personne, aux Tuileries, ne recevait ni coups de lance, ni coups de feu ; et si quelques traits y blessaient parfois, la faculté n'était pas appelée au traitement de ces blessures-là. Cependant, MM. les barons Percy, Heurteloup et Yvan appartenaient à la cour, et montraient assez régulièrement dans les salons leurs rutilantes broderies.

Nous parlions tout à l'heure de ces flèches dont la piquûre ne se recommandait pas aux

guérisseurs ordinaires ; pourtant M. le docteur Percy avait eu des inspirations analogues : inspecteur-général du service de santé dans une des trois grandes campagnes en Allemagne, il avait inventé, pour les jeunes sous-aides chirurgiens des ambulances, une trousse de la plus singulière forme : c'était un véritable carquois, qu'ils portaient à la manière des amours d'opéra..... Nous ne chercherons point à nier la grace avec laquelle on peut aborder l'amputation d'un bras ou d'une jambe ; mais nos cupidons en bottes à l'écuyère ne laissaient pas de provoquer l'hilarité du soldat facétieux, lorsqu'ils chevauchaient, carquois au dos, à la suite de l'armée. Un jour qu'une douzaine de jeunes gens affublés ainsi se trouvaient devant un corps d'armée dont l'empereur allait passer la revue, ils s'en éleva un chorus de houras qui provoqua l'attention de Napoléon. Il demanda ce que signifiait ce vacarme.

— Sire, répondit le général Gudin, qui était caustique, c'est un essaim des amours du docteur Percy..... Voyez comme ils prennent élégamment leur volée.

En effet , les pauvres sous - aides , se voyant le sujet d'un ridicule , filaient sur le front du corps d'armée , non pas à tire-d'aile , mais sur des chevaux maigres et mal étrillés.....

— Cela fait pitié, dit l'empereur en haussant les épaules... M. l'intendant-général, ordonnez dès aujourd'hui que cette pasquinade cesse; nous ne sommes pas venus en Allemagne pour jouer des parades.

Et le lendemain les carquois opératoires avaient disparu.

L'honorable baron Larrey, qui montra toujours des habitudes antipathiques à l'esprit des courtisans, ne fit jamais partie de la maison impériale : sa cour, à lui, c'était l'hôpital militaire du Gros-Caillou, ou quelque ambulance établie à l'armée, au coin d'un bois... Certes, il ne flattait personne à cette cour-là ; mais il y servait constamment l'humanité..... Sublime courtoisie ! qui n'a pas assez de prosélytes.

Le baron Desgenettes, qu'on vit de nos jours professer la médecine conteuse à l'École de Paris, ne se montrait pas aussi insoucieux

que son collègue Larrey d'appartenir au service de santé des Tuileries ; mais il n'y fut point admis. L'empereur, tout en rendant pleine et entière justice aux qualités médicales de ce docteur ; tout en convenant d'ailleurs que personne ne savait mieux égayer un dîner de quartier-général, lui en voulait d'une dent, depuis l'an VII de la république, et d'une seconde dent depuis l'année 1812. D'abord Napoléon n'avait pas trouvé convenable que M. Desgenettes, pour faire de la grandeur d'ame après coup, l'eût érigé en empoisonneur des pestiférés de Jaffa ; et, après la retraite de Russie, il était revenu à l'empereur que M. l'inspecteur général se targuait d'avoir fait encore de l'héroïsme philanthropique à Moscou ; ce qui n'était qu'une gasconnade. Mais le conte du docteur Desgenettes est amusant ; nous l'enca-drons.

« L'empereur, est-il dit dans une fable laudative sur le célèbre docteur, voulait transformer en caserne un hospice de Moscou, destiné aux enfans trouvés. M. Desgenettes, aussi hardi en Russie qu'en Égypte, dit franche-

ment son avis sur cette mesure, et fit craindre à Napoléon que la postérité ne le comparât à Hérode.

— Eh ! comment, dit sa majesté, Hérode peut-il se trouver ici, et à quoi cela pourrait-il ressembler ?

— Au massacre des innocens, répondit le médecin en chef.

« L'ordre ne fut point donné, et l'hospice conserva sa destination. Fait prisonnier dans cette même campagne, continue l'apologiste du docteur, M. Desgenettes se vit comblé d'égards par l'empereur Alexandre et par le grand-duc Constantin, qui lui rendirent la liberté (sans doute en récompense de la noble fermeté qu'il avait déployée pour s'opposer, à Moscou, au *massacre des innocens*). »

Par malheur, il y a quelque mécompte dans l'épisode ainsi raconté, et nous prendrons la liberté de rétablir la vérité dans ses droits, avec l'assurance d'un homme qui fut non seulement témoin, mais acteur dans les dispositions relatives à l'hospice des enfans trouvés. D'abord l'empereur n'exprima point l'intention de faire

une caserne de cet édifice ; mais bien celle d'y établir un hôpital militaire qui , en effet , y fut placé le 17 septembre. Ensuite il eût été on ne peut plus difficile de massacrer (métaphore Desgenettes) les petits enfans recueillis dans cette maison , par la raison suffisante qu'il n'y en était pas resté un seul. Le gouverneur de Moscou avait seulement laissé à l'hospice des enfans trouvés un vieux général moscovite , chargé de veiller à sa conservation ; cette institution étant une de celles que les incendiaires avaient épargnées , comme *bénies* par Dieu lui-même. Voici une preuve de la vénération que les Russes portent à l'hospice des enfans trouvés : dans les derniers momens du séjour de l'armée à Moscou, c'est-à-dire lorsque l'empereur, déjà parti, n'eut laissé au Kremlin qu'une division de jeune garde, sous les ordres du maréchal Mortier, des nuées de Cosaques inondèrent la ville. L'administrateur militaire chargé de la police de l'hôpital, n'ayant pour moyens de défense qu'un poste de 30 hommes et deux ou trois milles blessés, craignait, à chaque instant, d'être attaqué dans cette position en-

tièrement ouverte, et trop éloignée du Kremlin pour être secourue par sa garnison. Mais il n'en fut rien : les Cosaques environnèrent, à diverses reprises, la maison *bénie*; ils la respectèrent.

Les faits sont rapportés ici tels qu'ils se passèrent; notre journal, au moins quant à ceci, mérite autant de confiance que les souvenirs du docteur Desgenettes; car c'est nous, chroniqueur de 1837, que l'intendant-général Dumas avait chargé de fonder et de diriger, en 1812, l'hôpital militaire des enfans trouvés. Nous pouvons affirmer que nos mains sont pures du *massacre* de ces innocentes créatures qui, du reste, cheminaient fort paisiblement sur la route de Twer ou de Wladimir, tandis qu'on logeait nos blessés dans leur asile de Moscou.

Certes! on eut à se réjouir, en 1813, de voir le médecin en chef de l'armée rendu à la liberté; mais l'on doit convenir que l'autocrate Alexandre se montra facile en croyance, s'il ajouta foi aux *parolés hardies* prononcées à Moscou par M. Desgenettes.

Voici quelque chose de plus vrai : lorsque ce savant, qui venait d'être conduit aux avant-

postes de Wittemberg par une escorte russe, se présenta devant Napoléon, ce prince lui demanda ce que le grand duc Constantin, que le docteur avait quitté la veille, pensait de lui, empereur des Français.

— Sire, répondit-il, Votre Majesté me permet-elle de dire la vérité ?

— Je ne l'ai jamais interdite à personne, répliqua sèchement Napoléon.

— Pardon, Sire, mais on doit l'épargner à tous les hommes, quand elle est désobligeante.

— N'importe ; dites toujours, docteur : c'est un russe qui a jugé.

— Hé bien, Sire, le prince Constantin assure que Votre Majesté a de l'ambition.

— *Il a de la sagacité*, repartit brusquement l'empereur en tournant sur le talon gauche.

En résumé, M. le baron Desgenettes fut vivement piqué d'être éloigné du service de santé impérial, dont ses collègues Yvan, Percy et Heurteloup faisaient partie ; mais il n'y eut pas moyen de forcer les deux barrières qui le tinrent séparé de cette aristocratie médicale :

ces deux barrières, c'étaient Jaffa et Moscou.

La carrière du baron Yvan, comme membre du service de santé, se dénoua d'une manière fort dramatique, et ce dénouement lui laissa des souvenirs profondément douloureux jusqu'à sa mort.

C'était dans les premiers jours d'avril 1814; l'empereur, désarmé de sa capitale, abandonné par ses généraux, ne trouvait plus autour de lui qu'un petit cercle d'amis, au delà duquel sa vue attristée se perdait dans l'immense solitude des appartemens de Fontainebleau. On l'avait vu, durant la journée, se promener long-temps seul dans le délicieux jardin anglais qui, en des temps plus heureux, avait surgi du sein des rochers, au coup de baguette de l'enchanteur Plutus. Pendant cette promenade, Napoléon s'était livré à une pantomime animée, accompagnant sans doute un soliloque que la discrétion n'avait pas permis d'entendre.

Le soir, sa majesté éloigna de bonne heure les officiers de sa couronne qui lui restaient fidèles; se sentant disposée, avait-elle dit, à

prendre quelque repos... Ce repos, c'était celui de l'éternité : Napoléon voulait en finir avec la vie en même temps qu'avec la fortune.

— Qu'on appelle Yvan et qu'on me laisse, dit l'empereur au valet de chambre qui restait près de lui.

Lorsque le docteur entra, Napoléon se promenait avec calme dans sa chambre ; son visage, pâle et contracté par les grandes émotions, avait un caractère étrange sous la faible lumière de deux bougies placées sur un bureau. Néanmoins, quelque chose comme un sourire anima les traits de sa majesté au moment où M. Yvan se présenta. L'empereur s'arrêta tout court devant lui, et, l'interpellant d'un ton grave et bref :

— M. le baron, dit ce souverain, quel est l'agent le plus actif sur l'estomac de l'homme.

— Je suppose que Votre Majesté veut parler du digestif le plus puissant.

— Eh ! non, Monsieur, je parle d'un poison, répondit Napoléon d'une voix profonde.

— Qu'entends-je ! Sire, et quel peut être le

dessein de Votre Majesté! s'écria Yvan, qui venait de faire deux pas en arrière.

— Monsieur, je ne vous ai pas appelé pour m'interroger, mais pour obéir... Répondez! quel est le poison qui fait le moins souffrir?

— Hélas! Sire, répliqua le docteur, dont la voix était pleine de larmes, c'est celui qui tue le plus vite... Puis M. Yvan nomma plusieurs principes vénéneux d'une grande activité et d'une égale puissance.

— Je vous en laisse donc le choix, reprit Napoléon d'un accent assuré. Allez à la pharmacie, M. le baron, et, sous dix minutes, soyez ici avec ce que je vous demande... Mais n'oubliez pas qu'un seul mot révélé vous déshonorerait dans la pensée de l'empereur Napoléon... Vous êtes homme de cœur et de sens; vous savez juger sainement des extrémités de la vie, et placer en sage cette limite où doit finir la résignation, pour ne pas devenir de la lâcheté... Je cesse maintenant de vous parler comme souverain; et l'empereur, continuant avec un mélange inexprimable de douceur, de tristesse et de fermeté, ajouta : c'est à mon

ami que je demande un dernier service ; c'est à son honneur que je remets mon secret : allez , Yvan.

Le baron sortit en comprimant ses sanglots, qui faillirent le suffoquer lorsqu'il fut rentré chez lui. Il ne lui vint pas même à l'idée d'élu-der les ordres de l'empereur et de tromper son désespoir ; mais il a dit depuis que, la tête perdue, la main tremblante, il avait dû se tromper de dose...

Au bout de dix minutes, Yvan rentra dans la chambre de l'empereur , qu'il trouva , cette fois , à son bureau et écrivant. S. M. vint d'un pas précipité au devant du baron, et prenant de sa main , convulsivement agitée, le petit paquet qu'il lui présentait, il dit :

— Très-bien, mon ami... Maintenant, l'emploi de ceci ?

— Trois doigts d'eau dans un verre, répondit le médecin à travers ses sanglots... y jeter cette poudre et remuer.

— Bon!.. je n'oublierai pas cela... Et vous me promettez que l'effet est sûr ? ajouta l'empereur avec sévérité.

— Hélas ! trop sûr...

— Adieu , baron Yvan ; embrassez-moi...

Le docteur se jeta dans les bras de l'empereur , qui le pressa quelque temps sur son sein ; puis il sortit précipitamment de la chambre.

Le baron Fain , M. de Norvins , le duc de Vicence et plusieurs autres , vous ont appris le surplus de cette tragique histoire ; mais ce que nous venons d'en rapporter ne fut révélé , trois ou quatre ans après l'événement , qu'à l'intendant militaire Robinet , qui se trouvait lié de relations administratives et d'amitié avec feu Yvan , à l'hôtel des Invalides , dont il était chirurgien en chef.

Lorsque , trompé dans sa funeste espérance , l'empereur se trouva environné des personnes de son service au milieu de la nuit , et que le baron apprit qu'il recevait leurs soins , il courut auprès de sa majesté.

— Yvan , lui dit Napoléon avec douceur , la dose était trop faible... la mort n'a pas voulu de moi.

Le baron ordonna quelques boissons ; mais , éperdu , dominé par une terreur confuse ,

craignant tout ce qui pouvait arriver, sans s'expliquer nettement ses craintes, il sortit bientôt, s'élança sur le premier cheval qu'il trouva dans les écuries impériales, et s'éloigna de Fontainebleau.

« J'étais dans la situation dont parle Horace, ajoutait Yvan à la fin de ce récit; on pouvait dire aussi de moi :

Post equitem sedet atra cura,

VI.

LES TRÉSORIERES DE LA COURONNE.

Si l'histoire n'avait à consigner que des choses normales, ce serait un tableau sans ombres ; les passions, les travers surtout produisent le clair - obscur dans les récits historiques ; et de là l'intérêt piquant qui captive. Le chapitre de nos chroniques se rapportant au trésor de la couronne sera court : il y avait dans cette subdivision du service impérial un

ordre, une régularité dont il était difficile de s'écarter sans que l'œil du maître aperçût promptement la déviation. Conséquemment chacun marchait droit parmi les financiers du château, ou par amour de la probité, ou pour ne pas rencontrer le regard de Napoléon hors du chemin direct.

Cela pouvait paraître fort contrariant à certains spéculateurs partisans du vieux système de pêche à l'eau trouble ; il s'était glissé dans les phalanges financières de la couronne quelques vétérans de l'école du bon abbé Téry et de l'élégant Calonne ; leur espoir fut trompé. Napoléon vérifiait un bordereau avec la prestesse qu'il apportait à gagner une bataille ; et sa majesté examinait un mémoire d'une manière tellement inattendue, qu'on ne pouvait jamais prendre ses précautions contre l'ingénieuse investigation de ce contrôleur clairvoyant. Exemple :

Un tapissier de la couronne avait fourni le mémoire des dépenses faites pour le renouvellement des rideaux de la salle du trône : la somme parut exorbitante à sa majesté, qui, tout en

déjeunant, estimait approximativement chacun des articles portés en compte... Tout à coup l'empereur se lève, se munit d'un couteau et dit à l'intendant du mobilier, qui se trouvait là : Monsieur, suivez-moi.

L'empereur, étant arrivé dans la salle du trône, s'approche d'une croisée, coupe un des glands d'or qui servaient à rattacher les rideaux sur leurs patères ; puis, sa majesté se prend à scier un morceau de l'étoffe elle-même.

— Ah ! Sire, s'écria l'intendant, que faites-vous ?

— Je me munis de pièces probantes contre l'infidélité de mes fournisseurs, et contre l'inattention des fonctionnaires chargés de les surveiller.

— Mais quel dommage, Sire ! Votre Majesté vient de sacrifier un objet valant mille francs.

— C'est de l'économie, Monsieur ; en sacrifiant mille francs, je me prémunis peut-être contre un vol de cent mille écus... Vous êtes honnête homme, Monsieur ; allez de ce pas faire estimer ce gland d'or et cette étoffe

de soie ; faites-moi votre rapport dans la journée ; je me charge du reste.

L'administrateur du mobilier obéit ; le mémoire du tapissier fut réduit de dix mille francs, et l'empereur lui prouva qu'il gagnait encore trente pour cent sur sa fourniture.

Depuis ce jour , les dépenses intérieures des Tuileries furent calculées presque consciencieusement.

Cependant un souverain ne peut pas toujours s'occuper d'économie ; indépendamment des grands intérêts de l'empire , il est dans sa vie des circonstances où l'abandon se glisse à la place du calcul : c'est alors que les zéros reçoivent des queues, dans les petites dépenses, et qu'ils se multiplient dans les grandes.

Pour peu que vous ayez fréquenté , durant la belle saison , l'aristocratique boulevard que décorent les élégantes tavernes de Riche , de Tortoni, du café de Paris, et que vous vous soyez mêlé aux groupes ambrés qui le tapissent, votre attention se sera fixée sur une femme parée, serrée, fardée, qui prolonge, par tous les artifices de la coquetterie, un

automne de beauté que les yeux exercés n'en relèguent pas moins parmi les hivers, quoique l'on continue d'étaler, à titre de fraîcheur, cette réunion d'attraits dégénérés et *frustes*.... nous cherchions le mot depuis un quart - d'heure. Ce morceau d'antiquité, que restaure chaque matin une combinaison savante des soins du coiffeur, du dentiste, du parfumeur et du fabricant de corsets, se nomme la baronne d'Ar**** : ce fut, de 1802 à 1812, l'idole au pied de laquelle tout vainqueur largement rétribué déposait ses lauriers et ses dotations. Quelques vieux galans, qui avaient des souvenirs, surnommèrent madame d'Ar**** la Duthé de l'empire. Mais ce rapprochement n'était pas exact : la mobile courtisane du 18^e siècle ne songea jamais à thésauriser ; notre moderne Laïs, au contraire, réalisa, en espèces sonnantes ou en valeurs commerciales, les soupirs de ses adorateurs. Personne ne s'entendait mieux à spéculer sur les grandes entreprises ; elle appartenait à toutes les sociétés anonymes : son portefeuille était gonflé de leurs *actions*, produit des siennes, entendues d'une autre

manière. Elle se montrait extrêmement friande de ce mets si rare, nous dirons presque si idéal, qu'on nomme les *dividendes*. Le cabinet de cette spéculatrice intrépide ressemblait à celui d'un notaire ou d'un agent de change, et vous allez voir jusqu'à quel point elle poussait l'esprit d'ordre. Chaque liasse ou carton indiquait non seulement la spéculation dont les pièces s'y trouvaient incluses, mais le nom de l'amant qui s'était fait, par le moyen que vous savez, bailleur de fonds dans l'affaire. Ainsi, lorsqu'on pénétrait dans ce centre d'intelligence mercantile, on lisait sur de beaux cartons de maroquin vert, encadrés d'acajou ronceux : *Ponts sur la Seine — Vandamme ; — Canaux — Lemarrois ; — Marchés de Paris — Rapp ; — Abattoirs — Rovigo....* Nous devons ajouter que le cabinet de la baronne était fermé aux profanes ; mais on a su cette singulière particularité, parce que le nombre des élus fut grand, et que tous ne furent pas discrets.

Vers l'année 1806, Napoléon désira connaître madame d'Ar****; on la conduisit un soir aux Tuileries. Elle était alors dans tout

l'éclat de sa beauté et dans toute l'effervescence de sa veine commerciale. Ce que l'empereur fit de ses charmes , on le devine ; mais des courtisans écouteurs aux portes nous ont assuré que sa majesté s'était beaucoup amusée de son esprit entreprenant et spéculatif.

— Baronne , lui dit-il , j'aime assez l'ardeur de conquête que vous promenez dans les domaines de la fortune : l'audace ingénieuse me plaît ; je vous aiderai ; mais , ajouta - t - il en riant , je ne veux pas que mon nom figure sur vos cartons.

— Ah ! sire, Votre Majesté ne doit pas le craindre ; l'empereur Napoléon est partout un homme avant la lettre.

— Voyons, baronne, dites-moi franchement quelle destination vous espérez donner à ce que vous tiendrez de moi.

-- Sire, le choix est difficile , si la destination doit être digne de l'origine.

— Encore avez-vous vos idées, vos projets ; car vous n'êtes jamais sans cela. Vers quelle grande entreprise vos vues se portent-elles maintenant ?

— Depuis que Votre Majesté règne sur la France, tant de grandes choses ont été faites, d'après les inspirations de son génie, qu'il en reste peu à faire.

— Je suis loin pourtant d'avoir pu songer à tout, et, croyez-moi, baronne, l'esprit de spéculation est plus actif encore que ma sollicitude.

Il ne nous est pas revenu que madame d'Ar**** ait précisément fixé l'empereur sur l'emploi des fonds qu'elle devrait à sa générosité; nous savons seulement qu'elle eut quatre à cinq entrevues avec Sa Majesté dans les petits appartemens. Peut-être ce commerce secret entre les deux plus actives intelligences de l'époque se fût-il maintenu quelque temps encore sans l'incident que voici :

La baronne se présenta un matin au trésor de la couronne, munie d'un bon entièrement de la main de l'empereur. Le caissier prend ce mandat, le regarde attentivement, l'approche à l'extraordinaire d'une vue basse dont il était affligé, et finit par s'armer d'une large loupe pour mieux examiner cette pièce comptable.

Quelqu'un qui, dans ce moment, eût porté les yeux sur les jolis petits pieds de madame d'Ar****, aurait remarqué qu'ils battaient le parquet à coups précipités, mais à bas bruit.... Vous allez voir qu'il y avait lieu, en effet, à quelque témoignage d'impatience et même d'inquiétude.

— Madame, dit enfin le trésorier de la couronne avec tout le flegme adhérent au caractère bureaucratique, je ne puis acquitter ce mandat.

— Quoi, Monsieur, répondit la baronne avec un sourire ironique qui ne laissait pas percer la moindre apparence de trouble, vous refusez de payer un bon de la main même de l'empereur : le trait est curieux.

— Il est possible même que vous le trouviez déplacé, Madame ; mais je suis sûr de remplir en cela les intentions de Sa Majesté ; car elle nous a souvent fait recommander de repousser les pièces irrégulières, fussent-elles même de sa main.

— Et quelle irrégularité {présente celle-ci,

demanda la baronne d'une voix maintenant peu assurée.

— Il est vrai que ce qui se trouve ici d'irrégulier se réduit à peu de chose; mais en comptabilité l'on doit être minutieux : l'empereur a la dangereuse habitude de porter les sommes en chiffres, et j'oserai vous dire, Madame, que l'on remarque sur ce bon un zéro quelque peu hétérogène aux autres.

— Quoi, Monsieur, vous penseriez!..

— Je pense, Madame, que l'empereur peut avoir eu l'intention de vous donner 30000 fr.; mais il me paraît peu probable qu'il se soit cru votre débiteur pour 300000 francs... Et comme il n'y a pas de pièces à l'appui, ajouta le comptable avec un demi-sourire assez malicieux, je vous demanderai la permission de prendre les ordres de Sa Majesté... Demain matin les fonds seront à votre disposition, et je désire sincèrement avoir à vous remettre cent mille écus.

— Monsieur, dit la baronne d'un accent étouffé, ce que vous faites-là est infâme... me soupçonner... moi!...

— Mon Dieu, Madame, je ne soupçonne ni vous ni qui que ce soit : nous autres comptables, nous ne voyons les choses que du côté matériel.... Un zéro contestable se trouve là, il ne me représente qu'un fait, et je me garde bien d'y voir une intention.

— On n'est pas plus malhonnête, plus grossier, dit l'active spéculatrice en se retirant...

— Madame daigne-t-elle me confier son mandat, afin de faciliter la vérification.

— Je vous trouve bien impertinent d'oser me faire une pareille demande!

— A votre aise, Madame, l'empereur a la mémoire heureuse.

Le lendemain, madame d'Ar**** se garda bien de retourner elle-même au trésor de la couronne ; on y vit arriver un des jeunes satellites qui gravitaient sans cesse autour de cette autre planète de Vénus, et qui réfléchissaient les rayons de sa fortune. Le pauvre garçon n'avait pas été prévenu de la difficulté soulevée le jour précédent ; il venait, irréprochablement mis, palper les trois cents mille francs, en soyeuse monnaie de la banque ; et plus d'une

fois, sans doute, il s'était répété, chemin faisant : il m'en restera bien quelque chose.

— Monsieur, dit-il en entrant dans le bureau du caissier formaliste, je viens toucher le montant du mandat souscrit à madame la baronne d'Ar**** par Sa Majesté l'empereur et roi.

— Très-bien, Monsieur ; mais je vais être obligé de vous compter la somme en écus.

— Ah ! diable ! ceci me contrarie un peu ; je n'ai qu'un cabriolet.

— Cela pourra suffire, Monsieur... Votre mandat, s'il vout plaît... Bien, il est acquitté... Voici, ajouta froidement le trésorier de la couronne, en posant 30 francs sur son bureau.

— Ceci est apparemment l'appoint.

— Non, Monsieur, reprit le caissier en portant un regard sévère sur l'envoyé de la baronne, c'est la somme principale. Écoutez-moi, et chargez-vous, à l'avenir, de commissions moins scabreuses que celle dont on vous a chargé ce matin... L'empereur avait accordé une somme de trente mille francs à madame d'Ar****, pour services rendus à Sa Majesté, et dont vous êtes peu curieux, je le suppose, de

connaître la nature. Cette allocation était un acte de munificence tout impérial, qui ne devait laisser dans le cœur de cette dame aucune place à tout autre sentiment que la reconnaissance; mais votre baronne ne s'est pas occupée de cette place-là; elle n'a songé qu'à remplir, par un zéro, celle que Sa Majesté avait laissée après la somme indiquée sur le mandat. L'espace, il est vrai, eût suffi pour contenir deux zéros; mais elle s'est contentée d'y en placer un, parce qu'un don de trois millions eût tombé dans l'absurde...

— Ah! Monsieur, que me dites-vous là, s'écria le jeune messenger, qui ne se doutait nullement de la fraude.

— Je conçois votre surprise : on ne confie pas même à ses meilleurs amis l'addition d'un zéro dans la circonstance dont il s'agit. Mais comme il est nécessaire que madame d'Ar**** sache comment l'empereur a pris ce tour de passe-passe, je crois devoir vous dire ce qui s'est passé.

— Ah! Madame d'Ar**** a ajouté un zéro aux trente mille francs que je lui avais folle-

ment donnés, a dit sa majesté; eh bien, moi je vais la traiter comme elle doit être traitée... Et d'un gros trait de plume l'empereur a effacé sur le bon deux zéros, en sus de celui qu'elle avait ajouté... puis il m'a dit : Si cette femme ose reparaître à votre caisse, assurez-la que j'aurais dû rayer un zéro de plus; car sa conduite est celle d'une demoiselle du port au blé, et trois francs l'eussent rétribuée selon ses mérites.

L'honnête Sigishé, confus comme on l'est quand on se trouve l'entremetteur d'une action illicite, se retira le visage inondé de rougeur, et laissant sur le bureau les trente francs destinés à rétribuer les dernières complaisances de madame d'Ar**** pour l'empereur¹.

Malgré tout le soin avec lequel la baronne s'est efforcée de conjurer les rides, l'essaim des amours s'est éclairci de plus en plus autour d'elle; et cependant ses passions ont persisté. Il a donc fallu, pour retenir quelques sectateurs à l'autel où leur flamme brûlait encore,

¹ Nous n'avons pas voulu traîner aux gémonies de l'opinion le véritable nom de l'héroïne d'une aussi scandaleuse anecdote.... Elle existe...

attenter à ces biens formés d'un tribut de soupirs monnayés. Les actions que madame d'Ar**** avait dans toutes les entreprises ont été successivement échangées contre des diners en cabinets particuliers, contre des mémoires de marchands de chevaux et de tailleurs... Car notre vieille courtisane ne pouvait plus qu'à prix d'or fixer ces amans dont on peut dire :

Quelle plus misérable et plus pauvre mesure
Qu'un homme usé, flétri, mort pour l'illusion ;
Riche et sans volupté, jeune et sans passion,
Dont le cœur délabré, dans ses recoins livides,
N'a plus qu'un triste amas d'anciennes coupes vides ;
Vases brisés qui n'ont rien gardé que l'ennui,
Et d'où l'amour, la joie et la candeur ont fui ¹.

Dans les cartons de la baronne, plus de ponts-Vandamme, de canaux-Lemarrois, de marchés-Rapp ni d'abattoirs-Rovigo... : ce qui était venu par... la flûte, s'en est retourné par... le tambour. Ainsi s'évanouissent les gloires du monde, et celles qui tiennent à la beauté sont bien les plus passagères de toutes.

¹ Victor Hugo, *Voix intérieures*.

VII.

JOSEPH BONAPARTE AU LUXEMBOURG.

L'ILLUSTRE Foy ne nous a pas tout dit dans son histoire des guerres de la péninsule espagnole : ses pages, graves et couvertes de détails stratégiques, ne pouvaient admettre ces épisodes pittoresques, que la muse superbe repousse dédaigneusement, et qui retombent dans le domaine des chroniqueurs. Cet écrivain a peint, à la manière de César, le grand désastre

de Vittoria; mais Froissart, caché dans un coin du champ de bataille, aurait découvert des particularités dont le général historien ne s'est pas occupé. Il eût vu derrière l'armée française une cour entière pour bagage : des dames du palais, des lectrices, des femmes de chambre, des chambellans, des aumôniers, des pages; cohue inutile, et par malheur embarrassante, qui obstruait les débouchés; tandis que, pour tout parc de réserve, se resserraient, s'enchevêtraient sur ce point berlinois, calèches, chaises de poste, disparaissant sous des montagnes de malles et de cartons...

L'histoire n'a que trop scrupuleusement enregistré la déroute de Vittoria; et la vanité anglaise a passablement outré le triomphe des armes britanniques dans cette journée, dont elle a fait les palmes hautes comme des cèdres du Liban. Il y avait cependant moins à se prévaloir d'une victoire remportée par cent mille hommes, sur une armée qui ne s'élevait pas à trente mille combattans.

Les trophées recueillis à Vittoria ne furent pas également martiaux : dans la retraite préci-

pitée d'une cour, ce ne sont point des canons et des caissons que le vainqueur trouve sur le champ de bataille. Les dames, contraintes d'abandonner leurs moelleuses berlines, avaient dû fuir soit à cheval, soit à pied ; les chemins étaient jonchés de petits souliers roses, bleus, blancs, verts ; des cartons, effondrés par la baïonnette, avaient laissé échapper bonnets, voiles, collerettes, robes de bal, rubans de toutes nuances. On voyait ces jolis attifets accrochés à tous les buissons, ou voltigeant, soulevés par la brise, ou dérisoirement promenés au bout des fusils anglais. Sur une lieue d'étendue, on trouvait des chapeaux de satin, de gros de Naples, de crêpe, aplatis et souillés par le pied militaire ; tandis que les vents de la Biscaye soulevaient, en se jouant, les plus gentilles correspondances, tombées des nécessaires de voyage, brisés par la cupidité du soldat... Quelle ample récolte de mystères piquans, s'il se fût trouvé dans l'armée britannique quelque observateur disposé à les arranger !

Et puis entendez-vous la lourde joyeuseté

anglaise, se donnant carrière en ramassant çà et là, sur la route, ce menu mobilier, ces ustensiles mystérieux que les dames cachent dans leur arrière-cabinet, et qui font essentiellement partie de leurs bagages de voyage. Tout ce que la langue de Shakespeare a d'expressions pittoresques fut employé et dépassé dans les plaisanteries des guerriers d'Albion, sur l'usage secret de tout ce matériel de toilette.

Ce fut après avoir laissé aux troupes de Thomas Graham ce témoignage de désastre, que la cour de Joseph Bonaparte arriva à Paris, vers le milieu de l'année 1813 ; elle s'établit au Palais du Luxembourg, et le *roi des Espagnes*, rentré dans les prérogatives étroites d'un simple prince français, devint quelque chose comme le locataire du sénat conservateur.

Ce prince, outre la simplicité de son caractère et de ses goûts, sentit qu'il n'était pas dans une position à considérer sa dignité souveraine du côté le plus excentrique ; il vécut au Luxembourg en bon négociant retiré,

plutôt qu'en monarque. Sa maison , pompeusement étalée sur l'almanach impérial , se réduisit en réalité à son service particulier , et le service d'honneur n'offrit que des cadres vides.

La reine Julie , qui n'avait jamais perdu entièrement les bonnes habitudes bourgeoises dans lesquelles on l'avait élevée , se résigna à l'existence découronnée que les circonstances lui imposaient... Il n'y eut au Luxembourg qu'un ménage de plus. L'intimité, qui était sortie de chez Joseph Bonaparte par la porte de l'étiquette, y rentra par le petit escalier , et les causeries amicales, les épanchemens de la franchise, que cet excellent homme affectionnait, reprirent leur cours dans son intérieur ; nous savons de bonne part qu'il ne regretta guère les grandeurs orageuses qu'il laissait au delà des Pyrénées.

Dans ses entretiens du soir avec quelques amis , parmi lesquels il ne voulait plus voir des courtisans , Joseph aimait à revenir sur les premiers temps des prospérités de sa famille. Il remontait même , tout roi des

Espagnes qu'il était, jusqu'à l'époque où ses paisibles journées étaient consacrées à la fabrication de l'huile, dans son île natale. Il se rappelait, sans répugnance, sa condition de simple secrétaire du représentant Salicetti, et convenait, de très-bonne grace, qu'il s'était considéré comme à l'apogée de sa fortune révolutionnaire, lorsqu'il avait été nommé commissaire des guerres. L'horizon de ses vues ambitieuses s'étendit toutefois un peu, quand, à la suite du 18 fructidor, il se vit revêtu de la toge représentative : alors il se laissa faire ambassadeur, puis secrétaire du conseil des Cinq-Cents, puis conseiller d'État, puis négociateur pour le traité de paix avec les États-Unis d'Amérique, puis plénipotentiaire à Lunéville et à Amiens.

Joseph Bonaparte jurait qu'il s'était abandonné à tout cela sans entraînement, et que, plus d'une fois, il avait eu bonne envie de se rire au nez dans une glace en disant : Voilà pourtant la figure d'un homme d'État. Mais lui, qui, de sa vie, n'avait commandé la moindre patrouille, se parut bien plus drôle encore lors-

qu'à la formation du camp de Boulogne , il fut improvisé colonel du 4^e régiment de ligne. Il est vrai que , dès lors , Napoléon ne devait plus ménager à son frère la transition des surprises ; car d'un bond il s'éleva , quelques mois plus tard , à la dignité de grand électeur de l'empire , et , moins d'une année après , il recevait la couronne de Naples.

— Mon frère Lucien , disait modestement Joseph , était bien plus que moi né pour cette vie prodigieusement ascendante , et , par une fatalité que je ne puis concevoir , c'est moi et non pas lui qu'on voit au faite des grandeurs.

• Un jour que le roi des Espagnes raisonnait ainsi , on lui fit observer que Lucien , par sa persistance dans les opinions républicaines , au moment où Napoléon substituait son aigle aux faisceaux de la république , avait fortement indisposé contre lui le nouveau dominateur de la France.

— Républicain , mon frère Lucien ! s'écria Joseph , c'est une grande erreur que de croire qu'il l'ait encore été après le dix-huit brumaire ; et l'on se trompe généralement sur

les causes de sa rupture avec l'empereur. Dès que Lucien fut arrivé au ministère de l'intérieur, il se donna des airs de prince, et même de prince oriental. On a beaucoup parlé du sérail qu'il réunissait le soir dans ses jardins; on a chanssonné le *decampativos* d'un essaim de jeunes houris à travers ses charmilles touffues : gibier charmant que le ministre chassait seul ou du moins à peu près seul, et qui ne lui faisait pas attendre long-temps les abois. Il y avait alors beaucoup de philosophie dans les bureaux du département de l'intérieur : les gentilles gazelles que Lucien poursuivait ainsi dans les ténèbres appartenaient, pour la plupart, à des employés, et même à des employés supérieurs. Napoléon murmurait bien un peu lorsqu'on lui rendait compte en riant de ces ébats du ministre, dont la philosophie des maris bureaucrates ne faisait pas tous les frais. Mais Lucien donnait de belles fêtes au premier consul; il y était traité en souverain; et lorsque madame Bonaparte arrivait au bal, sa place était réservée sur une sorte de trône, élevé au fond de la

galerie, où elle siégeait avec une dignité prématurément royale. Les femmes se levaient lorsqu'elle entra dans l'assemblée ou qu'elle en sortait; tout le monde s'inclinait en passant devant elle...

Du reste, Lucien donnait à sa magistrature républicaine le démenti d'une prodigalité comparable à celle d'un prince de la maison de Rohan : le premier consul trouva que c'était aller trop vite ; notre frère fut remplacé au ministère de l'intérieur.

Joseph, en frère indulgent, s'est bien gardé de tout dire sur le brillant Lucien dans ses causeries du Luxembourg ; nous devons, pour l'instruction de l'histoire, ajouter quelques détails à son récit. Le bruit courut, à cette époque, que ce ministre de l'intérieur avait reçu plusieurs millions de l'Angleterre pour laisser passer certains convois de blé dans les Iles-Britanniques, et que, furieux d'un tel acte de cupidité, Napoléon avait disgracié son frère. Cette version manque d'exactitude : il est à peu près hors de doute que Lucien se fit en effet donner une forte somme dans cette

circonstance , mais que ce fut avec l'assentiment du premier magistrat de la république. On sait d'ailleurs que Napoléon en agissait communément ainsi : personne ne tenait moins que lui aux richesses ; mais personne ne mettait plus d'abandon à procurer l'occasion d'en amasser à sa famille et à ses amis. Sur ce point même ses scrupules étaient peu farouches, et, s'il lui arrivait de se fâcher contre les concussionnaires, c'est qu'ils l'étaient devenus sans son agrément... Sous le consulat, il dit au général Leclerc : « Je vous envoie à Saint-Domingue pour vous enrichir, et me débarrasser de vos perpétuelles demandes d'argent. » Il dit... à Lannes : « Je vous donne l'ambassade de Portugal, parce qu'il faut que vous soyez riche, mais non pas aux dépens de la France. »

Ce fut au même titre que Lucien , sorti du ministère , dont il avait fait une entreprise commerciale, fut nommé ambassadeur de la république à Madrid. Le Portugal était alors en guerre avec l'Espagne : guerre désastreuse pour lui, qu'il désirait terminer à tout prix. Le ministre espagnol, don Manuel Godoï,

connaissait le vœu , d'ailleurs peu secret , du cabinet de Lisbonne ; il comprit tout le parti qu'il pourrait tirer d'un homme aussi influent que le frère du premier consul , et lui fit une ouverture , à peu près franche , de ses vues sur le Trésor royal de Portugal.

— Je sais , lui dit-il , que le régent donnera volontiers trente millions pour obtenir la paix.

— Trente millions ! s'écria Lucien , c'est une belle somme...

— Pour les négociateurs , c'est assurément un joli denier : quinze millions chacun... cela vaut la peine de s'en mêler....

— A la bonne heure , cher prince ; mais nos gouvernemens sont là , et...

— Allons donc , citoyen ambassadeur , est-ce que vous songeriez à faire voiturer ces petites épingles vers Paris...

— Je n'en ressens pas le désir impérieux ; mais quinze millions de francs ne sont pas une muscade qu'on escamote aisément.

— Enfantillage que cela. Le premier consul a la vue bonne ; mais comment voulez-vous qu'il s'aperçoive d'un coup de gobelet qui se

ferait à 350 lieues de Paris. Il est plus difficile d'arranger cela sous les yeux de notre cour. Ce n'est pas le roi que je redoute : ce bon Charles IV, continua Godoï avec un ricanement ironique, il ne voit que sauf mon bon plaisir; et mon bon plaisir le plus ordinaire est qu'il soit aveugle.... Mais la reine commence à m'échapper; je crains que, dans l'intérêt d'une nouvelle liaison, elle ne veuille avoir part aux subsides. Voilà, citoyen ministre, ce qu'il faut éviter : tout partage auquel on admet les têtes couronnées n'offre qu'un lot trop mince à leurs copartageans.

— Et vous pensez qu'il ne vous reste pas assez d'empire sur l'esprit de la reine ?...

— L'esprit de la reine, citoyen ministre, est le très-humble serviteur de ce mobile si puissant chez le sexe, qui n'a rien du tout de commun avec la puissance spirituelle.... Louise-Marie-Thérèse de Parme n'est pas une souveraine trempée à la Catherine II : elle a bien pu faire de son favori un premier ministre; elle en eût, parbleu ! fait un Dieu, si le don de la divinité eût été en son pouvoir. Mais la raison d'État

ne s'est jamais, à beaucoup près, élevée jusqu'à sa tête ; et si , comme cela ne manque guère d'arriver , je n'étais pas devenu aussi le favori du roi la reine me sacrifierait au dernier palefrenier de ses écuries pourvu d'une taille de cinq pieds six pouces , avec toutes les proportions qui en garantissent l'avantage... Voulez-vous que je vous parle franchement, citoyen ministre , et vous sentez-vous capable d'une grande résolution...?

— Je vous comprends, prince.

— Eh bien ! citoyen ministre ?

— Me garantissez-vous que nous réussirons ainsi à détourner l'attention de Louise de Parme du fameux subside.

— Vous savez que, chez les dames, il est un genre de convoitise qui ne permet aucune passion rivale.

— Mais cette convoitise , il faut encore qu'elle soit fixée...

— Elle l'est....

— Vraiment ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur :

l'ambassadeur de la république française n'a qu'à vouloir...

— Je veux fermement les quinze millions du régent de Portugal.

Lucien voulait effectivement avec une grande puissance de résolution, car, à cette époque, Louise de Parme atteignait sa quarante-huitième année; et, quoiqu'elle fût encore fort belle, les soupirs qui s'étaient exhalés aux genoux de l'incomparable Récamier subissaient une étrange déviation, toute royale qu'elle était.

Comment don Manuel Godoï s'y prit-il pour conduire le commencement d'une intrigue qu'il ne voulait livrer au diplomate que dégagée des embarras préliminaires? nous l'ignorons; mais ce précédent fut apparemment peu difficile, car il ne se prolongea pas au delà de trois jours. Le quatrième, l'ambassadeur français présenta, dit-on, ses lettres de créance dans le château de Saint-Ildephonse, entre onze heures et minuit. L'heure n'était pas précisément diplomatique; mais l'audience royale ne fut pas donnée dans la salle du trône, et deux jolies caméristes, aux yeux noirs, aux sourcils arqués,

à la mantille transparente , sourirent malignement au ministre républicain , lorsqu'il passa devant elles pour regagner sa voiture... Il était alors quatre heures du matin ; on doit présumer que Louise-Marie-Thérèse de Parme se plaisait à prolonger les conférences politiques.

Selon le rapport de gens qui se disaient bien informés , Lucien Bonaparte n'eut que trois audiences de sa majesté la reine d'Espagne et des Indes ; ce qui suffit pour détourner l'attention de cette princesse des trente millions que les vents du Tage poussaient vers les bords du Mançanarès. Or , le ministre républicain ayant eu moitié de cet énorme capital , il est évident que chacune des audiences qu'il obtint de sa gracieuse majesté lui valut cinq millions..... Un diplomate peut à ce prix donner une certaine extension à ses lettres de créance , même lorsqu'il s'agit de traiter avec une souveraine de quarante-huit ans.

Lorsque le futur prince de Canino revint en France , il fit l'acquisition d'une charmante habitation à Neuilly , dans laquelle il offrit des fêtes délicieuses à la belle compagnie de l'é-

poque. Durant ces réunions, où le Pactole lusitanien coulait à flots pressés, l'ex-ambassadeur, dans une suite d'inattentions étudiées, laissait quelquefois échapper de son sein le portrait de sa royale conquête.... Croyez donc, après cela, aux vertus républicaines de Lucien Bonaparte.

On jouait alors la comédie à Malmaison, ainsi que nous l'a dit madame d'Abrantès dans ses spirituelles révélations; mais le plaisir, au château du premier consul, se faisait grave, et la gravité n'est pas toujours amusante. M. Lucien se piqua-t-il d'avoir mieux compris que son frère les goûts du temps? Il en était bien capable... Toujours est-il constant que, s'inspirant des traditions du petit Trianon, il monta à Neuilly un théâtre où l'art se rapprochait à tel point de la nature, surtout dans le costume, que la plupart des spectatrices n'osaient regarder le spectacle qu'à travers les tiges de leur éventail.

Les principaux acteurs du théâtre de Neuilly étaient madame Élisabeth et Lucien lui-même, et l'on parla long-temps d'une représentation

d'*Alsire*, où , sauf les beaux vers de Voltaire, la sauvagerie américaine avait été conservée dans toute son énergique expression. Zamore-Lucien, en maillot indiscretement révélateur, et Alzire-Élisa, accusant la belle nature féminine jusque dans les plus délicates particularités de ses formes, débitaient leur rôle avec une telle chaleur, avec une telle impétuosité de gestes, que plusieurs dames pudibondes emmenèrent leurs demoiselles au milieu de la pièce, quoique celles-ci affirmassent que c'était bien joli.

Le premier consul, qui avait assisté, avec toute la société de Malmaison, à cette représentation ultra-naturelle, en témoigna son mécontentement à son frère et surtout à sa sœur Élisa. « C'est un scandale, leur dit-il avant de quitter Neuilly : des personnes de ma famille se montrer presque nues sur les planches, et rappeler pour ainsi dire les habitudes de la régence, au moment où je reconstitue la société...! Je ne puis souffrir cela plus long-temps.. Que Lucien coure les rues en pantalon de tricot, et s'attire les éloges des demoiselles du

Palais-Royal sur ses formes d'Apollon , à lui permis ; que madame Élixa se dessine en Vénus du Capitole devant ses glaces, et même qu'elle oublie de se draper en présence des habitués de sa toilette , je le veux bien encore ; mais, morbleu ! j'entends que les miens se respectent en public , afin que le public ne se croie pas dispensé de les respecter... Ainsi , plus de nudités , plus de pièces indécentes , plus de bosquet sombre servant de foyer aux acteurs, et d'où ils n'entendent jamais la réplique indiquant leur entrée... ou je fais enlever les comédiens-amateurs par un détachement de ma garde consulaire , et les envoie terminer la représentation au donjon de Vincennes. »

Le roi Joseph , dans ses communications intimes du Luxembourg , ne racontait pas précisément ainsi les équipées de Lucien ; l'affection fraternelle , qui était vive et sincère dans l'aîné des Bonaparte , gazait un peu tout cela. Cependant , un soir , il rapporta , sans aucune modification , les circonstances de la rupture survenue , en 1803 , entre Napoléon et son frère puîné : nous résumons son récit.

A son retour d'Espagne, Lucien s'était épris d'une dame dont le mari, déjà célèbre dans les fastes culinaires, s'est inscrit depuis parmi les notabilités les plus réelles des temps modernes : celles de la fortune. Cette passion fit beaucoup de bruit ; mais elle fut aussi passagère que vive, et bientôt il ne resta d'un si beau feu que celui des fourneaux du fameux disciple de Comus.... Ce feu-là fut persistant et productif.... Tandis qu'il changeait en lingots d'or soles, turbots, gelinottes, ortolans et vins exquis, Napoléon, devenu empereur, voulait tailler en pleine Europe une jolie monarchie pour le président du 19. brumaire : il lui devait bien cela.

Louis I^{er}, roi d'Étrurie, venait de mourir ; il parut piquant au premier consul de faire épouser la veuve de ce prince à son frère, et de s'allier ainsi avec la maison de Bourbon. Cette princesse offrait le trône de Porsenna au mortel assez avide de souveraine puissance, pour la chercher dans cet héritage, qui par malheur n'était pas à bénéfice d'inventaire.... Lucien renonça à la succession, dont il trouva les charges exorbitantes.

On pouvait effectivement s'effrayer de la condition d'épouser Marie-Louise-Joséphine d'Espagne, reine aussi essentiellement douairière, à vingt-sept ou vingt-huit ans, qu'Athalie pouvait l'être à quatre-vingts.

— Quand on veut faire son chemin, avait dit le premier consul, il ne faut pas s'attacher à ces futiles caprices de coquetterie, auxquels les niais se laissent prendre. J'avoue que la fille de Charles IV n'est pas belle.

— Encore si elle n'était pas laide, répondit Lucien.

— Elle manque d'élégance et de goût.

— Si du moins elle ne manquait pas de propreté.

— Sa taille pourrait avoir plus d'élégance.

— Je le crois parbleu bien ! Marie-Louise-Joséphine est bossue.

— Aussi, mon frère, a-t-elle de l'esprit comme.... une bossue.

— Je vous prie, citoyen consul, de me dire franchement si vous tiendriez à avoir une femme bel-esprit.

— Je te comprends ; mais lorsqu'on gou-

verne, il est toujours facile de reléguer sa femme dans les attributions de son sexe.

— Pas aussi facile que vous le pensez, quand cette femme est fille d'un souverain.

— Allons donc, Lucien, je ne reconnais pas ici ta confiance ordinaire en toi-même..... Ce bon Charles IV serait bien peu de chose parmi les puissances, si ma politique l'abandonnait; et la reine d'Étrurie ne peut pas avoir oublié qu'elle-même n'a régné que sous le bon plaisir de la république française.

— Ou plutôt de son premier magistrat, répondit Lucien en riant....

— Sans doute..... la république française c'est un beau territoire, semé de bois, de vignes, de prairies et de terres labourées...

— Et la république, entendue sous l'acceptation de gouvernement, c'est vous.

— Tu sais bien que la France l'a voulu.

— Assurément, mon frère, la France l'a voulu : vous et moi nous savons que ce vouloir-là lui est venu tout naturellement...

— Ne plaisantez pas, Lucien, et songez plutôt à m'obéir, en épousant la reine d'Étrurie.

— Vous obéir ! Napoléon , le mot est peu fraternel et me paraîtrait fort , même s'il se rapportait aux affaires de l'État... Je n'épouserai pas cette princesse, parce que je ne trouverais point , dans l'existence dépendante que vous me réservez, la compensation du dégoût très-prononcé qu'elle m'inspire.

— Je connais le motif de vos sottes répugnances : depuis les premiers momens de votre veuvage, vous projetez d'épouser madame P***, la femme divorcée d'un négociant tombé en faillite... Un divorce et une banqueroute jetant leur double scandale à travers ma famille..... je ne le souffrirai pas, je vous en avertis....

— Citoyen consul, je ne vous reconnais pas le droit d'annuler mes droits de citoyen... ils sont protégés par la constitution que je vous ai donné le pouvoir d'exécuter....

Napoléon, à ce terrible reproche, lança sur son frère un regard foudroyant ; mais il garda le silence.... puis il reprit , après quelques instans :

— Épouser une femme galante!....

— Au moins, répliqua Lucien, la mienne est-elle jeune et jolie...

Cette allusion, qui réveilla tout à coup d'amers souvenirs dans l'esprit du premier consul, excita au plus haut point sa colère.... Il tenait en ce moment sa montre, et, la précipitant avec furie sur le parquet, il s'écria :

— Puisque tu ne veux rien entendre, je te briserai comme cette montre.

— Oh ! que non , dit Lucien en prenant son chapeau ; puis il sortit sans rien ajouter.

Cependant l'ex-ambassadeur, qui sentait son indépendance solidement assise sur les millions portugais, se disposa à conduire madame P*** à l'autel, malgré la défense du premier consul. Mais il apprit bientôt que tous les officiers d'État civil de Paris avaient reçu l'injonction de refuser leur ministère pour le mariage du sénateur Lucien, et que le clergé des paroisses était menacé de destitution, s'il donnait la bénédiction nuptiale au frère rebelle du premier magistrat de la république. On ne s'avise pas de tout ; le sénateur, informé des précautions anti-matrimoniales prises par son frère, en-

mena sa prétendue à son château de Plessis-Chamant, près de Senlis ; et le curé du lieu prononça le *conjungo*, dont les nouveaux époux allèrent recueillir les suaves avantages sous le ciel de la poétique Italie.

Acheter au prix de l'exil la possession de deux beaux yeux, qui s'étaient exercés aux tendres regards pour d'autres que M. Lucien, c'était avoir fait un marché passablement onéreux... On dit que le président du 19 brumaire s'en repentit un peu lorsque deux ans eurent passé sur sa félicité conjugale : deux ans de délices invariables, cela dissipe les plus beaux rêves de l'amour ; la réflexion vient souvent plus tôt, et l'amour qui réfléchit est bien près de perdre sa dernière illusion.

Lucien Bonaparte en était là, lorsque l'empereur Napoléon, en tournée avec Joséphine dans son royaume d'Italie, consentit à recevoir, en audience secrète, cette brebis éloignée depuis deux ans de la bergerie impériale. C'était dans la ville forte de Mantoue ; six heures sonnaient lorsque le grand maréchal du palais, duc de Frioul, annonça Lucien à l'empereur ; sa majesté

le reçut dans sa chambre à coucher. Les deux frères s'abordèrent par un salut, respectueux d'un côté, froid et réservé de l'autre ; Duroc se retira ; les portes se refermèrent.... On n'a donc pu savoir que par les communications de l'un des deux interlocuteurs les détails de l'entretien de Mantoue : ce fut en effet Napoléon qui les raconta plus tard à Joseph, et c'est par suite des causeries du Luxembourg qu'ils nous sont connus.

— Hé bien , Monsieur , dit l'empereur , êtes-vous enfin décidé à revenir à moi.

— Sire, répondit Lucien, je ne me suis éloigné de Votre Majesté qu'en faisant taire péniblement la plus douce affection de mon cœur ; et ce sentiment , je ne pense pas que vous en ayez douté un seul instant.

— Donnez-moi donc une preuve de votre attachement , en quittant la femme que vous avez prise contre mon gré.

— Quoi ! Votre Majesté , pour laquelle le plus grand grief de cette dame était d'avoir divorcé , me propose aujourd'hui de m'en séparer par un divorce ?

— Quand je vous fais une telle proposition , Monsieur , c'est que je tiens à la main une couronne pour la poser sur votre tête ; et les souverains peuvent se faire un droit de ce qui , pour les autres hommes , est un délit et même un crime.

— Je sais parfaitement , Sire , qu'il est une morale particulière à l'usage des souverains ; mais jamais je n'abandonnerai la mère de mes enfans.

— Vous êtes un insensé ! s'écria Napoléon avec colère.

— Sire , je suis un honnête homme.

— Ainsi , je manque à l'honnêteté en vous proposant de réparer la sottise que vous avez faite.

— Je suis incapable de vouloir faire comprendre rien de semblable à Votre Majesté ; mais la raison d'État , à laquelle vous rendez hommage en me parlant , peut avoir des inspirations que désavoue la vulgaire raison. J'aime ma femme , et je ne la quitterais pas , lors même qu'il s'agirait d'accomplir la destinée d'une nation.

— N'est-ce donc pas cette belle mission que je vous offre ?

— Pas précisément , Sire : Votre Majesté sait que je connais trop bien ses vues politiques pour me dire qu'elle admette des souverains indépendans, sur quelque partie que ce soit du territoire soumis par ses armes, et j'ai peu de goût pour une monarchie de nom.

— Je vous reconnais bien là , Monsieur.... mettant votre fierté à la place de vos devoirs.

— Des devoirs , Sire ! je ne m'en reconnaîtrais envers Votre Majesté qu'autant que j'aurais accepté ses bienfaits, et je les refuse au prix qu'elle y met.

— Fuyez donc, vous n'aurez ni le feu ni l'eau sur les terres où je règne.

— J'espère au moins que ces élémens de vie ne me seront pas refusés dans l'État romain ; car la puissance de Votre Majesté ne s'égarrera pas jusqu'à prescrire au saint-père de refuser l'hospitalité à votre frère.

— Votre politique a de la sagacité , répondit Napoléon avec un sourire amer, si vous pensez

qu'une ville qui fut la reine du monde restera long-temps étrangère à mon empire.

— Pardon, Sire, ma perspicacité était en défaut sur ce point : il est des choses qu'on n'ose soupçonner... De ce nombre était assurément la proscription que Votre Majesté m'annonce aujourd'hui et que je subirai. J'étais venu revoir un frère, poursuivit Lucien, dont les yeux se remplirent de larmes ; mais je vois que les maîtres du monde n'ont que des sujets et point de famille..... Adieu, Napoléon, vous ne me reverrez plus.

A ces mots, le futur prince de Canino sortit précipitamment de la chambre de l'empereur, et quitta Mantoue le soir même.... Napoléon montra une grande tristesse après le départ de son frère ; elle dura plusieurs jours ; mais sa majesté ne parla à personne, pas même à Joséphine, de l'entretien qu'il avait eu avec Lucien.

Lorsque l'État romain dépendit tout-à-fait de l'empire, le frère de l'empereur, contraint de chercher un asile ailleurs, mena long-temps une vie errante et presque aventureuse : si l'on

devait s'en rapporter à quelques écrivains mal informés, il serait entré alors en communication secrète avec les Anglais. Cette assertion est calomnieuse ; jamais Lucien ne fit rien qui pût favoriser les ennemis de son frère. Louis XVIII, dans sa correspondance d'Hartwel, calomnie doublement ce personnage, lorsqu'il dit à peu près : « L'on assure qu'il serait possible de traiter avec Lucien Bonaparte, qui paraît être fort mal avec l'usurpateur.... Mais les coquins de cette espèce savent si bien s'entendre, qu'on ne sait pas à quoi s'en tenir. » On voit que le prétendant traitait fort cavalièrement l'homme qui avait eu l'audace de s'emparer d'un trône qu'il attendait, depuis 16 à 17 ans, la fourchette à la main. En effet, quelle vénération voulez-vous qu'un prince en belles guêtres de velours eût pour cet empereur, toujours crotté jusqu'à l'échine, et qui s'oubliait au point de coucher perpétuellement au bivouac... Fi donc!... Parlez-moi de la manière dont S. M. Louis-Stanislas-Xavier régnait en Angleterre... Savourer de succulens repas, dormir d'un long somme, digérer à loisir dans

un moelleux fauteuil à bras; se tenir la tête et les pieds chauds; avoir toujours le ventre libre, voilà ce qui s'appelle régner par la grace de Dieu, et, s'il convient d'ajouter quelque chose à cela, c'est encore la grace de Dieu qui s'en charge.

Au moment où l'Océan seul opposait une barrière à la puissance de Napoléon, Lucien dut quitter l'Europe; car il ne voulait pas se réfugier parmi les ennemis de la France. Il s'embarqua à Gênes, pour se rendre aux États-Unis d'Amérique. Mais le destin ne lui permit pas de toucher cette terre de la liberté : le vaisseau qui le portait fut capturé par les Anglais; ce frère de l'empereur Napoléon fut conduit, comme prisonnier, en Angleterre. Toutes les biographies rapportent que Lucien resta dans les Iles-Britanniques jusqu'à la paix de 1814; nous croyons pouvoir en douter.

Vers la fin de l'année 1811, madame Cop***, veuve d'un ancien consul anglais en Danemark, partit du nord de l'Écosse, pour aller terminer quelques affaires dans ce royaume. Le bâtiment qu'elle avait frété était une petite

embarcation à peine pontée, sur laquelle les passagers ne pouvaient qu'être fort mal à l'aise. Au moment où l'on mettait sous voile, le capitaine pria madame Cop*** de permettre qu'il reçût à bord un pauvre Italien qui désirait passer dans le nord de l'Europe. La dame anglaise répondit qu'elle ne s'y opposait point ; et soudain elle vit paraître un homme de trente à trente-cinq ans, dont le costume grotesque contrastait singulièrement avec ses traits délicats et distingués. Il portait cette large, courte et grossière houppelande que les marins opposent aux gros temps de mer ; des bas de laine bleue fort épais, sortant d'une chaussure plus épaisse encore, lui couvraient les jambes et une partie des cuisses ; et, sous un bonnet de laine brune, il ne cachait pas entièrement de beaux cheveux à peu près bruns. Ce singulier accoutrement était complété par une énorme cravate rouge, et par des gants de peau de mouton, conservant en dedans la laine de l'animal.

L'inconnu s'avança avec beaucoup d'aisance vers madame Cop***, et la remercia de la bonté qu'elle avait de l'admettre sur son bâti-

ment. Il s'exprimait en anglais avec facilité ; le choix de ses expressions , comme l'élégance de ses manières , acheva de convaincre notre Anglaise que l'inconnu cachait sous son étrange costume quelque officier infidèle à son ban. Mais cet homme était fort poli , et jamais le patriotisme des dames anglaises ne compromet la sûreté d'un cavalier qui se piquait de politesse auprès d'elles... C'est un hommage qui leur est si rarement offert dans leur patrie !

Les traversées dans les mers du Nord , durant l'arrière-saison , ne sont pas des parties de plaisir. Notre passager ne tarda guère à se plaindre d'un voyage qui lui paraissait fort rude, dépourvu de tout ce qui pouvait en adoucir les rigueurs ; il se trouva que son courage était loin d'égaliser celui de la dame anglaise , qui pourtant était habituée aussi aux aisances de la vie. « Voilà, se dit-elle, bien de la mollesse pour un militaire : l'empereur Napoléon n'accoutume pas ordinairement ses officiers à de telles susceptibilités sibaritiques. Celui-ci n'a pas, je crois, couché souvent au bivouac.

La veuve du consul était une femme pleine d'humanité; elle partagea généreusement avec son compagnon de voyage et ses provisions et tout ce qu'elle possédait de ressources contre l'âpreté de la saison, dans ces latitudes septentrionales.

Les bienfaits déterminent la confiance : l'étranger apprit à madame Cop*** qu'il appartenait à la maison militaire de Napoléon ; que des intérêts majeurs l'obligeaient à quitter l'Angleterre pour quelque temps ; mais que bientôt il reprendrait de lui-même sa captivité, quoique, après tout, il eût été pris contre les lois de la guerre.

Notre voyageuse , convaincue maintenant que la grosse houpelande, les bas bleus et le bonnet de laine cachaient quelque général renommé, se hâta de lui offrir tous les services qu'il serait en son pouvoir de lui rendre lorsqu'ils seraient en Danemark, pays où elle avait, disait-elle, conservé de belles connaissances et même de proches parens. L'étranger lui répondit en souriant, mais avec modestie, qu'il la remerciait cordialement ;

qu'une fois à Copenhague, il lui serait facile de se procurer tout ce qui pourrait lui manquer ; mais qu'il verrait avec plaisir sa famille, si elle voulait bien le recevoir sous ses dehors repoussans, auxquels il ne devait pas renoncer.

La fidélité du voyageur à son costume de pêcheur génois parut bien un peu singulière à madame Cop*** ; mais elle ne chercha point à pénétrer les motifs de cette bizarrerie, et se borna à répondre à son compagnon de voyage que, sous quelque habit qu'il se présentât, il serait bien reçu dans sa famille. Du reste, il se montrait fort sensible aux égards de la jeune veuve : car elle était jeune encore, et rarement une femme qui n'a pas quarante ans trouve des ingrats parmi les hommes bien nés.

On arriva à Copenhague ; le voyageur anonyme paya le capitaine, et madame Cop*** put juger, par l'expansif remerciement de ce marin, qu'il était fort satisfait de son passager. Celui-ci accompagna la dame jusqu'au lieu où elle se rendait, se logea dans un hôtel voisin, et lui promit d'avoir l'honneur de la revoir bientôt.

Après les premiers embrassemens, notre veuve annonça à ses parens, qui tenaient un rang assez distingué dans la ville, la prochaine visite d'un homme singulier, mais fort aimable, avec lequel elle venait de faire la traversée. Précisément il passa sous les croisées au moment où madame Cop*** parlait de lui :

— Tenez, tenez, le voici, dit-elle en le montrant à la dame de la maison, à travers les vitres.

— Comment, ma cousine, s'écria l'habitante de Copenhague, ce malotru est le compagnon de voyage dont vous me vantiez tout à l'heure les manières distinguées.

— Je vous l'ai dit, c'est un homme singulier.

— Drôle de singularité, qui consiste à se vêtir en pensionnaire des bagnes...

— Je suis sûre que c'est un déguisement !

— Je le trouve, en tout cas, bien mal choisi... Je vous déclare que nous ne recevrons pas cet homme chez nous.

— Ah ! ma cousine, vous me désobligeriez.

— Tout ce qu'on pourra faire, ce sera de l'introduire dans l'antichambre...

En ce moment, on vint poser deux factionnaires à la porte de l'hôtel où le personnage mystérieux s'était logé; madame Cop*** s'en aperçut, et reprit d'un air triomphant :

— Voyez-vous, ma cousine, ce sont des honneurs rendus à mon étranger!

— En vérité, Madame, répondit la fière Danoise, vos idées se troublent, et je ne sais vraiment que penser.

Un coup de sonnette coupa la parole à cette dame.

— C'est probablement lui, dit madame Cop*** d'un ton piqué; veuillez au moins ne pas faire à cet étranger une impolitesse dont je me trouverais fort offensée.

— Soit, cousine, nous recevrons comme nous le devons votre respectable connaissance; mais je vais appeler mon mari: cet homme me fait peur.

C'était effectivement le voyageur; malgré ce que la dédaigneuse Danoise avait dit, il fut

reçu dans le salon, et même on l'invita à s'asseoir.

— Je n'ai qu'un instant pour vous remercier de vos bontés, Madame, dit-il à sa compagne de voyage; un brick qui fait voile pour Madère lève l'ancre ce soir même, et j'en profite pour me rendre dans le midi de l'Europe. Si jamais vos affaires ou vos plaisirs vous conduisent en France, veuillez vous rappeler le pêcheur auquel vous avez daigné accorder passage sur votre bâtiment; cette circonstance sera connue avant quinze jours à la cour des Tuileries, et je pense que vous y trouverez quelques personnes sensibles à ce que vous avez bien voulu faire pour *le pêcheur*.

— Cet homme est fou, se dirent tout bas les époux Danois...

— Pardon, Madame et Monsieur, reprit l'étranger avec un sourire empreint d'une certaine moquerie; pardon de la liberté que j'ai prise de me présenter chez vous, moi pauvre pêcheur; mais je dois tant de remerciemens à madame Cop***, qu'il m'eût été pénible de partir sans lui réitérer l'expression de ma gra-

titude.... Vous savez, Madame , poursuivit l'inconnu, que je dois, par honneur, retourner en Angleterre; mais, quoiqu'absent depuis long-temps de Paris, je crois y avoir conservé un peu de crédit. Si par hasard vous aviez quelque parent prisonnier de guerre en France, fût-il du grade le plus élevé, écrivez sans hésiter au grand maréchal duc de Frioul, ou au maréchal prince de Neuchâtel, ou bien encore au duc de Feltre, ministre de la guerre, en vous appuyant de la protection *du pêcheur*, et je vous réponds de la réussite.

A ces mots, le voyageur se leva et prit congé, tandis que le couple danois répétait à voix basse :

— Décidément cet homme a perdu l'esprit.

Lorsque le prétendu maniaque fut sorti de la maison, on le suivit des yeux dans la rue, et nos Danois ne furent pas médiocrement surpris en voyant les deux factionnaires placés à la porte de l'hôtel lui présenter les armes. Peu d'instans après, un équipage arriva, l'ambassadeur de France en descendit, et nos observateurs, stupéfiés, le virent se tenir debout et

découvert devant le pêcheur, qui s'entretint pendant un quart-d'heure avec lui. Après cette entrevue, le ministre et le voyageur montèrent en voiture; aussitôt après leur départ, les deux sentinelles furent levées.

— Hé bien, dit madame Cop*** à ses parens, croyez-vous maintenant qu'il faille toujours juger de la condition d'un homme par l'habit qu'il porte?

— Les Français sont diablement bizarres, répondit le Danois d'un air songeur.... Qui diable se serait attendu à trouver un homme marquant sous des haillons.

— Hélas! mon cousin, répliqua l'Anglaise, on trouve si souvent des hommes de rien sous des habits fastueux....

— Ceci m'inquiète un peu : précisément j'ai deux créances au ministère de la guerre de France, pour des fournitures faites aux troupes françaises dans le Holstein....

— Soyez tranquille, mon cousin, je vous recommanderai au ministre, de la part *du pêcheur*.... Ceci avait été prononcé d'un ton passablement sardonique, qui ne put échapper au

couple dédaigneux ; mais c'était de bonne guerre.... on ne laissa rien paraître de l'effet produit par cette petite vengeance.

Dans la soirée, un des employés de l'ambassade de France se présenta, et remit à madame Cop*** une lettre, avec une toute petite boîte de chagrin vert : — « C'est de la part du pêcheur, » dit le Français en riant ; puis il salua avec respect l'Anglaise, s'inclina légèrement à l'intention des époux Danois, et se retira :

Empressée de lire le billet du personnage mystérieux, madame Cop*** l'ouvrit ; il contenait ce peu de mots :

« Madame, je n'oublierai jamais toutes les
« preuves de bienveillance dont vous m'avez
« comblé, pendant la traversée que nous venons
« de faire ensemble ; ce serait avec une bien
« grande joie que je trouverais, en des temps
« moins critiques pour moi, l'occasion de re-
« connaître tant de bontés et d'obligeance.
« Mais quelle que soit ma destinée future, vous
« entendrez bientôt parler de moi.

« Si le témoignage de gratitude que je vous
« fais remettre avait quelque valeur, je me

« garderais bien de vous l'offrir : il est des
« services qu'on n'essaie pas de récompenser.
« Mais daignez, Madame, accepter cette бага-
« telle, comme gage du souvenir ineffaçable
« de votre respectueux serviteur,

« LE PÊCHEUR. »

La veuve du consul ouvrit la petite boîte de chagrin : elle contenait une bague en brillans, du prix de trois à quatre mille francs. A l'aspect de cette *bagatelle*, l'habitant de Copenhague ouvrit de grands yeux et s'écria :

— Vraiment, ma cousine, un pêcheur des mille et une nuits ne ferait pas mieux ; voilà, sur mon ame, un singulier homme.

— Que vous regrettez sans doute d'avoir si mal reçu.

— Parbleu ! ce n'est pas lui, c'est son habit.

— Cela ne me surprend point, cousin : vous avez suivi en cela le train ordinaire du monde, où l'on juge perpétuellement de la valeur de l'homme par celle de sa casaque ; mais vous voyez qu'on peut se tromper.

Vingt-six années ont passé sur cette singulière aventure, et madame Cop***, maintenant retirée en France, ignore encore quel fut, en 1811, son compagnon de traversée. Mais, en nous aidant du signalement que cette dame nous a donné, en rapprochant diverses circonstances : comme le crédit que l'inconnu paraissait avoir à la cour des Tuileries, les honneurs qu'on lui rendait dans un pays allié de la France, le respect que l'ambassadeur de Napoléon lui témoignait ; en se rappelant le silence que l'on garda, même en Angleterre, sur la captivité d'un frère de l'empereur ; enfin, en admettant comme probable l'apparition de ce personnage dans la péninsule ibérique, apparition qui, selon le bruit alors répandu, se rapporterait assez à l'époque du voyage de madame Cop***, on est tenté de croire que l'homme à la grossière houpelande et aux bas bleus n'était autre que Lucien Bonaparte.

Maintenant, comment les Anglais auraient-ils fermé les yeux sur la conduite d'un prisonnier si important, jusqu'au point de favoriser son évasion ? Ceci ne s'explique ni par la né-

gligence ni par la confiance d'une nation qui ne néglige rien, et dont la générosité se répand en paroles beaucoup plus qu'en effets. N'entra-t-il pas, par hasard dans les vues du cabinet britannique, de jeter au milieu des insurgés espagnols un frère de l'empereur que ce souverain avait humilié; et serait-il si invraisemblable de penser que les spéculateurs politiques d'Albion avaient un peu compté sur le ressentiment d'un orgueil irritable et blessé. Qui sait même si Lucien n'avait pas feint de s'ajouter aux obstacles que l'exécution des projets de l'empereur rencontrait en Espagne? ce serait dans ce sens qu'il faudrait expliquer ce que nous avons cité plus haut d'une lettre de Louis XVIII, qui, du reste, se montrait assez peu confiant dans l'assistance de l'ex-sénateur, et le traitait, du fond de son petit castel d'Hartwel, en valet fripon des vieilles comédies, tant un grand par la grace de Dieu se croit supérieur à un grand par décret de la destinée.

Quoi qu'il en soit, Joseph ne parla jamais de cet épisode dans ses causeries du Luxembourg : l'ignorait-il? On peut-en douter; et si

l'on devait ajouter foi à d'autres rapports, qui ne sont pas sans vraisemblance, le voyage un peu détourné de Lucien, auquel, d'après ces dernières versions, les Anglais n'eussent participé en rien, eût été tout naturellement le début d'exécution d'un projet tendant à former deux royaumes de la Péninsule que Joseph et Lucien se fussent partagée en bons frères, en se rendant indépendans de l'empereur.

Nous sommes loin de garantir l'authenticité d'un tel dessein; mais il ne serait peut-être pas moins hasardeux de le nier que de l'affirmer. Ce que nous pouvons donner comme irrécusable, c'est le voyage de l'homme mystérieux qui s'était nommé lui-même *le pêcheur*. Madame Cop*** nous retraçait naguère encore le portrait de ce personnage; et nous pouvons assurer que ce portrait ressemblait beaucoup au Lucien Bonaparte des premières années de l'empire.

La grande péripétie de 1814 vint mettre brusquement un terme à la vie bourgeoise que l'ex-roi des Espagnes menait au Luxembourg. Nous disons l'ex-roi, parce que Ferdinand VII

était retourné à Madrid avec un passeport de souverain , signé Napoléon ; et rien au monde n'est dérisoire comme cette prétendue indélébilité du titre monarchique, appliquée au monarque sans États.

L'empereur , en partant pour défendre pied à pied le sol de la France , envahi déjà , sur plusieurs points , par les troupes de la coalition , laissa à son frère les rênes de l'empire , avec le titre de lieutenant-général. Ce fut un terrible fardeau ! Joseph ne tarda pas à reconnaître que , non seulement il avait à maintenir les institutions existantes et à préparer la défense de Paris , mais qu'il devait se tenir en garde contre les trahisons qui croisaient incessamment leurs traînes autour de lui. Napoléon , sans soupçonner encore qu'on osât conspirer contre lui , avait dit à son frère : « Si les évé-
« nemens de la guerre interceptaient toute
« communication avec le quartier-général ,
« vous feriez partir de Paris l'impératrice et le
« roi de Rome ; vous vous rendriez avec eux
« sur la Loire ; vous dirigeriez aussi sur le
« même point les grands dignitaires , les mi-

« nistres, les grands officiers du sénat, du « corps-législatif et du conseil d'État. » Cette dernière précaution prouvait que Napoléon connaissait bien les hommes de son temps, et qu'il appréciait à sa juste valeur leur fidélité.

L'empereur était à peine parti, que Joseph reconnut toute la justesse de ses prévisions : chaque matin il eut à subir, au Luxembourg, les insinuations, encore détournées, de certains personnages qui, en lui peignant les dangers de la patrie, l'invitaient à lui donner des garanties pour le cas où l'empereur succomberait, dans la lutte inégale où il se trouvait engagé. Bientôt les invitations devinrent plus explicites : plusieurs membres du sénat é mirent ouvertement l'opinion de proclamer Napoléon II, sous la régence de l'impératrice, et de consacrer, par un sénatus-consulte, la lieutenance de Joseph.

Ce que ces sénateurs ne dirent point au lieutenant de Napoléon, c'est que d'autres membres de leur corps envoyaient alors des députés au prince royal de Suède, resté avec ses Suédois hors du territoire de l'ancienne

France, pour l'inviter à marcher rapidement sur Paris, en lui faisant comprendre que la couronne impériale serait une conquête facile. Telle était la gratitude de ces hommes que l'empereur avait gorgés de richesses, comblés de dignités : ils avaient été élevés jusqu'au faite des grandeurs ; mais leurs âmes étaient restées en bas.

Joseph ne fit pas connaître à l'empereur les turpitudes parvenues à sa connaissance ; mais, convaincu qu'elles ne s'arrêteraient point, si la fortune continuait d'être contraire à ce souverain, il le conjura de faire la paix. On sait comment Napoléon eut égard à cette pressante invitation : L'ex-roi des Espagnes ne put lui-même se faire illusion sur l'inutilité de ses conseils, lorsqu'il reçut la lettre suivante, datée de Reims, le 16 mars :

« Conformément aux instructions verbales
« que je vous ai données et à l'esprit de toutes
« mes lettres, vous ne devez pas permettre
« que, dans aucun cas, l'impératrice et le roi
« de Rome tombent entre les mains de l'enne-
« mi. Je vais manœuvrer de manière qu'il se-

« rait possible que vous fussiez plusieurs jours
« sans avoir de mes nouvelles; si l'ennemi s'a-
« vance sur Paris avec des forces telles que
« toute résistance devienne impossible , faites
« partir , dans la direction que je vous ai indi-
« quée verbalement , la régente , mon fils et
« toutes les personnes que je vous ai dési-
« gnées. Ne quittez pas mon fils , et rappelez-
« vous que je préférerais le savoir dans la Seine ,
« plutôt que dans les mains des ennemis de la
« France : le sort d'Astyanax , prisonnier des
« Grecs , m'a toujours paru le sort le plus mal-
« heureux de l'histoire.

« Votre affectionné frère ,

« NAPOLEON. »

Joseph était très-loin de partager l'avis de Napoléon , quant au départ de l'impératrice et du roi de Rome ; il avait pénétré l'arrière-pensée de certains grands dignitaires qui , s'appuyant de la volonté de l'empereur , pressaient Marie-Louise d'abandonner la capitale , même avant qu'aucun danger pressant ne se prononcât.

Ils savaient, ces conseillers prudents, que, dans la situation actuelle des esprits, il serait aisé de persuader aux Parisiens que le trône impérial était exclusivement l'assemblage de bois, de velours et d'or placé dans une salle des Tuileries, et que la vacance de ce fauteuil serait considérée comme celle du trône. Nous devons ajouter que la régente, malgré l'ordre exprès de l'empereur, refusa long-temps de partir : elle comprenait mieux que son époux les suites probables de ce départ ; elle déclara même, dans le conseil, que, si l'ennemi paraissait sous les murs de Paris, elle se rendrait à l'Hôtel-de-Ville avec son fils, se mettrait sous la sauve-garde des magistrats municipaux, et prendrait sur elle, auprès de l'empereur, la responsabilité de cet acte de désobéissance.

Cependant, à la fin de mars, les ministres, les grands dignitaires et les présidens de sections du conseil d'État furent réunis. Dans cette assemblée, composée de 22 membres, on plaça la lettre de l'empereur sur le bureau : ce fut l'unique document sur lequel on délibéra.... Après une longue et molle discussion, complè-

tement étrangère à l'intérêt comme à la gloire du trône ; il ne fut agité qu'un point : *Est-il temps de partir...* Enfin, et malgré la vive opposition de Marie-Louise, on décida que le cas prévu par sa majesté était celui du moment présent ; qu'il valait mieux laisser Paris à ses autorités et à ses forces particulières, que de compromettre le sort de l'empereur, et, par cela même, celui de l'empire tout entier.

« Vous les compromettez l'un et l'autre bien plus sûrement, répondit l'impératrice. C'est aussi mon avis, ajouta Joseph ; mais nous sommes forcés d'obéir. Néanmoins, continua ce prince, je prendrai sur moi de rester à Paris, de ma personne, jusqu'à ce qu'on sache quels ennemis s'avancent vers les murs de cette capitale ; et si l'on doit combattre, ma qualité de commandant supérieur des forces militaires me fait un devoir de ne quitter le champ de bataille qu'au moment où la victoire m'échappera... si tant est que Paris doive succomber. Messieurs les ministres de la guerre et de l'administration de la guerre, je vous ordonne, au nom de l'empereur, de rester avec moi ;

nous ne rejoindrons l'impératrice qu'à la dernière extrémité. »

Ainsi se passèrent les dernières délibérations du conseil de régence, sans que Joseph en partageât l'esprit. Ce Bonaparte, dont la bravoure personnelle, si calomniée dans cette circonstance, ne mérita jamais d'être soupçonnée, voulait rester debout sur la première marche du trône où sa belle-sœur était assise, comme régente. L'impératrice avait pris une résolution conforme; elle paraissait décidée à la maintenir : c'est une justice que nous aimons à lui rendre, et la conduite qu'elle a tenue depuis a besoin de cette compensation. Si l'un et l'autre eussent su prononcer un *nous le voulons* énergique devant des hommes qui, pour la plupart, se fussent montrés timides comme tous les traîtres qui craignent d'être pénétrés, la dynastie napoléonienne était sauvée. L'histoire offre peu d'exemples de trônes abattus par des vainqueurs sous les rois décidés à s'y maintenir avec fermeté..... Marie-Louise partit avec le prince héréditaire; et l'on se souvient que le principal argument du

mobile Talleyrand fut le *délaissement du trône*.

Dans ces derniers momens d'agonie de l'empire , le Luxembourg avait repris l'aspect d'une cour , mais d'une cour guerrière. Des officiers de toute armé y affluaient , et s'empressaient d'offrir leur dévouement au frère de l'empereur. Les événemens marchaient trop vite et les circonstances devenaient trop graves , trop impérieuses , pour que Joseph eût le temps de former avec réflexion son état-major. Personne , d'ailleurs , ne songea , dans cette situation extrême , à vérifier ni les services ni les grades de ces empressés serviteurs. De sorte que l'on vit parmi eux bon nombre de héros-amateurs qui , purement et simplement , s'étaient créés capitaines et même chefs d'escadron par décret de leur propre volonté. Les Bourbons arrivèrent , et , dans le commerce de grades et de croix qui se fit rue Saint-Dominique , pendant trois ou quatre mois , ces messieurs se trouvèrent investis *légalement* des emplois dont ils s'étaient gratifiés quelques jours avant l'entrée des alliés à Paris. Nous connaissons un officier , placé haut maintenant , qui , du grade de maréchal-

des-logis, parvint, d'un bond, à celui de chef d'escadron.... Du reste, ce fut peut-être la seule circonstance où l'on pêcha des épau-
lettes dans l'eau trouble des subversions po-
litiques.... On les avait acquises vite pendant
les guerres de la république; mais qui osera
nier qu'elles eussent été méritées?

VIII.

DÉMEMBREMENT DE LA COUR IMPÉRIALE.

DEPUIS le milieu de mars 1814, le canon des batailles se faisait entendre à Paris, tantôt prochain, puissant, bondissant de colline en colline; tantôt lointain et comme emporté dans une fuite rapide. Mais, vers la fin du mois, les terribles détonations ne s'éloignaient plus; il fallut reconnaître que les armées ennemies, s'étendant, en demi-cercle, de l'est du dé-

partement de Seine-et-Marne à l'ouest du département de Seine-et-Oise, se resserraient incessamment au nord de la capitale. Les esprits confians dans la fortune de Napoléon ne s'alarmèrent point encore; l'empereur avait dit à son frère Joseph : « Si vous êtes attaqué, défendez Paris jusqu'à la dernière extrémité; qu'on renouvelle les barricades de la Fronde; faites créneler les maisons; ordonnez que l'on coupe les ponts extérieurs de la Seine et de la Marne, dont vous aurez fait enlever les bateaux.... Ainsi, vous serez en mesure de résister quelques jours : j'aurai le temps d'arriver, quelque part où je me trouve.... Alors, je changerai la face du drame, et j'amènerai un dénouement auquel les souverains alliés ne s'attendent pas..... Ni Alexandre ni Frédéric-Guillaume ne retourneront chez eux.... Mais, pour Dieu, tenez quelques jours. »

Jamais peut-être l'empereur n'avait conçu un plus beau plan stratégique que celui dont il commença l'exécution en marchant sur Vitry-le-Français, pour tourner la grande armée combinée; tandis que, sans places fortes, sans ré-

serve, sans grosse artillerie, sans approvisionnements extraordinaires de munitions, elle s'avancait imprudemment vers la Seine; laissant derrière elle une triple ligne de forteresses occupée par des garnisons françaises, que l'empereur pouvait rallier, s'il eût eu le temps d'atteindre seulement la rive du Rhin. Ce n'étaient ni les obstacles ni les résistances que Napoléon devait craindre dans cette circonstance : la coalition ne lui opposait, derrière sa ligne d'opérations, que des corps incapables de soutenir le choc de ces troupes d'élite, à la tête desquelles marchait le monarque français. Ici, toutes les chances de succès se réunissaient dans un calcul précis du temps : l'empereur ne voulait ni parc d'artillerie, ni bataillons, ni escadrons en sus des braves qu'il commandait; il ne lui fallait qu'un renfort de temps. D'autres, dans une situation semblable, eussent appelé de leurs vœux soixante mille hommes; à lui, soixante heures devaient suffire.... Par malheur, ce grand capitaine ne devait pas être le seul dispensateur de cette fugitive réserve; il avait dit : Que Paris tienne trois jours, et

la France est sauvée; mais l'empereur comptait trop sur le dévouement de proclamation que les grands corps de l'État lui avaient fait entendre avant son départ des Tuileries; il prenait, hélas! au sérieux la promesse qu'avaient faite les sénateurs *de combattre entre les tombeaux de leurs pères et les berceaux de leurs enfans.*

Les courtisans des Tuileries avaient mieux interprété cet élan d'amplification classique: ils savaient que les pères conscrits de la France laissaient volontiers mourir les principes et même les gouvernemens, plutôt que de risquer un cheveu de leur tête vénérable, et qu'il fallait comprendre ainsi la phrase héroïque de leurs orateurs: « Nous fuirons entre les tombeaux de nos pères, emportant les berceaux de nos enfans. » En conséquence de cette logique appréciation, la cour impériale se dissolvait tout doucement; chaque coup de canon qu'on entendait, le soir, semblait éteindre une des lumières qui brillaient naguère à la double façade du palais. Le jour, les salons devenaient presque déserts; on remarquait de larges brèches

dans les rangs du service d'honneur : on ne se fait pas d'idée combien de chambellans, depuis une quinzaine de jours, avaient été atteints ou d'affections goutteuses, ou de rhumatismes aigus ; combien de dames du palais souffraient de la migraine ou des maux de nerfs. « Ce que c'est que les grands dont la fortune baisse », disait un vaudevilliste, qui devisait avec ses joyeux confrères, sur la désertion progressive des chambellans, « les officiers rouges sont aussi rares maintenant au château que les écrevisses dans une tourte de vingt sous. »

Ce fut bien pis lorsqu'il fut décidé que l'impératrice Marie-Louise quitterait la capitale et transporterait sa cour d'abord à Chartres, puis à Blois. Les angines, les pleurésies, les gastrites, les grossesses souffreteuses, les complexions trop délicates pour supporter un voyage, fondirent sur le service d'honneur, et réduisirent tous les dévouemens *au douloureux regret* de ne pouvoir accompagner sa majesté... « ...Cela devait être, dit à cette occasion un serviteur plus fidèle de la dynastie napoléonienne : le palais des souverains heu-

reux est un temple ; mais si la fortune les abandonne , ce n'est bientôt plus qu'un hôpital. »

Cependant , lorsque les grands partent , il se trouve toujours des gens disposés à partir avec eux , si ces derniers n'ont rien à gagner en restant : c'est assez généralement à ce motif qu'il faut attribuer les dévouemens qui persistent sans espoir de récompense , et l'on s'en fait alors un mérite , faute de pouvoir en faire encore un profit. L'on vit donc , durant les trois derniers jours de mars , un mouvement général dans la cour et dans le château des Tuileries : on chargeait des malles , des vaches , et surtout des cartons sur les voitures de voyage. A chaque instant , le postillon à la veste verte , garnie d'une myriade de boutons , faisait claquer son fouet sous les guichets , en amenant le maigre attelage de poste ; tandis que de nombreux valets , chargés comme des abeilles , traversaient en tous sens le Carrousel. Dans les cuisines souterraines , l'active prévoyance des voyageurs faisait emballer jambons , volailles froides et pâtés , sans oublier les vins délicats tirés des caves du château.

Enfin, sous la longue toiture d'ardoise, les demoiselles de l'impératrice recevaient, ici les adieux de l'amitié, là les adieux plus expansifs de l'amour; et, dans l'étage inférieur, les sonnettes étaient perpétuellement agitées; les pas de la livrée retentissaient sans cesse sur le parquet.

Le 30 au matin, lorsque, des hauteurs de Montmartre on aperçut les légions ennemies, noirçissant la plaine de Saint-Denis, la cour avait quitté les Tuileries : un morne silence régnait dans le château, naguère encombré d'une foule brillante et parfumée. Plus de cheminées aux riches sculptures expirant la fumée en flocons légers; plus de drapeau tricolore flottant sur le pavillon de l'Horloge; plus de voitures armoriées se rangeant en files redoublées dans la vaste cour; plus de coursiers aux harnachemens dorés piaffant sur le seuil du palais.

Et, quand la nuit fut venue, qu'ils étaient sombres et tristes ces appartemens, la veille encore étincelans des reflets de mille facettes de cristal; combien leur immense solitude eût

fait rêver l'observateur ! Le tout offre l'image du délaissement et de l'abandon : Voici le cabinet d'où Napoléon régna sur le monde ; son fauteuil est poudreux , l'encre est tarie dans son encrier d'or. Voyez-vous cette couche aux opulentes draperies ? Là naquit le premier rejeton d'une race héroïque : pauvre tige livrée bientôt au vent de l'adversité, et qui devait mourir captive sous un ciel étranger. Regardez la toilette qu'en des temps plus heureux les magistrats de Paris offrirent à Marie-Louise : cette glace réfléchit l'azur de ses yeux ; elle reproduisit des charmes que le maître du monde admirait seul alors, et qui depuis sont devenus beaucoup plus ambitieux d'éloges.

Après avoir monté ce petit escalier noir, pénétrez dans ces chambres restées ouvertes : ce sont celles des gentilles lectrices, des caméristes peu farouches... Ah ! s'ils parlaient ces lambris, ces canapés, ces couchettes, ces oreillers que foula plus d'une tête remplie de voluptueuses rêveries, que de piquantes révélations ils feraient.

Mais personne, durant la nuit du 30 mars, ne

songeait à faire aux Tuileries l'investigation qui eût révélé tout cela. L'armée française, triste et silencieuse, traversait Paris sans tambours, pour sortir de cette ville par les barrières du sud, aux termes de la capitulation qu'on venait de signer. On n'entendait dans les rues que le pas d'ordonnance des troupes, et le cliquetis des armes vacillantes, que le bras fatigué du soldat ne pouvait plus soutenir. Cà et là une dame parisienne accompagnait un brancard sur lequel on portait son mari, blessé sous l'uniforme de garde national. Ailleurs, le pauvre soldat de la ligne, couché sur le pavé qu'il teignait de son sang, attendait que les infirmiers de l'armée vinssent l'enlever pour le conduire à l'hôpital ; tandis que le cavalier, dont la tête était ouverte ou la mâchoire fracturée, chancelait sur son cheval, en s'efforçant de gagner la plus prochaine ambulance.

On avait aperçu dans la journée les gracieuses troupes légères du Don et de l'Ukraine, et cette vue n'autorisait pas une grande sécurité pour le moment de l'entrée des alliés. Ici le citadin enfouissait dans sa cave diamans, bijoux, ar-

genterie, espèces monnayées ; là le mari jaloux de l'exclusion en fait de propriété conjugale , reléguait sa jeune femme dans une cachette, pratiquée exprès pour la dérober aux convoitises du vainqueur, en la munissant de conserves pectorales, afin qu'il ne lui prît point envie de tousser. On a prétendu, pourtant, que plusieurs de ces belles recluses toussèrent : il faut croire qu'il y avait alors à Paris des rhumes obstinés.

Pendant que tout cela se passait, le palais des Tuileries n'était guère habité que par quelques employés subalternes... Un vieux concierge, qui avait vu se succéder, dans ce palais, Louis XVI, la convention nationale, le conseil des anciens, les consuls et l'empereur, raconta, vers le commencement de la restauration, que, parcourant l'intérieur du château, dans la nuit du 30 au 31 mars, afin de s'assurer que tous les feux étaient bien éteints, il avait entendu, en traversant l'immense salle des maréchaux, des éclats de rire sardoniques ; et qu'ayant alors levé les yeux, il avait aperçu le petit homme rouge, cet hôte mysté-

rieux des Tuileries, qui, disait-il, ne manqua jamais de se montrer, depuis 1792, pour annoncer la chute des dynasties ou des gouvernemens. L'honnête gardien ajoutait que ce lutin lui avait dit : « Maître, le tour de l'empereur Napoléon est venu ; dans cinq jours il aura cessé de régner.... Il ressaisira son sceptre ; mais... » Un nouvel éclat de rire moqueur rendit incomplète cette dernière phrase, et le vieux concierge entendit un moment comme le bruit de deux grandes ailes... puis il ne vit et n'entendit plus rien... Ce bon homme a soutenu jusqu'à sa mort que tout ceci était d'une incontestable réalité.

Ce furent les nouveaux habitans des Tuileries qui révélèrent, après leur installation, tout ce qu'on avait abandonné de pittoresque dans les grands et les petits appartemens du château. Ils remarquèrent, entre autres choses, qu'une notable quantité de lettres déchirées, qu'on ne s'était pas donné le temps de brûler, avaient été trouvées dans les logemens des étages supérieurs. Quoique les familiers de la légitimité fussent en général dévôts, peut-être même parce

qu'ils l'étaient, leur curiosité s'exerça, particulièrement dans les chambres des demoiselles, à réunir les parcelles éparses de cette correspondance ; mais l'établissement intégral de ce singulier casse-tête n'ayant pas été possible, on se vit contraint de suppléer, par des suppositions, d'ailleurs très-probables, au décousu des mots *foi*, *cœur*, *tendresse*, *fidélité*, *trahison*, *inconstance*, *rival*, *perfidie*.... Ces quatre derniers mots étaient surtout répétés sur les petits fragmens de papier : ce qui pouvait bien prouver qu'avec les demoiselles du palais impérial aussi, les absens avaient tort.

Le comte d'Artois, arrivé le 12 avril, et ses deux fils, qui firent leur entrée à Paris peu de jours après lui, n'eurent d'abord aux Tuileries qu'une sorte de campement, au milieu des cohortes de l'émigration, que toutes les diligences voiluraient vers la capitale. Militaires d'ancien régime, évêques *in partibus*, vieux robins, moines et abbés, femmes galantes jouant la dévotion, se précipitèrent dans le château comme une nuée de sauterelles, et s'y

casernèrent sans façon, en attendant que les Bourbons eussent pourvu autrement à leur logement et à leur subsistance. A peine, au milieu de ce casernement bizarre, les princes purent-ils conserver quelques chambres pour se loger....

Et les solliciteurs donc, comme ils affluaient au palais ! Indépendamment des émigrés rentrés, pas une gentilhommière de l'Anjou, de la Bretagne, du Poitou, de l'Angoumois ou du Maine, qui ne fournît un prétendant aux emplois et dignités de la monarchie bourbonnienne. Mais c'étaient surtout les titulaires déshabillés du service impérial qu'il fallait observer : personne, à les entendre, n'avait mieux mérité d'appartenir à la maison royale. Les uns prétendaient qu'ayant subi dix années d'angoisses auprès de ces *gens-là*, on leur devait, à titre de dédommagement, les premières places qui seraient créées à la cour de *nos bons princes*. D'autres raisonnaient différemment : chambellans, écuyers ou dames du palais sous l'empire, rien ne leur paraissait plus naturel que de conserver leurs fonctions ; ils se

considéraient comme des dépendances obligées de la liste civile; comme des parties essentielles du mobilier que les souverains sortans eussent fait mettre sur l'inventaire du palais, s'ils avaient eu le temps d'en dresser un. Ou plutôt ces dames et ces messieurs ne faisaient aucune difficulté de se comparer eux-mêmes à ces animaux domestiques qu'adoptent volontiers les nouveaux locataires, en prenant possession d'un domicile.

Ceci n'empêchait point les aspirans de se déchaîner contre *cet homme*, qui avait été assez osé pour attacher leur grandeur à son abjecte souveraineté, et avait poussé l'audace jusqu'à payer leurs dettes, jusqu'à leur donner de gros traitemens. Ces déclamations furibondes déplaisaient fortement à l'empereur Alexandre :
« Je n'aime point le faubourg Saint-Germain,
« disait-il, et les dames de ce quartier ne feront
« pas ma conquête... Ce sont autant d'éner-
« gumènes qui, au lieu de jouir du triomphe
« que nous leuravons procuré, ne songent qu'à
« écraser ceux qu'elles appellent leurs enne-
« mis, en commençant encore par les personnes

« qui les ont protégées long-temps. Ces femmes-
« là me fatiguent par leur exaspération : les
« graces du faubourg Saint-Germain ressem-
« blent aux furies. »

Tous les satellites de la puissance impériale ne se montrèrent pas aussi virulens dans leur apostasie; mais presque tous firent une conversion non moins rapide, non moins complète.... Un poète, dont les inspirations napoléoniennes avaient été chantées sur tous les théâtres, dans toutes les places publiques, au moment où l'empereur confiait à la garde nationale la défense de sa capitale, de sa femme, de son fils, s'était écrié :

Gardons-nous bien, que ce cri nous rallie !
Toi, dont l'honneur est le suprême bien,
Vois les fureurs d'une horde ennemie ;
Et de son joug si tu crains l'infamie,
Garde-toi bien.

Garde-le bien, l'enfant dont la puissance
A nos enfans doit servir de soutien ;
Repose en paix, noble espoir de la France,
Et nous, amis, dans l'ombre et le silence,
Gardons-le bien.

L'air vibrait encore de cette noble profession de dévouement, lorsque le même poète fit chanter :

Vive Henri quatre !
J'ons forcé le château,
Du diable à quatre.

.

D'où le troubadour-Janus de 1814 conclut, avec un candide abandon, qu'en *gardant bien*, dans l'ombre et le silence, l'enfant-roi confié à sa foi, il avait pu, sans le moindre scupule, *forcer le château* de l'empereur, à la plus grande gloire de Henri IV et de ses descendants. Voilà de ces choses que Bridoison refuserait de se dire à lui-même.... Mais voici bien une autre affaire, vraiment ! Ce chantre de Napoléon, de Marie-Louise, du noble espoir de la France, ne vint-il pas nous raconter ceci, dans une des premières matinées de la restauration :

Soupirant la nuit, le jour,
De son roi pleurant l'absence,
Il chantait, le troubadour ,
Pour refrain de sa romance ,
Vivre loin de ses amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours.

C'était fort touchant, sans doute; cependant, lorsque le troubadour eut cessé de pleurer l'absence de *ses amours*, il fut assez mal récompensé de sa tendresse, et, comme tous les soupirans délaissés, il se vengea de l'inhumaine majesté dans le *Nain jaune et le Miroir*.

Toute la famille de Napoléon avait pris sa volée, dans les derniers jours de mars, ainsi qu'une compagnie de perdrix que le chasseur a dépistée. Seules, l'impératrice Joséphine et sa fille étaient restées, sous la protection de l'empereur Alexandre, l'une à la Malmaison, l'autre dans son hôtel de la rue de Provence. Le séjour de ces deux princesses sur un foyer de sales et hideuses métamorphoses dut leur faire passer des instans bien cruels : souvent, depuis, l'excellente Hortense s'est repentie d'avoir pris ce parti.... Nous ne rapporterons point ici les détails, maintenant bien connus, de l'horrible mission de Maubreuil : la restauration est jugée et punie ; on ne doit pas ajouter au châ-timent qu'elle subit. Voici quelques faits, peu importants par eux-mêmes, et qui pourtant résument parfaitement l'esprit et les intentions

que les princes légitimes rapportaient au milieu d'un peuple qui, dans l'espace de 25 ans, avait vécu trois siècles.

La duchesse d'Angoulême se promenait, le lendemain de son installation aux Tuileries, dans les magnifiques appartemens où l'empereur avait dépensé plusieurs millions. Peut-être affectait-elle d'abaisser un regard dédaigneux sur le plus beau mobilier qui jamais eût décoré un palais ; et, pour corroborer encore ce mépris des magnificences impériales, la jeune princesse de Léon, qui se tenait près de son altesse royale, se prit à dire : « Comment a-t-on laissé exister aux plafonds de cette demeure royale, ces ignobles aigles ? ne devait-on pas faire disparaître toutes *ces indignités* avant l'arrivée de nos princes chéris.... » Peut-être madame d'Angoulême trouva-t-elle cette remarque trop plate pour y répondre : il n'eût pas été politique de la contredire ; l'approuver e'eût été en partager la misérable responsabilité.

Tout à coup la duchesse demanda à l'employé du château qui la conduisait, ce qu'on avait

fait de son *forté* (dénomination de 1788). L'homme interpellé se fit répéter deux fois cette question : l'instrument réclamé était une mauvaise épinette criarde, qu'un brocanteur n'eût pas achetée cinquante francs... Forcé cependant de répondre, le conducteur de madame dit qu'il ignorait ce qu'était devenu l'instrument dont son altesse avait conservé le souvenir ; mais qu'elle trouverait au château plusieurs pianos d'une qualité parfaite... La duchesse accueillit cette communication par un sourire sceptique : les perfectionnemens obtenus sous le régime impérial ne pouvaient être de bon aloi.

On conçoit que des princes long-temps éloignés de leur pays, tiennent à retrouver, dans le palais où s'écoula leur première jeunesse, les objets qui leur servirent alors ; mais était-ce bien le motif qui porta la princesse à réclamer son épinette ? On en pourra juger par analogie. Lorsque le roi et sa nièce passèrent à Amiens, un ancien conservateur du mobilier de la couronne, M. Bonnefoi Ducharmel, retiré dans une terre, du côté de Roman, traversa monts et

vaux pour apporter au roi une jolie petite chiffonnière ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette. L'auguste auteur de la charte reconnut l'empressé vieillard et l'accueillit , comme on va le voir, avec ce charmant abandon qui distingua toujours les Bourbons.

— Comment, papa Bonnefoi, vous n'êtes pas mort !..

— Je m'en félicite aujourd'hui, Sire, puisque j'ai le bonheur de revoir Votre Majesté.

— Hé bien, qu'est-ce que vous avez fait depuis vingt-trois ans , papa Bonnefoi ?

— Sire, j'ai attendu.

— Et, en attendant, vous vous êtes fait créer baron par Bonaparte...

M. Bonnefoi ne croyait pas Louis XVIII si bien informé ; il ne savait plus comment arriver à la présentation de sa chiffonnière : le baron de l'empire embarrassait singulièrement l'ancien employé des maisons royales... Ce fut madame la duchesse d'Angoulême qui, ayant vu le petit chef-d'œuvre de marquetterie , qu'un domestique venait d'apporter , demanda ce que c'était.

— Madame, répondit le vieillard, c'est un meuble qui appartient à la reine, votre auguste mère ; je l'ai conservé pieusement depuis 1792 , et je l'apporte aux illustres héritiers de l'infortunée princesse. (Larmes obligées.)

— Ah ! que vous êtes bon, M. Bonnefoi... répondit son altesse royale ; mais cela a dû vous causer beaucoup d'embarras.

— Je ne m'en suis pas aperçu, Madame, répliqua le vieux courtisan, qui dut se dire tout bas : Si nos princes ont appris quelque chose à l'étranger, ce n'est pas à être adroits.

Vint ensuite une enfilade de ces lieux communs d'affabilité royale, dont les rois de vieille race savent au besoin fleurir le néant de leur pensée ; le baron Bonnefoi retourna chez lui, enchanté de nos princes légitimes et de l'accueil qu'ils lui avaient fait.

On nous a assuré que la chiffonnière ayant appartenu à Marie-Antoinette, était restée à Amiens... Si cet oubli n'est pas vrai, il est au moins vraisemblable ; car voici un fait analogue dont nous pouvons garantir l'authenticité. Un statuaire de la vieille école, M. De-

seine, nous a-t-on dit, avait exécuté autrefois le buste du jeune dauphin, appelé depuis Louis XVII. Au retour des parens de ce royal enfant, l'artiste s'empressa de porter aux Tuileries le marbre dont il était l'auteur, après avoir obtenu une audience de son altesse royale, la duchesse d'Angoulême. Le croira-t-on ? son hommage ne fut point accepté.

— Merci, Monsieur, répondit la princesse de sa voix peu féminine, nous avons déjà trois ou quatre portraits semblables.

— Ils ne sont pas faits d'après nature, Madame ; je suis le seul artiste qui ait, dans le temps, obtenu des séances.

— Je vous dis, Monsieur, que nous possédons déjà le buste de mon frère.... vous pouvez faire remporter le vôtre.

— J'obéis, Madame...

Peu de temps après, l'effigie du fils de Louis XVI fut vendue aux enchères, à l'hôtel de Bullion.

Si madame la duchesse d'Angoulême tenait peu aux objets qui pouvaient lui rappeler les princes de sa famille, elle se montrait fort

attachée aux usages de l'ancien régime. Nous pouvons affirmer que son altesse royale agita , en 1814 , la question de rétablir l'ancien costume de la cour de Versailles, pour les présentations , et qu'elle proposa sérieusement de restaurer l'usage des paniers.... Mais, quoique la courtoisie soit douée de l'esprit le plus ductile, les dames du noble faubourg s'insurgèrent, aussi respectueusement que possible, contre l'idée d'une telle mascarade , et la princesse vit bien que la coquetterie ne voulait faire du dévouement monarchique que sauf son bon plaisir... Cette fille de France n'en fut pas plus disposée, pour cela, à renoncer aux projets de civilisation rétrograde que les Bourbons rapportaient de l'exil. Le ministre Nesselrode , homme d'expérience et de tact, résumait ainsi l'esprit de ces princes : « On dirait qu'ils re-
« viennent tous de l'autre monde; je crois, en
« vérité, qu'ils sont surpris de trouver grandis
« les enfans qu'ils ont laissés à la mamelle. Ils
« ne veulent entendre parler de rien de nou-
« veau : les titres d'empereur, d'impératrice ,
« de roi, de reine , pour des gens qui ne sont

« pas de leur souche, leur paraissent du grec :
« le mot progrès est étranger à leur vocabu-
« laire; enfin, en toute chose, ils soudent 1814
« à 1789. »

La duchesse d'Angoulême, plus que les autres princes, émettait ces idées vieilles, sans contrainte et sans déguisement; plus qu'eux elle biffait résolument 25 années de notre histoire. Dans un grand dîner des Tuileries, auquel assistaient tous les souverains et princes de la coalition, son altesse, en montrant du doigt le grand duc de Bade au prince royal de Bavière, son voisin, lui dit : « N'est-ce pas là le prince qui a épousé une de *ces* princesses de Buonaparte... Quelle faiblesse de s'être allié à *cet homme*.... » Or, le voisin auquel Madame parlait ainsi n'était pas moins allié à cet homme-là que le grand duc de Bade; et l'empereur d'Autriche, qui venait d'entendre la remarque, avait pu aussi se l'appliquer.... Il faut convenir que Louis XVIII dissimulait mieux sa secrète pensée : non seulement il désapprouvait les boutades quelque peu cyniques de sa nièce, mais il faisait, comme on dit,

patte de velours aux renégats de l'empire, et même à ses partisans.... Plus tard les griffes se firent sentir cruellement.

Ce ne fut pas très-volontiers que Louis XVIII accorda à la reine Hortense le titre de duchesse de Saint-Leu : on peut même dire qu'il se vit réduit à le lui laisser prendre. Cette princesse, qui jamais n'éluda une démarche commandée par les convenances, ne s'en crut pas moins obligée de rendre une visite au roi ; S. M. en fut prévenue, et se disposa peu volontiers à la recevoir.

On introduisit l'ex-reine de Hollande dans le cabinet du roi, qui se leva pour la recevoir. La situation des illustres acteurs qui se trouvaient en scène fut d'abord difficile, gênée, et le monarque ne parut pas le moins embarrassé des deux.

— Sire, dit enfin Hortense, qui devait nécessairement prendre l'initiative, je viens remercier Votre Majesté de la bonté qu'elle a eue de me *confirmer* dans la possession du duché de Saint-Leu...

Au mot de *confirmer*, qui rapellait l'inter-

vention de la politique européenne dans cette affaire, Louis XVIII fronça légèrement le sourcil ; mais, rentrant bien vite dans le rôle qu'il s'était tracé, il répondit :

— Lorsque j'ai signé l'acte de cette concession, Madame, j'ai cru remplir un devoir ; maintenant que je vous vois, j'y attache l'idée d'un plaisir.

— Votre Majesté est trop bonne, et, dans les circonstances où nous sommes, je pense, en vérité, que je ne puis devoir qu'à sa bienveillance personnelle l'opinion favorable qu'elle daigne m'exprimer.

— Oh ! que non, madame la duchesse, j'ai eu très-souvent de vos nouvelles. Ce que vous fîtes, en 1806, pour madame de Gesvres m'est connu depuis long-temps... le solitaire d'Hartwel avait aussi ses aviseurs.

Hortense aurait pu ajouter : « et le trésor des « Tuileries les payait quelquefois. » Mais elle se borna à répondre :

— Sire, ce que j'ai fait pour cette dame était un juste hommage rendu à la mémoire de Duguesclin, dont elle descendait... On doit

vénérer les illustrations de toutes les époques. (Pincement de lèvres du roi.) Le ministre Fouché avait exilé madame de Gesvres, âgée de quatre-vingts ans, à 20 lieues de Paris; informée de cet acte d'excessive sévérité par M. de Laval, je me rendis sur-le-champ à Saint-Cloud, et j'obtins de l'empereur (nouveau froncement de sourcil), non seulement le retour de la vénérable exilée à Paris, mais une pension de 6,000 francs sur la cassette.

— Cette conduite, Madame, est digne de la vicomtesse, votre mère.

— Votre Majesté, dit en riant Hortense, veut parler de l'impératrice.

— Je n'oublierai jamais ce qu'elle a fait pour le marquis de Rivière...

— M. le marquis a bien voulu, dernièrement, venir me charger d'exprimer sa reconnaissance à ma mère; mais lorsqu'elle était si heureuse d'avoir obtenu, dans le temps, la conservation des jours de ce gentilhomme, comment a-t-il pu croire que je voulais, moi, conspirer contre sa sûreté.

— Vraiment! répondit Louis XVIII en riant,

parce qu'il connaissait sans doute le fait auquel Hortense faisait allusion... qu'est-il donc arrivé ?

— J'avais envoyé mon valet de chambre porter une invitation à dîner au marquis; je lui ménageais une fort bonne compagnie : l'empereur Alexandre avait daigné accepter une semblable invitation. J'étais loin, Sire, de penser que, la paix générale étant signée, les hostilités continuassent dans l'esprit de M. de Rivière; je fus donc étrangement surprise, quand mon envoyé vint me dire qu'à son approche et au nom de la duchesse de Saint-Leu, M. le marquis s'était barricadé dans son appartement, et avait demandé son épée.

— Rivière est un sot, dit Louis XVIII avec une hilarité un peu forcée; mais je parierais que la marquise était pour quelque chose là dedans.

— Je le crois, Sire; car mon valet de chambre entendit une voix de femme crier : « Gardè-toi de sortir; ne les entends-tu pas qui viennent pour t'égorger.... Si Votre Majesté a été in-

formée de cette anecdote, poursuivit la reine de Hollande avec une charmante légèreté, combien je dois lui savoir gré de m'avoir reçue, sans être entourée de ses gardes.

— En tous cas, Madame, dit sa majesté avec ce ton de galanterie qu'il savait prendre quelquefois, mes gardes ne m'eussent pas défendu contre tous les dangers d'une telle entrevue... Mais je me plais à les braver : j'aurais le plus grand plaisir à vous revoir..... et croyez, je vous prie, que Madame serait charmée de partager ce plaisir.

— Sire, il y a quelquefois un grand mécompte à juger des opinions de mon sexe d'après celles du vôtre.... D'ailleurs, je n'appartiens plus à ce monde.

— C'est lui faire un grand larcin, Madame.

— Je ne le pense pas, Sire, et la retraite est mon seul désir.

La reine se leva en ce moment, et le roi sentit qu'il ne devait pas insister davantage. Malgré l'extrême difficulté de sa marche, Louis XVIII reconduisit Hortense jusqu'à la porte de son cabinet, et parut la quitter à

regret. Elle dit, en rentrant à son hôtel, aux personnes de son intimité : « Il m'a fait l'effet
« d'un bon homme, et je ne lui ai pas trouvé
« l'air faux qu'on lui prête généralement.....
« Je ne sais à quoi cela a tenu ; mais je me
« suis trouvée plus à l'aise avec Louis XVIII
« qu'avec l'empereur Napoléon. »

Le lendemain, l'audience secrète donnée par le roi à madame de Saint-Leu était le bruit de tous les salons : savez-vous la nouvelle ? se racontait-on à l'oreille dans les entretiens des Tuileries, Hortense a tourné la tête au roi ; il ne parle que d'elle : il est enchanté de son esprit ; de ses manières, de toute sa personne.

— Je m'y connais bien, disait-il ce matin à M. le comte d'Artois ; je n'ai pas vu de femme qui réunisse à tant de grace un tact aussi exquis, un ton aussi distingué.

— Ilé bien ! a répondu brusquement Monsieur, ordonnez le divorce et épousez-la, puisque vous la trouvez si charmante.

Ce goût, si vivement exprimé par Louis XVIII pour une femme appartenant à l'autre dynastie fut le sujet de plusieurs conférences fort ani-

mées dans le comité du pavillon de Marsan ; on craignit sérieusement une passion décidée , et l'on songea aux moyens de prévenir le crédit monstre que madame de Saint-Leu pourrait obtenir à la cour des légitimes. M. le duc de Duras , premier gentilhomme de la chambre , eut ses instructions... : un soir , au coucher , Louis XVIII , étant revenu sur les aimables qualités d'Hortense , le duc répondit que tout le monde s'accordait à trouver la duchesse charmante ; mais qu'il fallait se défier un peu des enchantemens de cette nouvelle Alcine. L'habile courtisan insinua que la maison de cette dame était le rendez - vous habituel des ennemis les plus acharnés de sa majesté ; et qu'elle tait souvent visitée à son château de Saint-Leu par des personnes suspectes.... Le roi ne répondit pas un mot ; mais , depuis , il ne reparla plus d'Hortense. Cependant , sa majesté conserva toujours d'elle un souvenir flatteur. Il n'en fut pas ainsi du prince Eugène , son frère , dont la noble fierté avait légèrement blessé le monarque. Voici à quelle occasion.

Le vice-roi d'Italie , étant arrivé à la Malmai-

son dans les premiers jours de mai , fut fort étonné d'apprendre qu'il avait obtenu , sans l'avoir sollicitée , une audience de Louis XVIII. Il s'y rendit sans avoir la moindre idée de ce que ce souverain lui voulait. Son altesse fut introduite auprès du roi par le duc d'Aumont, qui venait de l'annoncer.

— Ah ! je suis charmé de vous voir , M. le maréchal, dit sa majesté de l'air le plus affable.

Le prince , surpris , s'arrêta tout court, et regarda autour de lui ; ne prévoyant pas à qui Louis XVIII adressait la parole.... Sa majesté reprit avec un sourire mêlé de grace et de finesse.

— C'est vous , M. de Beauharnais , qui êtes maréchal de France : c'est un titre qu'il nous est fort agréable de vous conférer.

— Sire , répondit le vice-roi , je suis extrêmement sensible à la bienveillance de Votre Majesté ; mais les devoirs du rang où la Providence m'a fait monter , devoirs dont le malheur n'a pu m'affranchir, ne me permettent pas

d'accepter la dignité que Votre Majesté daigne m'offrir.

— Vous refusez, Monsieur, le rang de Turanne et de Villars, dit Louis XVIII avec une dignité qui accusait quelque dépit.

— Votre Majesté, sans approuver le motif de mon refus, est trop éclairée pour ne pas le comprendre.... Je la supplie de croire que je lui garderai toujours une vive reconnaissance de la faveur qu'elle voulait me faire.

— J'en suis fâché, Monsieur, j'eusse été flatté d'avoir à mon service une épée comme la vôtre.

Le prince s'inclina profondément, et Louis XVIII n'ayant pas continué de lui adresser la parole, il se retira.

En traversant les appartemens, Eugène rencontra le prince de Neuchâtel, que le roi venait de nommer capitaine d'une de ses compagnies de gardes du corps. Il s'avancait vers le vice-roi les bras ouverts; son altesse se glissa près de lui en le saluant, et continua son chemin.

Voilà ce qui venait de se passer: on sait que la terre de Grosbois appartenait, avant la ré-

volution , à M. le comte de Provence ; vendue comme bien national , elle échet d'abord à Barras , puis au général Moréau qui , peu de tems avant son départ pour l'Amérique , la céda au premier consul. Plus tard , l'empereur en fit cadeau au prince de Neuchâtel. On voit que ce prince en pouvait faire hommage à quibon lui semblait , sans risquer de rien perdre sur son prix coûtant ; mais l'idée qu'il eut de rendre cette propriété à son ancien possesseur était la plus malheureuse conception ; et nous désirons sincèrement , pour l'honneur de son nom , qu'on la lui ait prêtée , ainsi que le bruit en courut alors. Réel ou supposé , le fait fut raconté ainsi : Berthier étant entré un matin dans le cabinet du roi , déposa sur le bureau de sa majesté les titres de la terre de Grosbois , en disant : « Permettez, Sire, que je rende ce bien à son légitime propriétaire. » Louis XVIII, selon la m^{me} version , garda quelques instans le rouleau ; puis , le présentant à son nouveau capitaine des gardes , il répondit : « Puisque je suis redevenu le propriétaire de Groslois , je vous en fais présent à mon tour. »

Le lendemain , les journaux royalistes s'étendaient avec complaisance sur la prétendue justice que le prince de Neuchâtel s'était faite, en rendant au roi un domaine qui n'avait pu cesser de lui appartenir. Dans de longs commentaires, ces feuilles exaltaient cette action , comme un excellent exemple à suivre par tous les acquéreurs de biens dits nationaux. Si le prince fit en effet cette démarche, ce fut le plus maladroit de tous les hommes ; car il ne pouvait ignorer qu'il allait soulever une question de perturbation générale et peut-être de guerre civile, en excitant l'inquiétude de cinq à six millions de Français, qui étaient ou avaient été possesseurs de biens provenant des sequestres frappés durant la révolution. Si les journaux annoncèrent, par ordre, un fait contourné, afin de tâter l'opinion, Berthier se montra d'une faiblesse inexcusable, en se laissant accuser d'une si plate démarche, de peur d'altérer son crédit en cour. Quoi qu'il en soit , le bruit que la presse fit à cet égard porta l'atteinte la plus grave à la cause des Bourbons , mit aux mains de l'opposition une arme puissante, et fut le premier

germe de la désaffection que Napoléon revint, un peu plus tard, exploiter à son profit.

Vers la fin de mai 1814, il ne restait plus rien de cette cour impériale si pompeuse, devant laquelle étaient venus s'incliner tant de princes, tant de têtes couronnées, confondus dans une myriade de courtisans. Il n'en restait plus rien : car Joséphine, Hortense et Eugène, confinés le plus souvent à la Malmaison, sans gardes, sans appareil et presque sans regret de leur grandeur évanouie, semblaient se complaire dans la vie bourgeoise qu'ils avaient adoptée. Depuis long-temps déjà l'impératrice se trouvait heureuse de ne plus régner que sur son troupeau modèle, sur ses oiseaux et sur ses fleurs. Le vice-roi et sa sœur s'accoutumaient eux-mêmes à cette paisible existence, dont ils avaient souvent rêvé le bonheur dans leur carrière tourmentée et vide de pures jouissances.

Mais, comme si le destin se fût irrité de trouver les enfans de Joséphine résignés, il ne tarda pas à les frapper d'un nouveau coup; et, contre celui-là, il n'était pas de résignation possible pour eux... L'impératrice avait sup-

porté, en 1810, un malheur qui n'atteignait qu'elle; elle ne put triompher, en 1814, de celui qui précipitait Napoléon du premier trône de la terre; et sa douleur, à cette dernière époque, fut d'autant plus grande, que l'empereur lui avait montré avec plus d'abandon cette tendresse qu'elle seule lui inspira.

Souvent Joséphine s'égarait seule sous les voûtes ombreuses de son parc, pour relire la dernière lettre qu'elle eût reçue de Napoléon : elle était datée de Fontainebleau, le 16 avril.... Nos lecteurs nous sauront gré de consigner ici cette lettre touchante.

« Chère Joséphine, je vous ai écrit le 8 de
« ce mois (c'était un vendredi) et peut - être
« n'avez-vous pas reçu ma lettre. On se bat-
« tait encore ; il est possible qu'on l'ait inter-
« ceptée. Maintenant les communications sont
« rétablies.... J'ai pris mon parti..... Je ne
« doute pas que ce billet ne vous parvienne.

« Je ne vous répéterai pas ce que je vous
« disais : Je me plaignais alors de ma situation ;
« aujourd'hui je m'en félicite..... J'ai la tête

« et l'esprit débarrassés d'un poids énorme.
« Ma chute est grande ; mais au moins elle est
« utile..... à ce qu'ils disent.

« Je vais, dans ma retraite, substituer la
« plume à l'épée ; l'histoire de mon règne sera
« curieuse ; on ne m'a vu que de profil ; je
« me montrerai tout entier. Que de choses
« n'ai-je pas à faire connaître ! que d'hommes
« dont on a une fausse opinion... J'ai comblé
« de bienfaits des milliers de misérables !
« qu'ont-ils fait dernièrement pour moi ?.....
« Ils m'ont tous trahi.... oui, tous.... J'ex-
« cepte de ce nombre ce bon Eugène, si digne
« de vous et de moi ¹.... Puisse-t-il être heu-
« reux, sous un roi fait pour apprécier les
« sentimens de la nature et de l'honneur.

« Adieu, ma chère Joséphine ; résignez-
« vous ainsi que moi, et ne perdez jamais le
« souvenir de celui qui ne vous a jamais ou-

¹ L'exception était trop restreinte : Napoléon ne pouvait avoir oublié les courtisans de Fontainebleau, ceux qui l'entouraient encore au moment où il écrivait ; ceux-là non plus ne l'avaient jamais trahi.

« blée et ne vous oubliera jamais... Adieu ,
• « Joséphine....

« NAPOLEON.

« *P. S.* J'attends de vos nouvelles à l'Ile
« d'Elbe.... Je ne me porte pas bien. »

Cet écrit , tant de fois relu , et le projet que firent naître , selon des personnes bien instruites , les expressions de tendresse qu'il renferme , avancèrent peut - être la fin de Joséphine. On croit qu'elle avait formé le projet de rejoindre Napoléon à l'Ile d'Elbe , et qu'elle renonça à ce voyage , avec un chagrin aussi vif que soigneusement caché , lorsqu'elle apprit que la princesse Borghèse se proposait d'aller partager l'exil de son frère.

Il est constant au moins que l'espèce d'angine à laquelle cette princesse succomba , ne suffisait pas pour expliquer une mort presque subite , sans qu'aucune altération organique se fut fait remarquer en elle. Joséphine , jeune encore d'ame et d'imagination , ne savait pas vouloir avec modération.... Tout porte à croire qu'elles s'était fait un tableau romanesque de sa

réunion avec Napoléon, et qu'elle fut trompée dans ses espérances. La douleur, une douleur mêlée de jalousie, pouvait avoir creusé des traces profondes dans son cœur..... Et, le 1^{er} juin, ceux qui passaient devant la grille de la Malmaison entendaient un chant lugubre dans l'intérieur du château; des pauvres s'agenouillaient sur le perron.... Si l'on pénétrait dans le salon contigu à la chambre de Joséphine, on y voyait mille cierges allumés, étoilant une tenture noire sans chiffres, sans écussons; sur un lit de parade, s'offrait un corps couvert de draperies blanches, et dont le visage, hideusement contracté sans doute, se dérobait sous un voile de batiste.. C'était l'impératrice Joséphine : la mort avait couronné, par un de ses terribles arrêts, cette longue succession de calamités impériales commencée à Moscou.

Mais le destin n'est pas las encore de frapper : cette femme qu'on vit assise, près de Napoléon, sur un trône d'où partirent, dix années durant, les lois qui régirent la politique européenne; cette souveraine que des reines aspirèrent à servir, descendra dans la tombe, esclave

des vainqueurs... Quelle grande leçon pour les ambitions futures, que cette garde russe entourant le cercueil d'une impératrice de France...! Le général qui commande ici, c'est Saken ; ces maréchaux, ces généraux français qui accompagnent la dépouille mortelle de Joséphine, on dirait qu'ils suivent, le front soucieux, la tête nue et baissée, le char d'un triomphateur ; et ces sabres étrangers sur lesquels se brisent les rayons d'un beau soleil de juin, semblent être tirés pour garantir la soumission des braves qui soumirent l'univers.

Le spectacle des chefs humiliés de la plus noble armée du monde ; les douces voix de quarante jeunes filles vêtues de blanc, chantant des cantiques ; les pleurs retentissans de deux mille pauvres, drapés de noir, qui suivaient le convoi ; enfin, la solennelle psalmodie des prêtres groupés autour du catafalque, tout contribuait à porter dans l'âme des pensées de mélancolie et d'invincible tristesse... L'empire était mort, et chacun se sentait enclin à voir dans le convoi funèbre de Joséphine celui de toutes les gloires de notre belle patrie.

Lorsqu'on ouvrit la terre du cimetière de Ruel, pour y déposer provisoirement le corps de l'impératrice, Hortense, couverte de crêpes funéraires, Hortense, dont la piquante beauté semblait avoir emprunté la livide pâleur des ombres, se précipita sur le cercueil de sa mère...; elle y resta long-temps prosternée : on eût dit qu'elle voulait s'inoculer la mort par le contact de cette illustre dépouille..... Il fallut l'arracher de ce lieu funeste.

Elle y revient au moment où nous écrivons ; elle y revient, des terres de l'exil, partager, sous la froide dalle, le peu de terre qui reste à sa mère des nombreuses provinces du grand empire... Hortense, morte, cesse à grand'peine d'inspirer l'effroi aux puissances ombrageuses de la terre : il a fallu discuter, sur le tapis du conseil, la question de savoir si le cadavre d'une femme ne devait pas troubler la paix d'un royaume.

Croira-t-on que ce sombre dénouement du grand drame de l'empire, qui ne devait plus, hélas ! offrir au monde qu'un rapide et déplorable épilogue, fournit à la mobile baronne de

Staël l'occasion d'exercer ce bel esprit cynique que l'on a trop légèrement qualifié de génie. Elle avait reparu à Paris avec sa toujours belle amie, madame Récamier, qui, douce, timide, soupirante, représentait parfaitement une intéressante victime de roman, sortant de la tour du nord d'un vieux château. Or, voici l'heureuse plaisanterie que la fille de Necker sut distiller à propos de la mort de Joséphine :

« Quelle femme intéressante ! disait-elle, quel
« tact , quelle bonté, quelle mesure dans tout
« ce qu'elle faisait ! Enfin, c'est même du bon
« goût à elle de mourir dans ce moment-ci. »

Il y avait un peuple de l'antiquité chez lequel on fouettait, par la ville, les femmes qui s'affranchissaient de la réserve, ce plus bel apanage de leur sexe : on aurait pu faire de madame de Staël une femme fort intéressante, si elle eût vécu au milieu de cette nation-là.

C'était sans doute parce que Joséphine avait mis tant de *bon goût* à mourir en 1814, que l'inflammable baronne revenait à l'idée de remplacer, tout à la fois, auprès de Napoléon, et les deux impératrices, et toutes les femmes dont

il s'était occupé dans ses distractions passées.
« Pourquoi donc l'empereur m'en voulait-il
« tant, disait-elle un jour à la reine Hortense;
« il ignorait donc jusqu'à quel point je l'ad-
« mirais... Je veux aller à l'île d'Elbe; je
« veux le voir.... Croyez-vous qu'il me re-
« çoive? J'étais née pour l'adorer, cet homme-
« là... Je veux absolument m'expliquer avec
« lui; on m'a nui dans son esprit... je par-
« viendrai à dissiper son erreur. »

Il est probable qu'au moment où elle parlait ainsi, l'auteur de *Corine* comptait beaucoup sur l'empire des épaules nues et du sein exactement dessiné sous la robe, qu'elle exposait avec générosité; mais elle sentit apparemment, plus tard, que ces perfections ne seraient pas des séductions d'un effet assuré sur l'illustre exilé; car il fallait à Napoléon de ces femmes dont notre Hugo dit :

Toutes, dans leurs discours où rien n'ose apparaître,
Cachent leurs vœux, leur ame et leur cœur que, peut-être,
Embaume un vague amour, fleur qu'on ne cueille pas,
Parfum qu'on sentirait en se baissant tout bas.

Et ce n'est pas là ce qu'on pouvait penser de

madame de Staël, femme expansive, dont les passions ne savaient pas se voiler, et qui cherchait des adorateurs parmi les hommes qui tiennent aux franchises du sentiment : —
« C'est sans doute parce que madame de
« Staël éprouve beaucoup d'amour, disait la
« reine de Hollande, qu'elle parvient quelque-
« fois à l'inspirer un peu. »

Les trésors amassés par Napoléon avaient été dissipés à poursuivre les gloires et les prospérités fugitives de son règne ; on voyait encore, dans les souterrains des Tuileries, l'empreinte des barils pleins d'or dont se composait, quelques années plus tôt, une réserve de trois cent millions.... Mais cet or avait payé un matériel de guerre deux fois reformé, des remontes improvisées, des mouvemens de troupes exécutés en poste, des approvisionnemens pour lesquels on ne trouvait plus de soumissionnaires sur le gage, maintenant périssable, du crédit de l'État.

Et, dans ces grandes nécessités, l'empereur n'avait songé ni à ses besoins ni à ceux de sa famille : il devait nourrir lui et sa garde à

l'île d'Elbe, sur un traitement stipulé par le traité de Paris, et qu'on ne lui paya pas. Eugène, contraint de quitter l'Italie, au milieu d'un soulèvement excité à Milan par l'influence autrichienne, se trouvait presque dépourvu d'argent à Paris; Hortense n'était pas dans une situation financière plus rassurante. Cependant ni l'un ni l'autre ne voulaient congédier la maison de Joséphine sans récompenser dignement les serviteurs qui la composaient. Il fut convenu que l'on emprunterait, sur les diamans de l'impératrice, la somme nécessaire pour faire face à cette pieuse dépense; l'emprunt fut fait, et ceux que la fortune abandonnait se montrèrent aussi généreux, en usant de ce produit de la nécessité, que s'ils eussent puisé dans les trésors des Tuileries, évanouis comme ceux de la Bibliothèque-Bleue, au réveil d'un rêve d'enfant.

Et lorsque la famille impériale, dispersée dans toutes les contrées de l'Europe, n'eut laissé en France que des souvenirs; lorsque l'empereur ne fut plus, pour notre génération, qu'un grand nom retentissant dans nos récits

héroïques, les compagnons de ce grand homme, plus modestes et plus recueillis, cachaient le culte qu'ils lui rendaient, comme les Incas dérobaient jadis leur idolâtrie aux dominateurs venus de l'Ibérie. On les voyait, les vieux braves de l'empire, errer autour de plusieurs résidences impériales, où la présence des princes *restaurateurs* n'avait point encore troublé la solitude succédant au mouvement qui tourbillonnait autour de Napoléon.... A Fontainebleau, leur mélancolie rêveuse parcourait la cour du Cheval-Blanc, dans laquelle résonnèrent les adieux touchans de l'empereur à sa garde : il leur semblait que sa voix emplissait encore cette cour déserte, où le pavé s'encadrait d'herbe. Sur le haut perron qu'obstruait la ronce, leur regard humide cherchait l'empreinte de ses pas, dont le bruit fantastique caressait leur oreille. Dans ce superbe palais, ils ne s'arrêtaient ni à l'ameublement voluptueux, témoin déjà des ébats inconstans d'une ardente napolitaine, ni aux magnificences dont Louis XVIII faisait rehausser, dans la nouvelle galerie, les chefs-d'œuvre de peinture de notre école contemporaine.

Les vétérans d'Arcole, des Pyramides ; les guerriers, plus jeunes, de Wagram, de la Moskova, et surtout les sylphes héroïques de Montmirail, de Champaubert, demandaient au cicerone des appartemens le lit où la mort refusa son terrible secours au héros dépossédé, mais non pas déchu ; ils se faisaient montrer le guéridon sur lequel Napoléon signa son abdication puis, ils s'en allaient... il n'y avait plus rien là d'admirable pour eux. Ils dédaignaient les sculptures de Jean Goujon, les tableaux du Primatice, les cabinets galans où régnèrent, tour à tour, Gabrielle, Laval-lière, Montespan, Pompadour et Dubarry : diminuant, chacune en son temps, la majesté souveraine de tout ce qu'un homme à genoux perd de taille et de dignité. Pour ces napoléonistes fervens, Fontainebleau ne renfermait qu'un souvenir : celui de l'empereur.

Un charme plus saisissant, plus pénétrant encore s'emparait de l'ame lorsque, après deux années de régime bourbonnien, on visitait cette délicieuse retraite, cet Eldorado plein de séductions, que Joséphine s'était plu à parer de

toutes les raretés de la nature et de l'art..... Rien, non, rien au monde ne pouvait mieux faire comprendre l'anéantissement des grandeurs..! A cette grille, où deux vedettes, statues équestres vivantes, se tenaient nuit et jour, un invalide à la jambe de bois avait fait sa maison de ce qui, sous l'empire, s'appelait une simple guérite.... c'était le concierge de la Malmaison : il se trouvait là comme pour révéler, dès l'entrée de cette demeure abandonnée, la différence existante entre ce qu'on y avait vu et ce qu'on y allait voir... Un soldat mutilé pouvait suffire en effet pour garder des ruines.

Dans l'avenue conduisant au château, plus de cavaliers colosses au colback hérissé; plus d'élégans dragons dont l'œil flamboyait sous le casque aux reflets étincelans; plus de guides au leste et brillant uniforme; plus de ces grenadiers et de ces chasseurs de vieille garde qui, sur tous les champs de bataille, portaient l'arrêt de la victoire dans leur giberne. En approchant de la cour où s'agitaient jadis une foule de valets et de coureurs au costume théâtral; sur l'emplacement où se

pressaient mille équipages luisans de vernis et blasonnés d'armoiries, le vide, le silence, l'herbe qui croît..... Et là, assis sur une escabelle, un vieux gardien dont l'habit est râpé, appuie son front dans sa main.... Si, le tirant des tristes méditations du regret d'un passé qui fut aussi pour lui le temps des prospérités, vous lui demandez à voir les appartemens, il vous répond en soupirant : Il n'y a plus rien.... Entrez, les portes sont ouvertes.... Et si vous avez vu la précieuse galerie de Joséphine : les inappréciables antiquités qu'elle renfermait, les chefs-d'œuvre du ciseau de Canova, les pages exquises de Gérard, de Guérin, de Girodet; les toiles grandioses de David et de Gros; les dessins enchanteurs d'Isabey; si vous avez admiré tout cela.... que vos yeux et votre ame vont être attristés en voyant la nudité de cette galerie... Si votre oreille a été caressée par les concerts de la Malmaison, si bien entendus, si prodigues de talens virtuoses, comme votre cœur se serre en entrant dans ces salons, où vos pas seuls retentissent dans un morne silence.... On

court à l'appartement et surtout au cabinet de l'empereur ; nouvelle douleur !... Mais là, le silence est éloquent : le génie y a parlé ; l'imagination entend résonner encore, en sons fantastiques, ses sublimes conceptions : elle passe avec lui le Saint-Bernard, franchit le détroit de Boulogne, enlève Ulm, et triomphe à Austerlitz. Mais si de ces idéalisés héroïques on redescend à la tristesse positive de ce cabinet, veuf des grandes inspirations de l'empereur, on ne voit plus, hélas ! qu'un bureau poudreux, couvert de livres qu'on va vendre à l'encan ; qu'un cadre vide d'où les alliés ont enlevé le portrait de Joséphine, peint par Gérard, et qu'un modèle de la cathédrale de Strasbourg, chef-d'œuvre en filigrane d'argent, mutilé par la cupidité du soldat étranger. Mais, ô vandalisme ! digne des Normands qui avaient pillé la Malmaison au IX^e siècle, dans une salle voisine, deux pantalons à la cosaque ont été taillés dans le drap d'un magnifique billard.....

Enfin, on visite la chambre de Joséphine... elle est entièrement délabrée ; les tentures

tombent en lambeaux. On reconnaît la place du lit où cette excellente princesse a rendu le dernier soupir... les fenêtres, encore calfeutrées, ne paraissent pas avoir été ouvertes depuis le jour funèbre.... peut-être ce dernier soupir flotte-t-il encore dans l'atmosphère de cette pièce..... Une odeur de cierge s'exhale du salon voisin : là, l'impératrice fut exposée sur son lit de mort..... On sort du château, le cœur navré...

Le parc n'est plus qu'un bois en coupe réglée : des arbres rares, apportés de toutes les parties du monde, on a fait des fagots.... Les belles fleurs réunies à grands frais, en parterres éclatans, par Ventenat, Bompland et Redouté, ont cédé leur place à une épaisse luzerne. Dans les bassins, naguère remplis d'ondes limpides et jaillissantes, une eau verdâtre croupit et répand une odeur infecte. Ailleurs la pomme de terre étend ses rameaux vulgaires sur l'emplacement où, par un concours de soins savans, mûrissait l'ananas savoureux.

Et lorsqu'on s'était attristé sur tant de des-

tructions; lorsqu'on avait comparé la splendeur passée de cette résidence impériale, avec l'abandon, le délaissement, la misère qui venaient de vous affliger, on retournait à Paris en disant : *Sic transit gloria mundi !*

IX.

LE JOURNAL D'UNE DÉVOTE

TROUVÉ AUX TUILERIES DANS UN BONHEUR DU JOUR.

LORSQUE Napoléon revint à Paris, en 1815, porté sur l'aile d'une fortune prestigieuse, les royalistes avaient dit : « Nous le laisserons établir aux Tuileries, et, par une belle nuit, les légions de la fidélité (l'émigration en style martial), sortant tout à coup de dessous terre, enlèveront l'usurpateur, et le feront disparaître à jamais. » C'était là, parbleu ! un beau projet ;

mais il fut éventé, au moment même où il ne manquait plus qu'une seule chose pour l'exécuter : des hommes de cœur.

Tandis que cette noble expédition se tramait dans quelques têtes du faubourg Saint-Germain, d'où, probablement, elle ne sortit pas, l'empereur n'était gardé, aux Tuileries, que par le bataillon de l'île d'Elbe; mais cette légion de la fidélité valait bien l'autre.... L'on doit présumer que les baïonnettes de ces grognards parurent aux conjurés terriblement aiguës, et que les deux ou trois pièces de campagne qui se trouvaient là leur semblèrent avoir un air fort rechigné.

Cependant les prétoriens à l'uniforme râpé, au bonnet à poil pelé, se faisaient un oreiller de leur sac, des pavés du Carrousel un matelas, et leurs officiers s'étaient logés dans les chambres du corridor noir. Là, cinq à six sous-lieutenans ou lieutenans, réunis autour d'une table, poussaient joyeusement la fumée de leurs cigares, dans l'asile de quelque lectrice ou de quelque autre dame ou demoiselle du service d'honneur, en agitant la flamme bleue

d'une ample terrine de punch : vésuve d'alcool et de rhum, dont nos heureux convives se faisaient fort d'épuiser le cratère.

— Un instant , Messieurs , dit un jeune officier , pas de propos grivois ! songez , je vous prie , que la restauration , avec son grand bénitier , a passé par ici , et que si , d'aventure , le péché s'y était niché précédemment , les traces en ont été lavées.

— Lavées est excellent ! s'écrièrent à la fois plusieurs des assistans... Mais verse donc , camarade... veux-tu que ce punch soit épuisé d'esprit , comme un vaudevilliste qui commence sa centième pièce.

Lorsque les verres furent emplis de la liqueur encore flamboyante , le plus âgé des lieutenans prit le sien , et dit d'une voix puissante , en levant son bonnet de police :

— Messieurs , à l'empereur !... et à l'accomplissement du bail qu'il renouvelle avec la victoire !

— Vive l'empereur ! crièrent toutes les voix... et les vitres vibrèrent un accompagne-

ment à ce vœu des vaillans compagnons de Napoléon.

— Camarades , psalmodia d'un ton piteusement comique un sous-lieutenant, au milieu du beau transport qui vient de faire explosion parmi nous, j'ai fait une remarque affligeante.

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda l'un des officiers , avec une hilarité qui , peut-être , cachait quelque inquiétude... Est-il étonnant, lui , avec son visage de Jérémie... n'était l'uniforme des braves qu'il porte , on le prendrait pour un aide-de-camp tonsuré de sa majesté Louis XVIII.

— Ne plaisantez pas , Messieurs , ma remarque est grave, reprit le sous-lieutenant, dont les traits parurent s'allonger encore : je vois avec douleur que notre première tournée laisse voir le fond de ce bol.

Un éclat de rire général couvrit cette facétieuse jérémiade ; puis l'un des convives se levant, et tirant le rideaux de l'alcove, découvrit une escouade de douze bouteilles rangées en bon ordre au pied du lit.

— Voilà du renfort ! cria-t-il d'un air triom-

phant; quand on sait la guerre on ne néglige pas les réserves.... En trois temps, trois mouvemens, débouchez, remplissez, rallumez.

Aussitôt dit, aussitôt fait : la jatte aux vastes flancs fut remplie de nouveau ras bords...

— Un morceau de papier? camarades, dit l'officier qui venait de ravitailler le bol.

— Je n'en ai pas.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Ni moi.

— Quoi! pas seulement une lettre de maîtresse, pour rallumer notre punch.

— Bah! mon ancienne belle est partie avec un officier de Cosaques.

— La mienne a épousé un milord.

— La mienne s'est faite sœur du pot.

— La mienne est devenue cousine d'un curé.

— La mienne, nièce d'un évêque.

— La mienne a pris l'habit de carmélite.

— A quoi bon, dit un vieux officier en haussant les épaules, il n'y a plus de carmes.

— Il est curieux, reprit l'administrateur de la terrine, qu'à nous tous, nous n'ayons pas un carré de papier.... Cherchez donc un peu : cette chambre est celle d'une femme ; il y a bien, par-ci par-là, quelque papillote oubliée... Là, dans les tiroirs de cette sorte de bonheur du jour....

Et le plus jeune des sous-lieutenans se chargea de l'investigation.

— Messieurs, un chapelet ! dit-il en montrant cet insigne pieux.

— Cela ne peut allumer un bol de punch.

— Ah ! la Madeleine repentante, avec une belle gravure, avant la lettre, ma foi....

— J'aurais mieux aimé la sainte avant le repentir, dit le lieutenant qui tenait à ranimer ce qu'il appelait le feu sacré.. Madeleine est condamnée aux flammes, comme Jeanne d'Arc... comparaison gardée.... Et la flamme bleue s'échevela de nouveau sur le bol.

— Cet inventaire m'amuse, poursuivit l'investigateur, en continuant d'ouvrir les tiroirs

de la chiffonnière.... Sûrement cette chambre était la cellule de quelque dévot, revenue de l'émigration dans un caisson des alliés... Que vois-je ? un cahier : il est parbleu écrit d'un bout à l'autre... Ah ! ah ! voici qui promet : *Mon Journal* ! Messieurs, je propose une lecture... ceci doit être drôle... et la soirée est à nous.

— Va pour la lecture ! s'écrièrent tous les officiers... après une seconde tournée, pourtant.

— Cela va sans dire, répondit le préopinant... Je vais vous lire cela en auteur dramatique... car, j'eus autrefois un vaudeville refusé, à l'unanimité, au théâtre de la Gaïeté... On ne trouva pas le sujet assez larmoyant.

Explosion de rire.

— Il n'en coûta à l'administration qu'un verre d'eau sucrée... Hum ! Y êtes-vous, Messieurs.

— Lecteur, commencez, dit le gérant du bol de punch, en posant son verre vide sur la table.

Le sous-lieutenant lut tout le journal ; mais nous en choisissons les articles :

« 6 mai 1814. J'ai pris possession de la chambre N° 4, dans le corridor noir; on m'a dit qu'elle était habitée, sous le règne de l'usurpateur, par une demoiselle lectrice. Le mobilier est assez propre; le lit assez bon.... la couquette fait beaucoup de bruit, quand on se retourne dedans. »

Fou-rire prolongé.

— Silence! Messieurs, cria d'une voix claire un auditeur, en imitant l'huissier du *Mariage de Figaro*. Le lecteur continua :

« J'ai trouvé, dans un tiroir à secret de la toilette trois mèches de cheveux fort courtes; les dames portent en général des cheveux plus longs... Trois! c'est beaucoup.. Je m'accuserai à confesse des mauvaises pensées que j'ai attachées à la présence de ce triple gage; car enfin il peut s'être écoulé quelques mois entre le don de chacun, et tout est périssable sur cette terre, même la constance des affections...

« La demoiselle qui m'a précédée dans la chambre N° 4 employait beaucoup d'eau de lavande.... le cabinet de toilette contigu en conserve encore l'odeur.

Nouvelle salve de rire.

« 24 mai. Monsieur l'abbé Feut*** est venu me faire une visite de voisin : c'est un jeune ecclésiastique fort aimable, qui fera, dit-on, son chemin dans l'église... Je verrai s'il ne serait pas prudent de le choisir pour directeur. Mais sa clientèle de consciences est déjà forte, et les ressources de la grace ne sont pas inépuisables.... Cependant il faudra voir.... Il doit m'apporter tantôt un billet pour les places réservées à Notre-Dame, où l'abbé Fressinous prêchera.... Je me trouve pâle ce matin. J'ai mal dormi : j'ai rêvé que mon cousin le garde du corps était l'ange Gabriel.

« 27 mai. Je suis allée cette nuit au bal de la duchesse de Raguse, et je m'en repens beaucoup. Il y avait là de ces femmes, proclamées belles à la cour de l'usurpateur, et que nos gentilshommes de bon lieu ont fait danser en dépit des bons principes... Il n'y a pas jusqu'à Monseigneur le duc de Berry qui a valsé deux fois avec la duchesse de Bassano, dansé deux quadrilles avec madame Dalton, et invité trois fois madame Perregault pour une contre-

danse, que son altesse royale n'a pu obtenir... C'était un horrible dessous pour la légitimité... Il me semble que le prince aurait dû faire danser madame Perregault avec lui par ordre : ce sont de ces choses qui se font quand on est vainqueur.

« En vérité, ce qui s'est passé à ce bal a été une mystification pour les femmes comme il faut : à minuit presque tous les gentilshommes de la chambre, officiers des gardes, courtisans bien et dûment enregistrés par les historiographes de France, étaient passés dans le camp ennemi : le jeune duc de Guiche lui-même, cette fleur de chevalerie éclosée en imagination, a commis sa dignité jusqu'à danser avec une Gazani.... Mon cousin le garde du corps s'est conduit avec une impolitesse criante ; je suis furieuse : je demanderai à l'abbé Feut***, à qui j'abandonne décidément ma conscience, la permission de me mettre en colère contre ce vilain petit parent-là... Ne m'avoir fait danser qu'une seule fois ! je vous demande si cela vaut la peine de s'en accuser au tribunal de la pénitence.

« 29 mai. Mon cousin le garde du corps est venu s'excuser ; je l'avais cru plus coupable qu'il n'était en effet ; et comme il s'est montré fort repentant , j'ai dû être indulgente. Je n'aurais pas dû occuper M. l'abbé Feut*** d'une faute aussi légère qu'une contredanse ; maintenant , je n'oserai jamais lui avouer l'extrême indulgence avec laquelle j'ai pardonné à mon cousin de ne pas m'en avoir fait danser plusieurs...

« 6 juin. Il m'arriva hier la plus singulière aventure, chez un marchand de musique du boulevard. Le premier commis de ce marchand est , à ce qu'il paraît , un jeune homme fort avantageux ; et je me suis aperçue, dès mon entrée dans le magasin , qu'il croit fermement toutes les femmes tributaires de sa figure qui , du reste, est fort agréable. Je demandai à ce beau fils plusieurs morceaux de harpe et quelques romances nouvelles , qu'il me vendit en minaudant beaucoup ; en partageant son attention entre moi et une grande glace placée vis à vis du comptoir.

« Ce garçon était affable, prévenant ; il n'y avait aucune raison pour que je ne lui répon-

disse pas avec politesse, et je suis presque sûre que je ne lui laissai point remarquer de coquetterie... J'avais entendu le matin, à Saint-Roch, un bon sermon sur ce texte, et je profite des sermons... autant que je peux.

« Enfin, croyant avoir fait toutes mes acquisitions, je sortis ; mais, m'étant souvenue, à la porte du magasin, que ma petite collection ne contenait pas une romance que je voulais encore, je rentrai et dis au commis : J'oubliais de vous demander *le Baiser du départ*...

— « Mon Dieu, Madame, me répondit-il en grasseyant, je suis un grand maladroit de ne pas vous l'avoir offert, sans attendre votre demande.

« A ces mots, le croirait-on, le fat s'avança par dessus le comptoir et osa (je n'en suis pas encore revenue) poser ses lèvres sur ma joue. Heureusement, j'avais eu l'adresse de détourner un peu la tête ; car ce commis dirigeait son audacieux baiser d'une manière plus insolente encore... Je fus d'abord un peu déconcertée ; mais la présence d'esprit ne tarda pas à me revenir. Je dis au marchand de musique que

si ma demande avait pu donner lieu à son qui-proquo, il aurait dû se rappeler qu'on ne venait pas chercher dans un magasin la mise en scène des romances nouvelles, et qu'il ferait bien de ne plus tomber à l'avenir dans de semblables méprises.

« En prononçant cette admonition, je m'étais regardée du coin de l'œil dans la glace, et je fus bien contente de l'expression sévère que j'avais imprimée à mes traits. Le commis s'excusa avec embarras, et m'assura qu'il était d'autant plus désolé de m'avoir déplu, qu'il ne pouvait, au moins pour le moment, réparer sa faute, en me remettant la romance demandée. Il s'empressa d'ajouter qu'il me l'apporterait aujourd'hui, si je voulais bien lui donner mon adresse.

« Le pauvre jeune homme était si rouge de honte; il me parut si contrit, que j'en eus pitié. Je lui permis de m'apporter la romance pour lui prouver que son repentir m'avait touchée : La clémence est une vertu évangélique.

« 8 juin. Le beau commis est venu hier m'apporter le *Baiser du départ*; il a été fort

respectueux. Je l'ai prié de me faire chanter cette romance... ce jeune homme accompagne fort bien.... J'achèterai toute ma musique dans son magasin.

« 15 juin. Les dames royalistes qui entourent madame la duchesse d'Angoulême ont l'air un peu *paquets*, et je commence à croire que la légitimité manque de goût. Elles s'empanachent comme des chevaux de carrosse attelés aux voitures de gala du roi, s'enrubanent ridiculement, et font la révérence plus maladroitement que des religieuses. Hier au soir, Madame a déchiré deux fois la queue de sa robe pendant le cercle du château ; et, sans M. de Reims, qui l'a retenue, tout vieux qu'il est, son altesse royale, en marchant sur sa propre jupe, allait faire une chute fort malheureuse.

« Si nos dames sont gauches, nos gentils-hommes revenus de l'étranger sont ridicules, et mon oncle, le marquis, peut se flatter de donner le ton à cet égard... Je crois que l'honnête vieillard a servi, il y a bien vingt-deux ans, l'espace de six mois, dans la légion

de Wurmser; et cela lui a valu, le mois dernier, quatre rubans étrangers; plus la croix de Saint-Louis et la Légion-d'Honneur; en tout six décorations : une par mois d'activité militaire. En vertu de droits si bien acquis, le marquis porte une enfilade de croix à tous ses habits, à sa robe de chambre, à son gilet de nuit.

« Or, l'un de ces matins, le médecin de mon oncle lui ordonna, en ma présence, les bains froids, et lui indiqua l'école de natation, comme le lieu le plus convenable pour accomplir la prescription.

« Je revis hier le marquis; je lui demandai si les bains froids lui avaient fait éprouver du soulagement, et voilà ce que j'appris. Mon oncle s'était rendu à l'école de natation, charmé, comme on le pense bien, de toutes ses croix; mais réfléchissant que, pour se mettre à l'eau, il fallait déposer nécessairement ces insignes si chers et si bien mérités, il avait subitement changé d'avis, et était revenu, sans se baigner, à son hôtel.

— « Que diable voulez-vous, ma nièce, me dit-il, en terminant son récit, je ne pouvais

pourtant pas me compromettre au point d'aller me mêler à cette foule de baigneurs, sans avoir aucune marque qui me distinguât de la classe roturière.

— « Mon oncle, lui répondis-je, il fallait mettre vos six croix à votre caleçon de bain.

« 12 juillet. J'ai reçu ce matin une lettre de ma tante, retirée dans une terre d'Auvergne, que le roi a rendue à son mari. Tandis que le marquis est venu chercher à la cour le grade de lieutenant-général, en récompense de ses six mois de service, la marquise fait les honneurs de son château en vraie châtelaine du bon vieux temps, et l'érudition même du XII^e siècle ne manque pas à la noble dame.

« Pendant la saison des chasses, saison essentiellement héraldique, ma tante a réuni toute la gentilhommerie du canton; et la Saint-Hubert n'avait pas été, de mémoire d'homme, célébrée dans le pays avec autant de pompe. Après un souper somptueux et prolongé, les nobles auvergnats ont parlé de politique, de guerre, de galanterie, même de littérature; et la marquise, raisonnant de tout par

droit de naissance, a glissé son mot, vaille que vaille, à travers tous les avis. Enfin, un jeune colonel en semestre, qui, peut-être, avait aperçu le tuf sous l'érudition de la châtelaine, lui demanda si elle connaissait les contes de La Fontaine.

— Les *comtes* de La Fontaine, répondit la marquise d'un ton pertinent, j'ai l'honneur de leur appartenir du côté gauche.

« Ce n'est pas ma tante qui m'a écrit cela ; je le tiens de mon cousin le garde du corps, que notre parente commune a déshérité en faveur d'un monsieur qu'elle aime beaucoup, et dont l'âge se rapporte avec le temps de l'existence du Parc-aux-Cerfs.

« 9 août. Monseigneur le duc de Berry m'a demandé hier, au cercle, de Madame, quel était le numéro de ma chambre dans le corridor noir ; j'ai trouvé cette demande fort indiscreète. Cependant j'ai donné à son altesse royale l'indication qu'elle me demandait, par respect pour la dignité d'un prince du sang.

« 15 août. Cette petite Virginie, que Monseigneur le duc de Berry est allé chercher dans les ballets de l'Opéra, est bien ridicule, en vé-

rité. Hier, la cour assistait à une représentation de *la Caravane*. M. l'abbé Feut*** m'avait permis d'aller voir cette pièce, parce que je lui avais bien promis de n'y prendre aucun plaisir; et voici ce dont j'ai été témoin. Lorsque la famille royale a paru dans sa loge, tous les spectateurs se sont levés, et les cris de Vive le roi! Vivent les Bourbons! ont retenti long-temps dans la vaste salle de l'Académie royale de musique. Nos princes, attendris d'un tel accueil, ont salué le public avec cette affabilité qui les distingue, et ce témoignage de gracieuse gratitude a été couvert par une longue salve d'applaudissemens. Elle durait encore, lorsque mademoiselle Virginie est entrée dans une loge du premier rang... Or, cette figurante, qui sans doute se persuade qu'elle appartient un peu à la famille royale, parce qu'elle est la maîtresse d'un neveu du roi, a pris tout naturellement pour elle les acclamations qui se faisaient entendre. Alors, en femme reconnaissante, et surtout en femme experte dans l'art des révérences, elle s'est avancée sur le devant de la loge, et a salué le parterre, avec

le plus prévenant des sourires. Rien en France n'est compris aussi vite qu'un ridicule : les spectateurs, saisissant au vol la balourdise de mademoiselle Virginie, ont véritablement fait éclater des *bravi* à son intention ; mais, ainsi qu'on s'en doute, des *bravi* ironiques, qu'elle a pris tout à fait au sérieux. La danseuse allait redoubler de salutations et sourire avec un crescendo d'amabilité, lorsqu'un de ses voisins, charitable comme on l'est toujours en France envers la beauté, lui a dit derrière sa main :

— « Prenez garde, Mademoiselle, vous vous méprenez étrangement.

— « Comment donc cela, Monsieur ?

— « C'est que ces applaudissemens ont une tout autre intention que celle qu'il serait naturel d'y attacher, si la beauté, ainsi que cela devrait être, était reine partout.

— « Et quelle intention ont-ils donc, ces applaudissemens ?

— « Celle d'une mystification.

« A ces mots la belle Virginie s'est retirée au fond de sa loge, comme un colimaçon dans sa

coquille. Je suis bien aise qu'elle ait reçu une bonne leçon : cette créature était aussi trop impertinente... C'est abuser de ce que monseigneur le duc de Berry a daigné lui faire un enfant... Je vous demande s'il n'y a pas vingt personnes à la cour qui pourraient être recommandables au même titre... Je ne dis pas cela parce que son altesse royale m'a demandé le numéro de ma chambre, mais parce que c'est une vérité.

« 12 septembre. J'ai vu hier, dans le salon de Madame, une jolie femme dont on commence à parler beaucoup à la cour : c'est madame la comtesse Du Cayla. Elle a été élevée, dit-on, dans le pensionnat de madame Campan, à Saint-Germain, et je crois qu'elle a quelques obligations à Hortense, dont elle fut la condisciple... Mais qu'est-ce que cela en comparaison de ce que toute femme de qualité doit à ses princes légitimes... ? Madame Du Cayla était du nombre des dames bien pensantes qui, le sourire sur les lèvres, le sein un peu découvert, et des bouquets à la main, allèrent au devant des alliés, lors de leur entrée à Paris, et

se disposaient à donner une douce accolade à ces vainqueurs, sans trop s'inquiéter du sang français dont ils étaient couverts. On a dit d'étranges choses sur cette démarche quelque peu prématurée d'un royalisme fervent. J'ai entendu raconter, entre autres détails, que des Parisiens bonapartistes et discourtois auraient exprimé à ces dames, par des gestes, encore plus que par des paroles, le désaccord de leur opinion avec ces démonstrations légitimistes... Madame Du Cayla produit sans doute une excellente justification : « Nous n'aurions peut-être pas
 « réussi à ravoir le roi sans cela, dit-elle, et la
 « réussite excuse les moyens. Sans cette dé-
 « marche, que le peuple ne voulait pas faire, et
 « que nous avons faite à sa place, en nous
 « faisant peuple un instant, les souverains ne
 « se déclaraient pas pour les Bourbons....
 « Nous avons gagné notre procès en payant
 « de nos personnes. »

« Voilà qui est très-bien ; mais des dames qui paient de leur personne en plein boulevard, devant une population irritée de perdre le prestige de la gloire, et de se voir exposée à

tous les dangers de la conquête ; ces dames, dis-je, s'exposent un peu, lorsqu'elles ne sont pas encore parvenues à joindre les vainqueurs au devant desquels on les voit courir. C'était précisément la situation où se trouva, le 31 mars, le charmant essaim des belles, dont madame Du Cayla s'était faite la coryphée. Sans un bataillon de garde nationale, qui vint fort à propos à leur secours, le peuple allait vérifier si les formes les plus secrètes des courageuses royalistes avaient, poétiquement parlant, l'éclatante blancheur des lis qu'elles portaient.

« Le roi, informé par M. le duc de Duras, je crois, du beau, mais dangereux dévouement de madame Du Cayla, a juré en frappant sur sa petite table de bois blanc, apportée d'Hartwel, qu'il voulait tenir compte personnellement à cette belle comtesse de son héroïsme du 31 mars... Personnellement ! voilà qui est bientôt dit, mais... enfin, nous verrons.

« 10 octobre. Je suis allée ce matin chez mon homme d'affaires, pour être à même de répondre à une sollicitation fort pressante de ma marchande de modes ; il m'a remis une petite

somme; mais, bon Dieu! quel décompte d'honoraires! que de courses en cabriolet! que de ports de lettres! que de procurations! quelle minutieuse appréciation de démarches et d'instans! En vérité, ce praticien se montre le digne émule de certain procureur qui, dans un compte de frais, portait ces deux articles curieux :

« *Item*, pour avoir dit à ma femme de me faire souvenir d'aller à un rendez-vous, chez le procureur de notre partie adverse. 2 fr.

« *Item*, pour m'être éveillé pendant la nuit et avoir pensé à votre affaire. 5 fr.

« Il y a toujours des gens d'affaires dignes de maître Dandin. »

« 15 octobre. J'ai vu hier, pour la première fois, madame la comtesse de Genlis, qui a composé tant de jolis ouvrages, dont elle se loue très-volontiers elle-même, et fait, dit-on, une multitude d'autres choses moins recommandables, qu'elle n'avoue pas. Cette dame s'attribuait, en ma présence, le fort grand mérite d'avoir fait changer le nom d'une des rues de Paris, le lendemain de l'arrivée du roi : cette rue était celle

dite d'*Helvétius*, qui, grace à la pieuse romancière, fut de nouveau remise sous le patronage de sainte Anne. « J'eus le plaisir extrême, dit madame de Genlis, de voir gratter le nom de l'auteur d'un livre pernicieux et détestable sous tous les rapports (l'esprit); je descendis tout exprès dans la rue pour jouir de ce spectacle, et, depuis, je n'ai jamais vu le nom pur et sacré que j'y avais fait tracer, sans éprouver la sensation la plus agréable.

« Peu d'instans après nous avoir fait ce récit, l'auteur *des Mères rivales* quitta le salon où je venais de l'entendre, et, dès qu'elle fut partie, monsieur, qui l'avait écoutée avec beaucoup de sang-froid, nous dit : « L'honorable comtesse ne vous a pas tout raconté; mais je puis terminer sa narration. J'étais là quand elle se procura le plaisir extrême de descendre dans la rue Sainte-Anne pour voir consommer la substitution dont elle se félicitait tout haut. Tandis qu'elle faisait gratter le nom d'*Helvétius* sur la pierre criarde, un vieillard, encore vert et robuste, s'approcha d'elle et lui dit : « Bien, madame de Genlis, vous voilà tout

« près du Palais-Royal ; mais vous n'y trouvez plus les vainqueurs de la Bastille , avec lesquels vous dansiez la Sarabande, en 1789. » A ces mots , le vieillard passa son chemin tranquillement , et j'entendis répéter plusieurs fois autour de moi : c'est Lafayette.

« Vous voyez , Mesdames et Messieurs, ajouta le narrateur avec un sourire malin , que , dans le monde , comme au théâtre , il ne faut pas se hâter de juger une pièce sans l'avoir suivie jusqu'au dénouement..... »

« 2 novembre. Décidément , je ne veux plus recevoir mon cousin le garde du corps ; on m'a dit que l'abbé Feut*** ne tarderait pas à devenir évêque , et je ne dois pas compromettre ma fortune.

« 24 novembre. Le roi se plaît quelquefois à faire de petites malices , et rien n'amuse autant sa majesté que de mettre les gens en contradiction avec eux-mêmes..... Sous ce rapport , Louis XVIII , au temps où nous vivons , ne manquera pas d'alimens pour ses menus plaisirs. Ce matin , ce prince a mandé au château M. Martinville , le plus spirituel rédacteur du

Journal de Paris ; pas n'est besoin de dire que le journaliste ne s'est point fait attendre. La famille royale doit assister ce soir au spectacle de la rue Feydeau , et M. Martinville a dit dans sa feuille de ce jour : « Aujourd'hui , le mot « *par ordre* est un appel fait au plaisir ; réjouis-
« toi , peuple , tu verras ton roi , ton roi sen-
« sible et bon comme la nation qui est heu-
« reuse de lui obéir ». Or , l'audience donnée à l'écrivain auquel sa majesté devait un compliment si délicat ne sentait-elle pas d'une demi-lieue la gratification sur la cassette. M. Martinville fut introduit.

— « Mon cher rédacteur, lui dit le roi, avec un sourire affable, j'ai lu votre article de ce matin ; il est fort obligeant.

— « Sire, obliger son roi, c'est confondre dans une même tâche le devoir et le plaisir.

— « C'est la manière de faire les choses qui en relève le prix : *est modus in rebus*.... Il faut que je vous fasse un cadeau, M. Martinville.

— « Votre Majesté a trop de bonté : le bonheur de louer les actions de son règne porte avec lui sa récompense.

— « N'importe ! je tiens à ce que vous acceptiez mon présent. Tenez.

« Et , prenant une feuille de papier imprimée sur son bureau , le roi l'a remise à l'écrivain royaliste... : c'était le *Journal de Paris* du 2 février..... M. Martinville a regardé le roi en manière d'interrogation.

— « Lisez le feuilleton, M. Martinville, a repris Louis XVIII avec un sourire incisif.

Ce feuilleton rendait compte de l'*Oriflamme*, opéra de circonstance, joué au commencement de l'année; et, par malheur, ce compte-rendu n'était pas mort avec la circonstance qu'il avait célébrée. On y lisait :

« Déjà l'oriflamme brille ! Que dis-je ! chaque
« régiment a la sienne : ce sont ces aigles tant
« de fois victorieuses , et que l'ennemi ne voit
« jamais sans effroi. Aujourd'hui la véritable
« oriflamme des Français , c'est l'épée de
« leur souverain : elle ne brillera pas en
« vain.

« Les transports qui se communiquaient du
« théâtre à la salle ont fait de cette représenta-
« tion une fête nationale , à laquelle une seule

« circonstance pouvait ajouter un nouvel éclat.

« Mais une loge était restée vide. »

— « Quand vous chantiez l'oriflamme, Monsieur Martinville , reprit le roi après quelques instans de silence , vous étiez voué au rouge... et c'est, je crois, vous faire un joli cadeau que de vous rendre cette harangue chaleureuse, maintenant que vous êtes voué au blanc.

« L'homme auquel s'adressait sa majesté a trop d'esprit pour avoir mal pris la chose : il a remercié le roi en riant ; mais on assure que son rire a été beaucoup plus franc, lorsqu'en rentrant chez lui, il y a trouvé une bague du prix d'un millier d'écus.

« 40 novembre. Tous les jours nos vieux immobiles revenus d'émigration compromettent la cause des Bourbons, qui, par malheur, n'est encore qu'un parti. Aujourd'hui le roi s'est mis en grande colère contre un M. de Blaus, gentilhomme limousin, qui, rentré dans son manoir, refuse obstinément de voir que tout est changé autour de lui, et a repris tout simple-

ment ses habitudes au point où il les avait laissées en 1789. Mais le compatriote de M. de Pourceaugnac a trouvé beaucoup de mécomptes dans la manière dont ses prétentions ont été accueillies par ses anciens vassaux, devenus ce qu'on appelle aujourd'hui des citoyens. Celui-ci a un fils colonel; celui-là vient de marier sa fille à un sous-préfet; cet autre est membre du conseil général. Et puis on ne se refuse pas le plaisir de rire au nez du bon gentilhomme, lorsqu'il s'avise de reprendre des allures seigneuriales.

« Or, voilà que, le jour de la Toussaint, M. de Blaus, qui s'est fait reconstruire un banc à l'église paroissiale, a trouvé fort singulier qu'un enfant de chœur mal appris, après avoir encensé le Seigneur-Dieu, ne vînt pas encenser en lui le seigneur limousin. Il se contint pourtant par respect pour la sainteté du lieu; mais sa colère cessa de pouvoir être comprimée, lorsque le sacristain, sans le moindre égard pour le noble personnage, passa tout droit devant lui, pour aller offrir le pain bénit au maire de la commune.

— « *Sacristain, apporte !* s'écria M. de Blaus courroucé...

— « Je ne suis point dressé pour la chasse, répondit sans s'émouvoir le sacristain qui, dit-on, a été tambour dans la garde de Bonaparte.

« A cette réponse, plus spirituelle qu'insolente, le seigneur entra dans une véritable fureur, qui non seulement le couvrit de ridicule, mais faillit le faire mettre à la porte de l'église comme un dogue hargneux, tant les citoyens d'aujourd'hui sont loin de ressembler aux vassaux de 1789.

« Depuis deux jours, le *Nain jaune* et tous les pamphlets libéraux, patriotiques, philosophiques et critiques se sont emparés du *sacristain, apporte !* et voilà ce qui excite le mécontentement de Louis XVIII.

— « Ces imbéciles-là, disait-il ce matin au premier gentilhomme de la chambre, ils ne savent pas se tenir un masque devant le visage, lorsqu'il est encore nécessaire de se déguiser.

« Sa Majesté aurait pu ajouter : « Ils nous feront mettre à la porte du bal : car j'entends

murmurer de tous côtés; le bout d'oreille de l'ancien régime perce, dit-on, et l'abbé Feut***, qui est un homme de sens, lui, assure que l'on va trop vite pour aller loin... Les têtes se montent; les rangs s'éclaircissent autour du roi; l'opposition commence à se prononcer dans les chambres; depuis quelque temps, Bonaparte redevient un grand homme dans les groupes des carrefours... Si l'on allait être obligé de retourner en Angleterre, dans ce vilain pays où l'on ne peut faire son salut qu'en cachette... Encore l'abbé Feut*** assure qu'il ne peut supporter le climat des Iles-Britanniques... Cette perspective est désolante...

« 25 décembre. Au milieu des inquiétudes qui nous assiègent au château, l'on retrouve encore quelques instans de bon rire; et l'abbé Feut*** m'a dit qu'on ne commettait pas un péché en riant des ridicules d'ici-bas... Il doit savoir à quoi s'en tenir, lui qui est un grand casuiste. Je me suis donc amusée en toute sécurité de conscience de l'aventure arrivée, la semaine dernière, à un gentilhomme de la chambre; mais je n'ai pas dit à M. l'abbé

Feut*** que c'est mon cousin le garde du corps qui me l'a racontée. J'en prends note ici.

« Le gentilhomme de la chambre, héros de l'aventure, est possesseur d'une jolie femme, et personne au monde ne se montre plus jaloux de l'exclusion d'une telle propriété. Le jour, il ne quitte point Madame sans de sûres garanties ; la nuit, il ne dort que d'un œil et d'une oreille. Une telle surveillance doit-elle être blâmée, ou peut-elle être regardée comme excusable : il y a des personnes de l'une et de l'autre opinion ; mais je suis bien certaine que la dame surveillée ne partage pas la dernière. Or, voici l'anecdote qu'on se raconte tout bas au château.

« Il y a trois jours, entre minuit et une heure, le gentilhomme ombrageux crut entendre quelqu'un sur le balcon de la chambre à coucher conjugale. Il écoute plus attentivement ; le bruit continue... Il se lève doucement, s'arme d'un pistolet, et se met en embuscade près de la croisée... Bientôt un carreau, habilement coupé, se détache ; une main s'intro-

duit, soulève l'espagnolette, et livre l'entrée au surplus d'un corps très-bien conformé, ma foi.

« Le gentilhomme marche droit vers l'inconnu, et, comprimant sa fureur en homme qui ne veut point user de ses avantages, il dit à ce personnage malencontreux : « Monsieur, je
« sais ce qui vous amène ; ne faisons point d'es-
« clandre ; demain , à sept heures , je vous at-
« tends au bois de Boulogne avec vos armes et
« vos témoins. »

« L'aventurier ne répond pas un mot ; mais qui ne dit rien consent : notre mari jaloux tient le rendez-vous pour accepté. Il allume une bougie , conduit à bas bruit le visiteur nocturne jusqu'à la porte cochère , demande le cordon , et quitte son *odieux rival* , en lui disant : A demain.

« Voilà , se dit le gentilhomme en regagnant la moitié de lit qu'il vient de quitter si glorieusement , voilà comment un homme d'honneur doit se conduire.

« Le lendemain , au petit jour , M. *** saute de son lit pour consulter sa montre , afin de

n'être pas en retard au rendez-vous assigné par lui-même... Mais le brave duelliste n'a pas songé le premier à sa montre ; son adversaire s'en est occupé avant lui ; et sans doute, pour être plus sûr de son exactitude matinale, il s'est emparé aussi d'une montre ornée de pierreries, appartenant à madame. Ce dernier bijou était au moins, pour cette fois, bien innocent d'indication de l'heure du berger ; car l'aventurier, accueilli et reconduit d'une manière si chevaleresque par M. ***, appartenait à cette classe d'industriels pour laquelle les trésors de la beauté sont classés au dernier rang des richesses.

« Le gentilhomme de la chambre se recoucha près de sa femme ; et , quand le vol devint manifeste, il jura qu'il n'avait rien entendu , aimant mieux perdre deux montres de Breguet que d'acquérir un ridicule... de plus. Mais le concierge auquel il avait demandé le cordon , pendant la nuit, fut indiscret, et l'on devine le reste.

« 19 mars 1815 , à minuit. Tant de choses m'ont occupée depuis trois mois ; tant d'évé-

nemens se sont passés autour de moi, que je n'ai plus songé à mon journal... Je ne crois pas même que je remplisse jamais, au moins entièrement, la lacune que j'y ai laissée... Mon cousin le garde du corps est un monstre, et la clientèle de l'abbé Feut *** est devenue si nombreuse, que je lui ai retiré ma confiance... Cet homme-là entreprend trop de saluts pour travailler d'une manière satisfaisante à chacun.

« Les craintes des royalistes se réalisent; nous partons cette nuit..... Bonaparte est à Fontainebleau; il sera demain à Paris.... Voilà donc le résultat de ces plaisanteries d'Œil-de-Bœuf, que l'on faisait à la cour, sur le débarquement de cet enchanteur. Lorsqu'il s'agissait d'une telle entreprise, de la part d'un homme qui ne crut jamais à l'impossible, on ne s'est décidé à faire connaître au roi les inquiétudes que sa marche inspirait qu'au moment où il ne restait plus à sa majesté le temps de fuir avec sécurité. C'est M. le comte de Blacas qui, tout en essayant encore de plaisanter sur la folle témérité de *l'aventurier corse*, se char-

gea pourtant de faire cette délicate ouverture à Louis XVIII.

« Blacas, mon ami, répondit sa majesté,
« tu es un garçon fort aimable, fort préve-
« nant; mais j'ai été bien dupe, moi, quand
« j'ai pris ton dévouement pour du génie....
« Va de ce pas faire préparer mes équipages
« de voyage, et... »

Lorsque le journal de la jeune dévote (car il était aisé de reconnaître qu'elle ne pouvait être vieille) tomba aux mains des joyeux buveurs de punch, l'encre de ces dernières lignes n'avait pas encore noirci; le cahier se trouvait ouvert à l'endroit où l'on avait cessé d'écrire: on pouvait en conclure qu'une brusque interruption s'était interposée entre la phrase commencée et sa fin. Tout porte à croire que l'habitante de la chambre N° 4, forcée de monter précipitamment en voiture, perdit de vue son journal, et l'oublia dans un tiroir.

La lecture que terminait le sous-lieutenant investigateur avait provoqué les fréquents commentaires d'une critique à la hussarde, dont nous ne reproduirons pas les boutades plus

que grivoises. Le lecteur jura qu'il y avait dans tout ceci la matière d'un roman de mœurs, et qu'il s'en occuperait très-incessamment, si les balles et les boulets le lui permettaient.

Accomplit-il sa promesse ? il est permis d'en douter : la campagne de 1815 fut peu féconde en loisirs militaires. Mais, après le licenciement de la garde impériale, personne en ce monde ne put reprocher à cet officier d'avoir oublié le projet littéraire formé dans la soirée du 20 mars : il restait seul des acteurs de cette veillée ; tous les autres dormaient éternellement sous les gazons du mont Saint-Jean.

Rentré dans la vie civile, après avoir essayé de diverses vocations, après s'être fait tour à tour contrôleur des messageries, commis dans les compagnies d'assurances, directeur d'un café, avec musique et jolie demoiselle de comptoir, sans avoir acquis autre chose que la preuve qu'un excellent militaire peut être un mauvais employé et un plus mauvais spéculateur, notre sous-lieutenant se laissa bercer de l'espoir d'un mariage avantageux. Ce grave engagement était une extrémité à laquelle il

avait essayé de se soustraire ; mais aux maux désespérés les grands remèdes : l'officier licencié, fils d'un brave général tué dans les premières campagnes de la république, n'avait hérité de lui que son épée, et ne possédait, pour tout bien, qu'une prétendue demi-solde de six cents francs, plus le traitement attaché à la croix d'honneur, que la bonté paternelle du roi avait réduit à cent vingt-cinq francs. Notre jeune militaire, que nous nommerons, un peu tard, Edmond, se laissa donc conduire, par une de ces actives entremetteuses que l'on trouve partout, chez la demoiselle dont on voulait faire sa femme.

Edmond vit une belle brune, dont les traits, aussi réguliers que séduisants, offraient la plus heureuse expression, non seulement de douceur, ce qu'on obtient aisément d'une jolie figure, mais de modestie et de pudeur, ce qu'il n'est pas aussi facile de simuler en l'absence du naturel. Mademoiselle Eulalie d'Orville parlait avec mesure, avec élégance, avec une défiance d'elle-même qu'on était tenté de lui reprocher lorsqu'on l'avait entendue; et ses yeux,

habituellement baissés, achevaient de compléter en elle cette rareté, presque phénoménale, que présente une femme tout à la fois jolie, spirituelle et sans coquetterie.

L'ex-sous-lieutenant savait, avant cette première visite, que mademoiselle d'Orville, née en émigration, et privée, presque en même temps, de son père et de sa mère, avait été élevée par un parent qui l'avait ramenée en France, au retour des Bourbons. Elle ne possédait point alors de fortune acquise; mais de belles espérances testamentaires assuraient son avenir. En attendant, ses jolies doigts séparaient et débitaient, avec délicatesse, certains feuillets de diverses grandeurs dans un bureau de papier marqué : c'était là tout son actif. Mais que de richesses promettaient ses beaux yeux, quand elle daignait les laisser interroger, et ses vingt-deux ans, qu'elle accusait sans la moindre soustraction.

Edmond était entré chez mademoiselle d'Orville plus qu'indifférent; il en sortit presque amoureux. Il faut dire aussi qu'elle vivait en communauté avec une ancienne chanoinesse

qui s'entendait au mieux à la faire valoir; notre officier sut, dès cette première entrevue, qu'Eulalie chantait comme madame Catalani, jouait du piano à ravir, dessinait admirablement, et faisait des vers comme madame Constance de Salm, la muse du temps.

De son côté, le jeune guerrier plaisait, tout serviteur de Napoléon qu'il eût été : l'amour n'a point d'opinion politique. Edmond, aussi musicien qu'il avait pu le devenir dans un lycée, entre les *Géorgiques* et la charge en douze temps, jouait agréablement du violon, et savait accompagner une sonate de piano. C'était déjà le début d'une sympathie; et, dans les entrevues qui suivirent, cette sympathie se recruta d'une multitude d'autres. Bref, au bout d'un mois, les jeunes gens s'aimaient décidément; l'aveu classique fut fait, d'une part, avec transport; d'autre part, il s'échappa comme un murmure d'une bouche charmante, qui jamais, assurément, ne s'était hasardée autant. Le tout s'étant ainsi passé selon les us et coutumes des inclinations honnêtes, au jugement de la respectable chanoinesse, qui paraissait

s'y connaître un peu, on aborda promptement la question du mariage : il est probable que l'expérimentée conseillère pensa que les passions qui vieillissent perdent beaucoup en force, sans avoir, ainsi que les vins généreux, l'avantage de gagner en qualité. Les démarches légales furent hâtées à la satisfaction commune. Edmond redoutait singulièrement l'opposition de l'oncle à testament; sa qualité d'ancien officier de la garde ayant suivi *l'usurpateur* à l'île d'Elbe pouvait faire craindre, en effet, cet obstacle de la part d'un royaliste pur. Mais, à la grande surprise du prétendu, le parent d'Eulalie approuva la recherche d'Edmond, donna son consentement avec affabilité et l'accompagna même d'un compliment très-flatteur pour l'officier impérial, qu'il promit de faire admettre dans la garde royale.

Il ne s'agissait donc plus que de procéder à l'accomplissement des formalités qui précèdent la célébration civile et la bénédiction nuptiale. Edmond, amoureux comme on l'est à vingt-sept ans, se chargea d'abrégér les lenteurs or-

dinaires que l'on rencontre dans les mairies. « Vous pouvez , Eulalie , vous en rapporter à moi, dit-il un soir à sa fiancée ; veuillez préparer vos papiers pour demain matin : je viendrai les prendre , et tout sera terminé dans la huitaine. Mademoiselle d'Orville reçut cette assurance avec un gracieux sourire , accompagné d'une vive rougeur , causée sans doute par l'annonce , un peu militaire , d'une terminaison dont l'idée fait toujours rougir les demoiselles bien nées.

Fidèle à sa promesse , Edmond vint chez mademoiselle d'Orville le jour suivant.

Selon l'habitude de tous les amans , il devança d'une heure celle à laquelle il avait promis de venir prendre les papiers....

— Ah ! vous voilà déjà , M. Edmond , lui dit mademoiselle d'Orville , qui vint lui ouvrir la porte.

— Déjà!.... le mot n'est pas heureusement choisi , chère Eulalie.

— Seriez-vous assez injuste pour y attacher l'idée d'un reproche.... je voulais seulement dire que j'ai honte d'avoir été assez paresseuse,

ce matin , pour n'être pas en mesure de vous remettre les pièces dont vous avez besoin.

— Le mal n'est pas grand, répondit Edmond avec un sourire d'une expression chagrine : la paresse a ses attrait....

— Surtout lorsqu'elle favorise les rêves flatteurs de la pensée , répliqua mademoiselle d'Orville en donnant essor au plus adroit des soupirs....

— Pardon, mille fois pardon ! chère Eulalie ; je suis coupable , bien coupable ! et je ne méritais pas un si délicieux témoignage d'indulgence.

— Ne soyez jamais coupable autrement , Edmond , reprit mademoiselle d'Orville , et nos querelles ne seront pas longues....

— Des querelles ! ah ! jamais , jamais , entre nous !....

Un grand coup de sonnette , un de ces coups de sonnette qui veulent être obéis sans le moindre retard , interrompit ce tendre entretien.

— Voilà quelqu'un qui s'annonce avec autorité : c'est sans doute M. votre oncle ,

dit Edmond en riant ; je cours lui ouvrir.....

— Oui, balbutia Eulalie avec embarras....
je présume que c'est mon oncle.

Edmond était déjà à la porte ; il l'ouvrit à un ecclésiastique, jeune encore, portant la tête haute, et qui, après avoir remercié poliment l'officier, se dirigea, sans autre préalable, vers le petit salon où se tenait mademoiselle d'Orville.... Edmond, surpris jusqu'à la stupefaction, suivit en silence l'abbé si bien informé des êtres..... Un masque de pourpre couvrit le visage d'Eulalie, lorsqu'elle le vit entrer.

— Ah ! ah ! se dit tout bas Edmond.

Il est des instans où les traits d'une femme, même extrêmement habile à les composer, ne peuvent mentir aux yeux de l'observation expérimentée : mademoiselle d'Orville se trouvait dans une de ces situations-là. Mais Edmond, franc et candide militaire, était loin de posséder l'expérience qui fait tomber le masque de la dissimulation ; et deux minutes après l'arrivée du nouveau venu, les traits d'Eulalie ne disaient que ce qu'elle voulait.

Le visite de l'abbé fut courte; il n'y fut échangé que des généralités vagues, des lieux communs de politesses sans aucune conséquence; avant même qu'elle se terminât, Edmond était convaincu que l'entrée passablement libre du visiteur matinal devait être attribuée, tout au plus, au libre arbitre social que le clergé se donnait alors en France.

Lorsque l'ecclésiastique fut parti, et sans attendre qu'Edmond l'interrogeât, mademoiselle d'Orville lui dit négligemment :— Je suis étonnée que vous ne connaissiez pas l'abbé Feut*** : c'est un homme fort répandu, que j'ai vu dans les salons des Tuileries, lorsque j'étais attachée à la cour de Madame.

— Ah! vous avez été attachée à la cour?....

— Vous auriez pu, Edmond, m'accuser d'une toute petite vanité, si je vous l'avais dit dans une autre circonstance.

— Et vous demeuriez au château?

-- Comme toutes les dames que son altesse royale avait admises à son service.

— En effet, l'on m'a dit que plusieurs de ces dames étaient logées dans le corridor noir,

où les appartemens ne doivent pas être commodes.

— Je n'avais pas à me plaindre du mien.

— Est-ce que vous habitiez ce corridor ? demanda Edmond avec une précipitation à laquelle il n'attachait encore qu'une idée confuse , mais saisissante.

— On avait mis à ma disposition , en 1814, l'appartement N° 4.

— Le N° 4 ! répéta l'officier de l'île d'Elbe, d'une voix retentissante....

— Eh , bien ! dit Eulalie avec l'accent de la surprise , qu'y a-t-il donc dans cette indication qui ait pu provoquer ce cri?...

— Oh ! rien ! rien du tout , reprit Edmond avec un sourire, quoiqu'il se sentît la poitrine comme étreinte par un cercle de fer..... C'est que , poursuivit-il en balbutiant , j'avais un ami qui servait dans le quatrième régiment de ligne... et je me suis tout à coup souvenu que ce fatal N° 4, gravé sur ses boutons , me le fit reconnaître , mort et souillé de boue , à Montmirail..... Mais voici l'heure à laquelle l'employé de la mairie doit m'at-

tendre ; veuillez me remettre vos papiers, et je suis assuré maintenant que tout sera décidé très-promptement.

Peu d'instans après , Edmond sortit avec tous les actes nécessaires pour la publication des bans. Mademoiselle d'Orville lui demanda si on le reverrait dans la journée ; il répondit : — Vous aurez certainement de mes nouvelles aujourd'hui.

En effet , vers le milieu du jour , un commissionnaire apporta , non pas une lettre , mais un volumineux paquet , à l'adresse de mademoiselle d'Orville.

— C'est l'écriture d'Edmond , dit-elle à la chanoinesse, qui se trouvait là.... C'est singulier... voilà beaucoup de papiers... Une lettre de lui : lisons :

Et mademoiselle d'Orville lut ce peu de mots :

« Mademoiselle ,

« Puisque vous habitez , en 1814 et 1815 ,
« l'appartement N° 4 du corridor noir , je dois
« me hâter de vous remettre le petit cahier ci-

« joint, qui, par un hasard providentiel, tomba
« dans mes mains dans la nuit du 20 au 21
« mars 1815..... J'ai lu *votre journal*, Made-
« moiselle; et l'aveu de cette lecture me dis-
« pensera, je l'espère, de vous expliquer pour-
« quoi j'ai l'honneur de vous renvoyer vos
« papiers de famille, sans les avoir présentés
« à la mairie... Je pars pour le champ d'asile,
« où je vais méditer à loisir sur la candeur des
« femmes. »

Si je continue mon journal, dit froidement
Eulalie, après avoir lu, j'aurai soin de ne plus
l'oublier dans mes déménagemens.

X.

LE GOUVERNEMENT PROVISOIRE

AUX TUILERIES.

CE n'est plus une cour qui se trouve aux Tuileries : c'est quelque chose comme les pouvoirs populaires qu'on y vit avant le consulat. Les chambellans, les dames du palais, satellites de l'empereur ; les gentilshommes ordinaires , les nobles dévotes, satellites du roi et de sa famille , ont disparu. Il ne reste du double service qu'une livrée, partie en habits verts, partie

en habits bleus , errant sans direction de la salle des maréchaux au pavillon de Flore , des cuisines aux mansardes. Personne ne sait au palais si la France reste empire , ou si elle redevient royaume. Ici , on parle de Napoléon ; là , on s'entretient de Louis XVIII. Quelques jeunes valets veulent aller combattre aux barrières ; quelques vieux serviteurs se disposent à retourner à la messe. Dans cette pièce , l'aigle impériale est maintenue ; dans cette autre , on restaure la fleur-de-lis. Ailleurs , un conseil bruyant délibère , et l'on serait peu surpris d'y voir arborer le bonnet rouge.

Il y avait en effet chance de jacobinisme dans ce comité , investi momentanément du pouvoir suprême : car c'était Fouché , duc d'Otrante , qui le présidait. Heureusement pour la France , le vent de l'intérêt soufflait d'une autre direction dans les voiles de ce président.

La journée du 30 juin avait lui ; Napoléon n'était plus à la tête de l'armée , il n'était pas aux Tuileries , il était encore à la Malmaison : c'est avoir dit , en trois membres de phrase , que ce grand homme , dont l'ame s'oblitérait

incessamment par la mauvaise fortune , par l'extinction de ce qu'il appelait son étoile , ne possédait plus cette immensité de facultés et de résolution qui , durant vingt ans , l'avait rendu supérieur à toutes les difficultés, et qui semblait s'être jouée en brisant toutes les entraves..... Non , le Bonaparte du 13 vendémiaire an IV n'existait plus le 30 juin 1815 ; car l'empereur ne sut pas comprendre sa position ; ou, s'il la comprit , il la jugea mal.

Battu à Waterloo , Napoléon n'était point vaincu ; et une nation de trente millions d'ames ne l'est jamais, quand on sait lui parler le langage de sa gloire, de sa sûreté, en lui montrant, dans un grand effort d'énergie , le garant de son salut. Il fallait que l'homme de l'île d'Elbe dit au corps législatif : « Nous avons succombé dans les plaines du Mont-Saint-Jean ; mais les verbeuses déclamations de vos orateurs n'arrêteront pas la marche des ennemis sur Paris ; moi seul je puis l'arrêter ; je reste avec mes braves. » Puis , se tournant vers le peuple, il fallait que Napoléon lui jetât cette proclamation du prussien Justus Gruner : « Ce n'est ni pour

« chasser Napoléon ni, pour rétablir les Bour-
« bons que les alliés ont pris les armes ; mais
« pour diviser la France et s'indemniser, par le
« partage de ses provinces, des sacrifices qu'ils
« ont faits, depuis vingt-cinq ans, pour éteindre
« ses discordes »..... Puis, l'empereur, imprimant à sa voix tout l'élan de son ame, devait ajouter : « Français ! ce même Justus Gruner vient d'être nommé gouverneur-général des provinces françaises, déjà occupées par les troupes de la coalition..... N'est-ce pas vous annoncer que l'alliance européenne partage et ses opinions et ses projets. »

Et, sans adopter un si funeste présage, l'empereur pouvait se borner à dire à ce peuple qui trois mois auparavant l'avait porté sur ses bras du golfe Juan à Paris : « Quand j'ai remis le pied sur le sol de notre belle France, tous les échos retentissaient des mots *dîmes, corvées, droits féodaux, restitution des biens de la noblesse et du clergé*. Une tempête religieuse s'élevait dans le midi ; une nouvelle révocation de l'édit de Nantes paraissait imminente ; le garde à vous ! des dragonnades était déjà prononcé. Ce roi

que vous aviez laissé surnommer le *désiré*, sans qu'il eût rien fait pour prouver qu'il vous aimât, venait d'abandonner au pape et la moitié de son pouvoir, et la moitié de ses sujets, en souffrant que ce pontife, dans une bulle digne du XII^e siècle, ordonnât « que ses décisions
« apostoliques ne fussent jamais soumises
« au jugement ou à la révision D'AUCUN
« JUGE, de quelque autorité qu'il fût investi. »
Cependant, Français, humiliés par des vainqueurs sans gloire, ruinés par les récompenses que votre roi venait de prodiguer à l'étranger, pour prix de votre abaissement, vous restiez spectateurs mécontents, mais inactifs de ce règne qui vous avait promis une restauration, et ne vous donnait que des des tinées honteuses avec des fers ; vous restiez inactifs, lorsque vous ne voyiez exécuter que les conditions du traité de la conquête, et nulle clause de ce prétendu pacte que Louis XVIII avait fait avec vous. Ce fut à ce point de honte et de dégradation que je reparus parmi vous. De deux choses l'une : ou vous alliez passer sous les fourches caudines de la contre-révolution ,

contre-révolution religieuse, c'est-à-dire sanglante; où l'anarchie allait vous reporter d'un bond aux idées de 93. Je revins, l'olive à la main, fermer ce double abîme; je fus indulgent pour ceux qui m'avaient abandonné, clément pour ceux qui m'avaient trahi; j'accueillis mes partisans par intérêt, comme mes amis par dévouement. Je ne me vengeai de personne; j'admis tous les Français auprès de moi en leur disant : J'ai besoin de vous, car je veux travailler aussi à une restauration : celle de votre honneur... Mais j'ai besoin également d'une grande force politique; ne me la refusez pas; car, si vous me chicanez le pouvoir, nos ennemis profiteront de vos débats; ils vous asserviront de nouveau. Songez-y bien, si, comme cela peut arriver, la victoire ne me vient pas de plein vol, gardez-vous de laisser abattre votre constance par quelques défaites : une nation comme la nôtre n'en saurait éprouver de définitives. »

Mais Napoléon ne fit point entendre un tel discours aux Français. Il leur avait parlé à Grenoble, à Lyon, à Auxerre, cette langue de

l'ère républicaine, qui devait caresser leur oreille, après dix mois d'ancien régime renaissant : les mots de liberté et d'égalité avaient résonné dans les proclamations de l'empereur ; une législature imprudente rêva l'on ne sait quelle monstrueuse combinaison d'empire et de république. Lafayette lui-même, cette vieille expérience formée à l'école des révolutions, et qui devait être dupe de toutes, Lafayette se berça du fol espoir de remplacer, sur le front de Napoléon, le diadème impérial par l'humble couronne civique... Et lorsque le bulletin de Waterloo eut retenti sur la France, comme un glas funèbre, cette même législature, si mal fixée sur les vrais intérêts, sur la vraie puissance du pays ; cette législature dont la main était trop faible pour jeter une ancre de miséricorde, l'arracha au seul homme qui put sauver la patrie.

Puisque Napoléon cessait d'être l'empereur de la nation, ou plutôt de ses représentans, il fallait qu'il restât l'empereur de l'armée pour défendre la France... On sauve les peu-

ples malgré eux, lorsque, aveuglés par la crainte, ils ne voient plus le chemin du salut. Cette mission était digne de l'enchanteur des Cent-Jours; il en fût sorti triomphant : il n'avait à combattre sous les murs de Paris que soixante mille Anglais ou Prussiens, exténués par un triomphe qui leur avait coûté plus de sans qu'une défaite. Cent trois mille Français, campés dans les plaines de Grenelle et de Mont-Rouge, appelaient leur chef d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Wagram, de la Moscowa, de Lutzen, de Montmirail de Champ-Aubert, de Montereau; ils juraient de lui rendre le talisman de la victoire, échappé de ses mains à Waterloo....

Il n'osa leur répondre : Je vous rejoins; il s'oublia jusqu'à demander l'épée de simple général, à ces pygmées auxquels il avait donné des échasses... Ce commandement lui fut refusé; le pouvoir tomba, des sommités de la grandeur humaine, jusqu'aux mains de Fouché.

Telle était la situation de la France, lorsque, le 30 juin, à 7 heures du soir, Carnot, le

loyal Carnot, alors ministre de l'intérieur, entra dans la salle où le gouvernement provisoire tenait ses séances. Le duc d'Otrante y était seul, parcourant une correspondance qu'il cacha précipitamment, lorsqu'il aperçut le ministre.

— Ah! c'est vous, mon collègue, dit Fouché en achevant d'enfoncer dans sa poche les papiers qu'il venait d'y mettre.

— Je vous dérange, Monsieur, répondit sèchement Carnot; vous aviez sans doute à remettre une réponse au courrier étranger que je viens de voir dans la pièce voisine; mais la correspondance avec nos ennemis n'est pas, ce me semble, ce qui presse le plus... Occupons-nous de la France; occupons-nous aussi de l'empereur! nous avons des devoirs à remplir envers lui.

— Qui vous dit le contraire? on doit en ce moment équiper une frégate à Rochefort pour le conduire aux États-Unis, ajouta négligemment le président du gouvernement provisoire, en s'allongeant sur son fauteuil.... la France lui fera un sort honnête...

— M. le duc de la façon de l'empereur, ce n'est pas là mon avis, à moi, pour qui ce grand homme n'a rien fait. Napoléon ne peut tenir qu'une couronne du pays dont il régit pendant quinze ans les destinées. Mes opinions sont bien connues, je crois : on sait assez que je ne m'inclinai jamais devant l'idole aux pieds de laquelle on vous vit long-temps prosterné ; mais je vous déclare ici que l'empereur seul peut sauver la France sans l'humilier.

— Pourquoi donc, Carnot, avez-vous accepté de faire partie d'un conseil que vous croyez impuissant ?

— J'y suis venu siéger pour avoir le droit de dire ma pensée, et vous la savez déjà : Napoléon seul sauverait le pays... les autres ne peuvent que le trahir et le livrer.

— Vous parlez toujours de trahison, dit le duc d'Otrante d'un air impatienté.

— J'en parle à qui peut me comprendre, reprit Carnot en fixant son regard sur le président : expliquez-moi donc nettement vos projets, si vous le pouvez.

— Vous ne me comprendrez pas, collègue :

vous êtes, en 1815, l'homme de 1800 : vous croyez encore aux peuples, quand il ne peut plus y avoir en Europe que des sujets.

— Quel horrible langage !

— Dites donc quel langage conséquent... Ne voyez-vous pas ce qui se passe autour de nous ? et seriez-vous assez candide pour ne pas apercevoir le but de la coalition européenne... ? Collègue, il vaut mieux que les nations se soumettent que d'attendre l'esclavage : la soumission leur épargnera peut-être les chaînes.

— Ainsi vous livrerez la France...

— Non, je la rendrai à Louis XVIII.

— Et vous renouerez la trame d'asservissement commencée l'an dernier.

— Collègue, il faut se courber sous le vent furieux de la nécessité, si l'on veut éviter qu'il ne vous brise...

— Il me brisera... Puis, continuant avec le ton du plus grand mépris, Carnot ajouta : Je ne serai pas le témoin de tant d'infamie... Traître ! où veux-tu que j'aille ?

— Imbécile ! où tu voudras.

Et Carnot s'élança hors de la salle du conseil, et n'y reparut plus.

— Ah ! vous voilà, ma chère, dit le duc d'Ortrante en voyant paraître, presque aussitôt, une jeune dame qui, chaque soir, se chargeait de dissiper les soucis de son excellence... Qu'avez-vous donc là sous le bras.

— Monseigneur, ce sont les œuvres du chevalier de Piis.

— Que diable voulez-vous faire de cela, en ce moment et en ce lieu ?

— Je veux vous recommander l'auteur, M. le... Mais comment faut-il donc vous appeler maintenant?... Est-ce M. le duc ou citoyen président ; car nous changeons si souvent de régime, par le temps qui court, qu'on ne sait vraiment à quoi s'en tenir.

— Appelez-moi tout bonnement monseigneur.

— Hé bien donc, Monseigneur, je viens vous prier de renvoyer Piis à la préfecture de police signer des passeports.

— Je m'en garderai bien, vraiment.

— Pourquoi donc ? il a des droits... Tenez, Monseigneur, feuillotez ce recueil...

— Parbleu, vous choisissez bien votre moment.

— Parions que, si je voulais, vous l'emploieriez moins utilement...

— Mais plus agréablement, au moins... Hé bien, voyons, petite, qu'a-t-il fait, votre chevalier de Piis, indépendamment des sottises que je connais.

— Il a fait les *Amours d'été*.

— Beau mérite ! les hommes n'ont-ils pas le privilège de faire l'amour en tout temps : Figaro l'a dit.

— Il a fait les *Vendangeurs*.

— Cela ne m'étonne pas : quand nous aimons le dieu, ses prêtres sont de nos amis.

— Enfin, M. de Piis a fait le *Jugement de Paris*...

— Est-ce que vous avez siégé dans la cause de Vénus.

— Tout à l'heure, Monseigneur, vous me reprochiez de mal choisir mon temps pour re-

commander un vaudevilliste, et voilà que vous êtes plus pasquin que lui.

— Petite... petite, n'oubliez pas que vous parlez au président du gouvernement.

— Provisoire, Monseigneur... et c'est pour cela que je me dépêche de solliciter en faveur de mon poète.

— Poète, je veux bien qu'il le soit, quoique cela puisse être contesté; mais nullement homme d'État... Parbleu! je vais vous donner un échantillon de son savoir... Aussi bien cela fera diversion au chagrin que me cause la triste folie de ce pauvre honnête homme de Carnot, qui sort d'ici. Vous saurez donc ma chère, que Piis rédigea, sous l'empire, la plus grotesque ordonnance de police... : je suis sûr que je n'en ai pas oublié un mot... C'était à l'occasion du bœuf-gras... Chut! n'entends-je pas le canon?

— Oui, c'est du côté de Versailles... ConteZ toujours, Monseigneur... vous ne risquez rien, vous.

— Qui vous l'a dit, Madame.

— Est-ce que je ne connais pas Votre Excellence depuis dix ans.

— Petit serpent!

— Pas encore serpent à sonnettes, dont bien me fâche, Monseigneur...

— Les derniers temps n'ont pas été heureux, ma chère.

— Pauvre excellence! ces jours néfastes ont attenté à l'intégrité de vos millions... futurs; mais votre perspective peut se redorer... Voyons l'ordonnance de ce bon Piis.

— Après les plus minutieux détails sur le costume des marchands bouchers, le prévoyant administrateur ajoutait :

Art. 7. Il y aura quatre Mameluks, avec dolman de velours brodé en pierreries; plus six autres Mameluks sans broderie.

Art. 8. Il n'y aura pas plus de six sauvages et six Romains.

Art. 9. Quatre Grecs et six chevaliers français... Les Grecs seront décemment vêtus.

Art. 10. Quatre Polonais et quatre Espagnols.

Art. 11. Deux pachas à trois queues et huit Turcs ordinaires.

Art. 12. Un tambour-major en petite tenue de la garde impériale, six tambours costumés en gladiateurs, deux fifres en chinois, dix-huit musiciens habillés *ad libitum*.

Art. 13. Un enfant costumé magnifiquement en amour, et soutenu par deux sacrificateurs, armés de haches et de massues.

— Singulières armes, interrompit la dame auditrice, pour des sacrificateurs du cortège de l'amour.

— M. de Piis, votre protégé, a pourtant de ces idées-là... L'article 14 de l'ordonnance portait que le bœuf pèserait de 13 à 1,400... Que pensez-vous de tout cela, Madame?

— Je pense, Monseigneur, que Piis n'omettait pas de mettre les points sur les *i*, et que c'est presque une vertu dans un fonctionnaire chargé de signer des passeports...

— Nous verrons à l'employer, si la police me reste.

— A qui voulez-vous donc qu'on la donne?

— Cela dépendra de celui qui la donnera.

— Votre Excellence serait bien changée, si ce motif l'empêchait de la prendre.

— Savez-vous, petite, qu'on peut dire fort spirituellement des impertinences.

— C'est déjà un avantage, Monseigneur; tant de gens cumulent l'impertinence et la bêtise... On vient... je me retire, car je ne suis pas du conseil, moi.

— Au moins pas avant minuit... Bonjour, petite... (Baisèr sur le front... et dans le lointain plusieurs coups de canon.)

— Ah! ah! dit l'espiègle en sortant, voilà qui pourrait bien retarder de quelques heures mon entrée au conseil... Au revoir, Monseigneur.

Le survenant ne rencontra pas l'amie du président, parce que, dans la salle où siège un gouvernement, il y a toujours une porte de derrière... Cesurvenant était M. de Bourrienne, ancien secrétaire particulier de Napoléon, ancien chargé d'affaires à Hambourg, et tout récemment tiré d'un assez mauvais pas par le duc d'Otrante... La nef de l'empereur sombrait; Bourrienne revenait doucement sur l'eau.

— Hé bien, M. le duc, dit l'ancien condisciple de l'empereur, quelles nouvelles de Gand, de Vienne et du camp des alliés?

— Le roi s'ébranle à Gand...

— Il s'ébranle... les Russes auront le temps d'arriver.

— Cette fois ils marcheront vite : il a été décidé que la France paiera sept cent cinquante millions de contributions de guerre, et que tous les objets d'art conquis par nos armes depuis vingt ans seront repris.

— Un pillage diplomatique ! Mais de qui tenez-vous cela, M. le duc ?...

— De bonne part...

— M. de Talleyrand se laisserait-il pénétrer ?

— Pas précisément ; mais les mauvais plaisans assurent qu'il laisse deviner sur son visage le ressentiment du léger coup.... d'État que subit, il y a cinq ans, une partie opposée de sa personne.

— Croiriez-vous, mon cher Bourrienne, que ces bons Parisiens se leurrent encore, ceux-ci d'un Napoléon II, ceux-là, et c'est bien

plus drôle , d'une république à l'américaine , une république en gants blancs... Pour maintenir les uns et les autres dans une folle espérance , qui nous est utile , nous envoyons une députation patriote aux alliés : Lafayette et sa perruque en sont. Simultanément une convention militaire s'élabore avec Blucher et Wellington ; Bignon , Bondy et Guilleminot sont chargés d'en discuter les articles , et Davoust est à nous... Il importe de presser ces négociations ; car l'armée redemande à grands cris son Napoléon... Il y a hâte de la rejeter derrière la Loire. Quant à Bonaparte , on lui promet une frégate que personne ne songe à préparer ; le temps s'écoule ; les troupes étrangères resserrent leur cercle autour de Paris... Dans deux ou trois jours , nous dirons à cet homme : Partez , il n'y a plus un moment à perdre. Alors le passage aux États-Unis , que personne n'a demandé pour lui , sera refusé par lord Wellington... nous ferons ce que nous voudrons de cet hôte incommode... Je me rends garant , mon cher Bourrienne , que vous aurez la préfecture de police ; préludez

done à vos prochaines fonctions, en nous aidant.

Ce noble système de pacification et de seconde restauration, auquel contribuèrent et des dupes et des intrigans, s'accomplit, non sans difficulté; car plusieurs généraux furent sur le point d'ouvrir une guerre de partisans, qui pouvait compliquer singulièrement les affaires. Enfin tout s'arrangea: la capitale fut livrée; l'armée française passa la Loire; et Napoléon, qui demandait un asile à l'Angleterre avec une stoïcité antique, obtint de cette puissance une prison, avec toute la bassesse de procédés que l'on décore du nom de politique.

Les alliés, maîtres de la capitale, traitèrent les livranciers de la France selon leur mérite: le général prussien Muffling, gouverneur de Paris, fit fermer les deux chambres, et le gouvernement provisoire fut chassé des Tuileries avec l'assentiment du *bon* monarque, dont le duc d'Otrante avait préparé la rentrée...

Tandis que Louis XVIII était en veine de récompenser, il voulut faire, pour Fonché

tout ce qui pouvait lui prouver dignement sa reconnaissance. Après l'avoir chargé du portefeuille de la police, après l'avoir fait un peu ambassadeur, sa majesté chargea M. de Bourrienne, préfet de police, par investiture du même duc d'Otrante, de faire arrêter ce régicide. Bourrienne, conséquent avec le mode de gratitude dont il recevait l'exemple de *si haut*, signa, purement et simplement, l'ordre d'appréhender au corps le protecteur qui, l'année précédente, l'avait sauvé des suites d'une vilaine affaire, et qui venait, tout récemment, de servir grassement ses intérêts. Par bonheur pour Fouché, il connaissait mieux son manuel des ruses de police qu'il n'avait connu jadis son bréviaire d'oratorien ; il parvint à se sauver et gagna au pied en se disant : « Le bon roi et le bon ami que j'avais servis là... ! Et le diable fit entendre, au fond des enfers, ce rire sardonique que Goëthe fait résonner dans le gosier de Méphistophélès.

Les amis de la justice distributive seront charmés, nous l'espérons, d'apprendre que M. de Talleyrand fut récompensé aussi heureuse-

ment par l'auguste auteur de la Charte d'abord, puis par tous ces princes, si spirituels, si courtois, qui formaient le cortège de la légitimité. Louis XVIII voulant, en signe de gratitude, préparer le salut de ce diplomate, commença par lui ordonner de chasser tout doucement sa femme, et d'enjoindre à son coiffeur de lui *repratiquer* proprement une gentille tonsure.

Le prince sécularisé crut un moment se tirer d'affaire, en présentant à sa pointilleuse majesté un bref du pape, dûment enregistré au conseil d'État, ma foi, et dont voici l'amplication :

« A notre cher fils, Charles-Maurice de Talleyrand,

« Nous avons été touché de joie, quand nous
« avons appris l'ardent désir que vous aviez de
« vous réconcilier avec l'église catholique et
« avec nous. Dilatant donc à votre égard
« les entrailles de notre charité paternelle,
« nous vous dégageons, par la plénitude de
« notre puissance, du lien de toutes les ex-
« communications. Nous vous imposons, par

« suite de votre réconciliation avec nous et avec
« l'église, des distributions d'aumônes pour
« le soulagement, surtout, des pauvres de l'é-
« glise d'Autun, que vous avez gouvernée.
« Nous vous accordons le pouvoir de porter
« l'habit séculier, et de gérer toutes les affaires
« civiles, soit qu'il vous plaise demeurer dans
« la charge que vous exercez maintenant, soit
« que vous passiez à d'autres, auxquelles votre
« gouvernement peut vous appeler, etc., etc.»

Mais, parmi les etc., Louis XVIII n'ayant point aperçu la permission de prendre femme, S. M. fut inébranlable dans la résolution d'obliger M. de Talleyrand à renvoyer la sienne. Vainement le prince voulut-il argumenter pour donner une extension matrimoniale à la faculté de *gérer toutes les affaires civiles* : cette fois, son éloquence resta en défaut. Le roi ne se départit point de ses prétentions : madame de Talleyrand, d'ailleurs reconnue peu officiellement princesse de Bénévent, sous l'empire, dut quitter, non seulement le domicile conjugal, mais la France... Il faut avouer qu'après son départ, la somme d'amabilité spirituelle qui se trou-

vait en émission à Paris, ne fut pas diminuée d'une manière appréciable.

Les princes se mêlèrent aussi d'être ingrats envers M. de Talleyrand : chacun d'eux, soit au pavillon de Marsan, soit à l'hôtel de Condé, s'empessa de secouer le joug d'une reconnaissance doublement méritée par ce diplomate, à l'hôtel de l'Infantado, en 1814, au congrès de Vienne, durant la présente année 1815. Le vieux prince de Condé, dont les facultés mentales et la vue commençaient à s'oblitérer, donna un témoignage direct d'ingratitude au négociateur qui venait de déterminer la nouvelle levée de boucliers européenne, par une tactique habile à laquelle les Bourbons devaient leur retour.

Un matin, que le prince de Talleyrand avait cru devoir se présenter chez le descendant du vainqueur de Rocroy, son altesse, confondant l'oncle avec le neveu, prit l'ancien évêque d'Autun pour l'archevêque actuel de Reims. Malheureusement personne, une fois le visiteur introduit, ne se trouvait dans l'appartement du prince, pour arrêter l'essor de sa bévue : elle alla son train, et fut portée jus-

qu'au plus comique quiproquo. Après les premiers complimens, M. de Condé continua :
« Eh bien ! Monseigneur, vous vous félicitez
« sans doute d'être revenu en France.... c'est
« un si beau pays !... on est heureux de s'y ren-
« contrer après tant de traverses... bien que ,
« par-ci par-là, on se trouve face à face avec
« des gens élevés à l'école de mademoiselle
« Constitution... Votre neveu, par exemple ,
« Monseigneur, voilà un compère qui nous a
« joué d'étranges tours... Le roi l'écoute ; il a ,
« morbleu ! grand tort ; il sera tôt ou tard sa
« dupe : le drôle lui servira quelque plat de sa
« façon.... et l'on ne doit rien attendre de
« bon d'un prêtre défroqué. »

M. de Talleyrand se trouva rarement au dépourvu dans les situations où sa présence d'esprit devait lui être en aide ; on assure cependant que ce matin-là il chercha quelque temps sa réponse, mais qu'enfin il trouva celle-ci :

« Monseigneur, je vous demande un peu
« d'indulgence pour *mon parent* : Votre Al-
« tessé sérénissime sait que les oncles sont
« indulgens pour leurs coquins de neveux.... »

« Elle daignera peut-être se souvenir, d'ailleurs,
« que, parmi les plats de sa façon, que Charles
« Maurice de Talleyrand a servis à votre au-
« guste famille, il s'est rencontré, depuis le
« mois de mars 1814, quelques hors-d'œuvre
« d'assez bon goût: et, si vous voulez bien con-
« venir, avec toute l'Europe, que les Bourbons
« doivent à ce drôle-là le bonheur de jouir au-
« jourd'hui du beau climat que Votre Altesse
« vantait tout à l'heure, elle ne fera peut-être
« pas difficulté de reconnaître que le négocia-
« teur de Vienne vous offre là un dessert très-
« confortable.

« Au reste, Monseigneur, continua, dit-on,
« le malicieux visiteur, en se disposant à
« sortir, je vais demander à mon neveu le
« nom de son médecin oculiste, afin de l'en-
« voyer à votre altesse sérénissime; il est
« bon, même quand on est prince du sang,
« de savoir à qui l'on parle : c'est Charles-
« Maurice de Talleyrand qui vous l'assure.

Après le déménagement un peu brusque
du gouvernement provisoire, il ne laissa guère
aux Tuileries, pour toutes traces de son exis-

tence éphémère, que quelques liasses de papiers, constatant surtout, soit des promotions dans la Légion-d'Honneur, soit l'avancement donné, pendant les Cent-Jours, à des officiers ou autres fonctionnaires dont l'empereur, durant son séjour à l'île d'Elbe, s'était rappelé les bons et loyaux services, demeurés sans récompense. Ce furent ces archives d'une tardive reconnaissance que l'équité nationale essaya de faire valoir, quinze ans plus tard, par l'organe de la puissance législative. Reconnaître les nominations de 1815, particulièrement en ce qui concernait l'ancienne armée, c'était rendre un juste hommage à la mémoire d'un grand homme, dont la sagacité s'égara rarement en fait de faveur; en même temps qu'on eût, au moins en cela, réparé l'acte brutal qui, d'un trait de plume, avait, en 1814, condamné vingt-deux mille officiers à mourir de faim, pour les punir d'avoir voulu mourir en défendant nos gloires et notre patrie. Les deux chambres firent leur devoir : un projet de loi qui reconnaissait les nominations de 1815 fut adopté par elles, avec quelques ar-

ticles restrictifs, commandés par l'économie. Les vieux braves des légions impériales étaient contents : ils ne demandaient point d'argent... C'était pour eux de la richesse qu'un grade sans salaire, qu'une croix sans pension, mais accordés par celui dont le choix équivalait au plus beau titre d'illustration... Hélas ! leur joie fut de courte durée... un *veto* royal rendit incomplète l'œuvre réparatrice des chambres : ce *veto* est le premier que l'histoire ait eu à consigner depuis le commencement de la restauration... Il frappa des hommes envers lesquels Napoléon avait regretté de s'être montré oublieux ; des hommes gelés en Russie, mutilés en Saxe, ou qui avaient arrosé de leur sang le sol de la France, défendu par quelques milliers d'hommes contre des millions de soldats... Trente ou quarante candidats de 1815 furent nommés *par ordonnance* : l'attention publique remarqua avec surprise que, parmi ces privilégiés, le colonel Tou****, deux fois banqueroutier, se trouvait compris pour une double promotion.... Il avait été pressant, persévérant, importun, le colonel Tou**** ; il

réussit : tout le siècle politique se résume dans ce succès.

Indépendamment de cette triste confirmation, que la présidence du gouvernement provisoire attacha à la réputation du duc d'Otrante, ce règne de quelques jours flétrit plusieurs belles renommées, et fit ressortir de hideuses ingratiudes. L'une des illustrations de l'armée, le maréchal Davoust, mourut peut-être de l'ulcère qu'avait creusé dans son cœur, cent fois signalé par de nobles actions, le souvenir de sa conduite envers l'empereur... envers l'empereur malheureux, et qui sollicitait l'appui de son compagnon d'armes privilégié, dont il n'excita pas même la compassion.

La partie du palais des Tuileries qu'avait occupée le gouvernement provisoire avait besoin, il faut en convenir, d'être nettoyée, comme les écuries d'Augias; mais plutôt à Dieu qu'on n'eût pas ensanglanté le seuil de ce palais et de celui du Luxembourg... Ce fut un déplorable témoin des excès de la coalition, que ce Louis XVIII, qui, de son trône, vit *ses protec-*

teurs mutiler l'arc de triomphe, piller le Louvre, éparpiller le Musée, braquer des canons sur le palais du roi, et suspendre aux grilles dorées du Carrousel les dépouilles de ses sujets.... Mais ce fut un acteur féroce que l'homme par la vengeance duquel périrent Ney, Brune, Labeydoyère, Chartran Ramel, Bonnaire, Mieton, Mouton-Duvernet, les frères Faucher, jumeaux de la gloire, jumeaux du supplice; puis cent vingt Dauphinois, puis les victimes de Lyon, puis celles de Nîmes, puis dix-sept électeurs égorgés; puis tant de prétendus conspirateurs..... Et ce monarque qui, de sang-froid, avait juré sans doute de surpasser cette terreur de 1793, que l'on a justement classée parmi les paroxismes de phrénésie, ce monarque osa promettre à la France un despotisme plus oppressif encore, lorsqu'il dit : « Ils crient, les libéraux; ils verront quand ils seront sous le surplis de mon frère... » Ainsi, la prophétie de 1815 faisait un lugubre appel aux mitraillades de 1830...

Tel fut le legs que fit à la France le gouvernement provisoire, qui passa aux Tui-

leries, du 22 juin au 7 juillet 1815 : legs auquel participa cette représentation nationale qui , avant l'entrée des alliés, avait juré qu'elle continuerait à siéger , malgré leur présence , au milieu des habitans de Paris, et que ces mêmes alliés expulsèrent, à bout de botte, comme don Juan chasse les spadassins , dans le *Festin de Pierre*.

Dans la 3^e et dernière livraison de cet ouvrage , nous verrons s'organiser , avec tous ses détails , la maison royale. Ce sera une tout autre physionomie générale, se composant , en majeure partie, des mêmes visages... Nous verrons, aux Tuileries, des habits retournés, des robes reteintes, sur lesquels la fleur-de-lis, récemment brodée, laissera reconnaître des traces de l'aigle débrodé. Mais ce seront d'autres allures, d'autres mœurs, d'autres hypocrisies : les sourires exprimeront d'autres déceptions ; les yeux serviront d'autres perfidies : en un mot, la comédie de cour aura un caractère tout-à-fait différent.

L'habit des camps ne fera plus, au château ,

que de rares apparitions ; car on ne pourra considérer comme une tenue militaire le grotesque accoutrement des *voltigeurs de Louis XVIII*... En récompense, à toute heure du jour, des centaines de prêtres noirciront de leur robe l'immense cour du Carrousel, assaillant toutes les avenues des Tuileries, se glissant dans tous les escaliers, grattant à toutes les portes, s'introduisant partout d'un air familier.

Parmi les dames du service d'honneur, plus de bouches rieuses, plus de figures mutines et agaçantes ; mais des visages pâles, des regards ardents quelquefois, dans leur oblique direction.... On n'entendra plus s'épancher, au milieu des salons, cette légèreté coquette, qui paraît hasarder beaucoup, tout en risquant peu. Mais l'observateur expérimenté n'y sera pas dupe de cette mysticité grimacière, dont on n'oserait rien attendre, au moment même où son ame se dilate par l'idée de tout accorder.... Sous l'empire, toutes les passions se faisaient démonstration, faste, déploiement de parure ; sous la restauration, elles s'environ-

neront de voiles épais , afin de devenir vices avec sécurité.

Deux personnages de notre vieux théâtre résument le courtisan des deux époques : pendant la période napoléonienne , c'est *le Glorieux* de Destouches ; durant la restauration , c'est *le Tartufe* de Molière.

En pénétrant dans le cabinet du souverain , on n'y trouvera plus cette figure songeuse , ces traits largement dessinés , ces yeux pétillans de pensée , que l'on vit , pendant quinze ans , présider de ce lieu aux destinées du monde , et les changer au gré des réflexions nées d'une heure d'insomnie. Le fauteuil couvert de cicatrices , par suite d'une longue guerre de distractions , ne s'empoudrera plus durant d'autres hostilités et plus graves et plus lointaines... On l'a relégué au fond d'un garde-meuble , ce siège historique où s'agita , dans ses perpétuels enfantemens , le premier génie des temps modernes. Voilà cette petite table , un peu moins féconde en souvenirs , sur laquelle fut élaborée , durant l'espace de vingt ans , la charte si vantée , que Napoléon eût dictée en

vingt minutes, tout en y réservant, peut-être, autant de prise à la sape du pouvoir exécutif. Sur ce fauteuil mollement coussiné, le souverain ne siègera plus botté et éperonné ; mais les jambes tuméfiées, et se dessinant avec peu de bonheur sous des guêtres de velours. Sur cet humble bureau, monument commémoratif de l'exil, ne reposeront plus ni les annales de Tacite, ni les commentaires de César ; on ne verra plus s'y dérouler, tour à tour, toutes les cartes de l'Europe ; et de là, pour jamais, sans doute, ont cessé de partir les ordres qui régirent l'univers... Ici Horace, traduit par le père Tarteron ; là Machiavel, avec des sinets de papier à chaque page. Et, si vous venez dans ce cabinet étudier les méditations royales, vous pourrez voir, de temps en temps, l'élève de Lemierre, cherchant quelque rime doutense, pour couronner un quatrain adressé à Madame Du Cay***, qui, par bonheur, saura trouver ailleurs la vraie poésie.

Ainsi se prononçait en toute chose la différence entre les deux règnes et les deux souverains qui se succédèrent aux Tuileries par un

double remplacement , de 1814 et 1815. Dans les Cent-Jours et même sur le rocher de Sainte-Hélène, Napoléon ne parla jamais de Louis XVIII qu'avec convenance. Le roi fut loin de l'imiter en cela : lorsqu'il avait à parler de son prédécesseur , ce prince se consumait en recherches de figures oratoires pour éviter toute dénomination qui pût donner l'idée du moindre acquiescement à cette puissance *usurpée*... Sa majesté avait fini par trouver un mot qui remplissait parfaitement son intention : dans ses entretiens , Napoléon s'appelait *cet autre*.

Il est une partie de la statistique générale dont feu J.-B. Say , de positive mémoire , ne semble pas s'être occupé : c'est de savoir le nombre de lecteurs que peut obtenir un livre répandu à mille ou douze cents exemplaires... Mais l'*industrialisme* de notre époque a cherché, lui , la solution de ce problème , afin d'asseoir certaines bases commerciales d'une manière moins flottante. Or , il résulte d'une évaluation fort approximative que, dans le délai de deux

à trois mois , toute nouveauté littéraire répartie entre mille cabinets de lecture ou bibliothèques particulières , passe sous les yeux de cent mille lecteurs. Voilà donc cent mille juges appelés à prononcer directement sur l'ouvrage que cinq à six critiques parisiens ont jugé en première instance : l'appel est rassurant, en vérité.

Mais on compte, parmi les écrivains , des hommes aux susceptibilités chatouilleuses , dont trois feuilletons blanchissent les cheveux : il y a là complète ignorance des *nécessités* de la presse périodique. Voyons, collègues timorés, raisonnons un peu.

La critique dite littéraire, pour être piquante, doit être maligne : ceci est depuis long-temps classé parmi les vérités irréfragables. Au temps que nous tenons, la bienveillance n'amuse guère, et le lecteur qui ne loue ni n'achète l'ennui chez son libraire, est encore moins disposé à s'y abonner au bureau du journal. Cela étant bien reconnu, bien constaté, l'être malheureusement inspiré qui s'avise d'écrire, doit s'attendre à devenir la victime de quelque jovial censeur, chargé, moyen-

nant cinq à six mille francs par année, de faire rire périodiquement cette classe, trop fugitive, hélas ! qu'on nomme les abonnés. Pour obtenir ce résultat, n'est-il pas juste que l'auteur du feuilleton ou de la colonne *variétés* ait ses coudées franches ? D'analyse, de discussion, de raisonnement, point ; d'érudition pour contrôler les faits rapportés ou les assertions émises, pas d'avantage... A quoi bon ? le livre est ce qu'il peut ; mais il faut que, passé au laminoir du journaliste, il fournisse une dose confortable d'hilarité : il faut que l'auteur, écorché à vif, soit happé, à titre d'amorce, par le lecteur quotidien.

Tout cela constitue assurément une magistrature littéraire fort respectable : ne pas le reconnaître serait y mettre de la mauvaise volonté. Pour notre compte, nous sommes ou ne peut plus disposé à convenir que les vieilles puissances du *Mercure*, avec leur savoir et leurs scrupules consciencieux, étaient d'honorables radoteuses... Marchons morbleu ! marchons avec notre siècle, et sachons l'affranchir de tous ces préjugés infimes qui rendaient

jadis la critique circonspecte et mesurée : on ne doit à l'auteur *échiné* (expression consacrée par le progrès), on ne lui doit, à la rigueur, que cette brève explication : « Je vous ai dé-
« chiré parce que, selon moi, votre ouvrage
« est mauvais, sans que je me croie obligé de
« vous dire pourquoi. » Eh bien ! cette justification n'est-elle pas très-logique ? elle doit vous satisfaire, ou vous seriez d'une extrême exigence.

Ne demandons pas qu'on renonce à cette malice toute charmante qui, chaque trimestre, s'empile, en belles pièces de cinq francs, à la caisse du journal ; ne disputons aucune réserve sur une proie qui doit être commercialement dévorée. Laissons, pauvres écrivains que nous sommes, bourrer notre réputation dans ces jolies fusées volantes, dans ces délicieux serpenteaux qui s'épandent en brillantes étincelles, pour réjouir l'habitué du café, le dandy du *jokeys-club*, l'ennuyé du château.

Il y en a d'aucuns qui prétendent qu'en regard de nos tribunaux littéraires, si généralement accusateurs, il devrait y avoir un barreau ouvert à la défense. Étrange prétention,

vraiment!... Cela serait juste, s'écrie-t-on; mais il ne s'agit pas ici de justice. Considérez donc combien il est commode d'avoir toujours raison, par le plus puissant des moyens: le silence forcé de celui qui pourrait répondre... Le triomphe de l'éloquence sur les muets... sublime découverte! Rien, direz-vous, n'est moins généreux. ---La générosité! qu'est-ce que c'est que ça!.... Cela se réalise-t-il en espèces sonnantes? cela donne-t-il des dividendes? cela éclaire-t-il les rangs de la rivalité? cela fait-il acheter aux éditeurs le roman de début du critique aux arrêts à bride-abattue?

Hélas! quatre fois non... Ces misérables libraires ne veulent pas absolument croire que l'art soit aussi aisé que la critique: c'est un grand malheur; et les confrères qui font de si gentilles parades à la porte ne peuvent, malgré l'immensité de leur mérite, monter que très-difficilement sur le théâtre principal.

Là, MM. les critiques, qui avez si loyalement, si logiquement foudroyé certain roman, intitulé *Rodolphe*, sans avoir pu épuiser l'amas de fiel que vous aviez sur le cœur; vous

qui avez trouvé le secret d'examiner cet ouvrage sans l'avoir lu et même sans l'avoir vu, ne conviendrez-vous pas que son auteur a pris fort gaîment la chose? C'est notre manière à nous, et voilà pourquoi :

Quand le public, en dépit de vos efforts persistans, sourit à nos toutes petites productions, et nous crie : Encore ! à quoi nous servirait la mauvaise humeur?.. Car, il faut que vous le sachiez, les gros yeux que vous nous faites, surtout depuis la publication de *Rodolphe*, n'ont pas fait rester un exemplaire de plus dans les magasins de nos éditeurs... Prenant le contre-pied du mot banal de Piron sur l'Académie française, nous convenons pourtant que vous êtes, dans les domaines de la presse périodique, quatre écrivains qui avez de l'esprit comme quarante au moins; mais notre cour d'appel se compose de cent mille juges... Sans rancune, frères! Que le Ciel vous protège vivans, et que, morts, la terre vous soit légère!

